

« Traduction de *At a Loss for Words* de Diane Schoemperlen suivie d'une analyse de
l'intertextualité en traduction dans le roman »

Florence Miglionico

École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa

Sous la supervision du professeur Marc Charron, de l'École de traduction et d'interprétation

Thèse déposée à la Faculté des Études supérieures et postdoctorales de l'Université d'Ottawa en
accomplissement partiel des exigences pour la Maîtrise en Traductologie avec concentration en
traduction littéraire

Le 26 avril 2012

Ottawa, Canada

© Florence Miglionico, Ottawa, Canada, 2012

Remerciements

À mes parents, Alain et Patricia, qui n'ont jamais cessé de m'encourager tout au long de ma scolarité.

Un grand merci à Marc Charron pour ses commentaires pertinents et son continuel soutien.

Merci à Luise Von Flotow, à Annie Brisset, à Salah Basalamah, à Charles Le Blanc, à Aline Francoeur, à Ryan Fraser, ainsi qu'à tous les professeurs de l'ETI de l'Université d'Ottawa.

Table des matières

Remerciements.....	i
Table des matières.....	ii
Résumé.....	iii
Abstract.....	iv
Présentation de la thèse.....	1
Traduction française de <i>At a Loss for Words</i>	3
Introduction à l'analyse littéraire et traductologique de l'intertextualité.....	137
1. L'intertextualité.....	139
2. L'intertextualité et la traduction.....	144
2.1. « Intertextualité et traduction », Geneviève Roux-Faucard.....	144
2.2. « Traduction, intertextualité, interprétation », Lawrence Venuti.....	149
2.3. « De la perception de l'hypotexte à sa traduction... », Delphine Chartier.....	153
2.4. « Intertextuality and the Translation as Story-teller », Peter Bush.....	155
2.5. « The Translator's Intertextual Baggage », Eleonora Frederici.....	155
3. L'intertextualité dans <i>At a Loss for Words</i>	157
3.1. Biographie de Diane Schoemperlen et présentation de <i>At a Loss for Words</i>	157
3.2. Les traces intertextuelles dans <i>At a Loss for Words</i>	159
3.2.1. Références.....	159
3.2.2. Citations.....	167
3.2.3. Allusions.....	187
Conclusion.....	193
Bibliographie.....	195

Résumé

La traduction de la littérature n'est pas chose aisée. Malgré toutes les possibilités de créativité qui s'offrent au traducteur, la traduction littéraire présente aussi le plus de contraintes. Cette thèse se focalisera sur un problème important auquel fait face le traducteur lors de la traduction de textes littéraires dits postmodernes : l'intertextualité, qui n'est pas toujours traduisible de façon directe. Il est donc important que le traducteur se pose les bonnes questions lorsqu'il traduit un intertexte : la référence à un texte antérieur parlera-t-elle au lecteur de la culture de réception? L'intertexte existe-t-il dans la culture cible? Ne serait-il pas mieux d'avoir recours à une adaptation ou à d'autres procédés dans certains cas? Pour illustrer l'enjeu de l'intertextualité en traduction, on trouvera d'abord la traduction du roman *At a Loss for Words* de l'auteure canadienne Diane Schoemperlen, qui sera suivie d'une étude du roman dans lequel on retrouve un haut niveau d'intertextualité. Cette analyse se composera en trois parties : un aperçu historique et théorique de l'intertextualité; une section sur la question de l'intertextualité en traduction où on reprendra les théories de Geneviève Roux-Faucard, Lawrence Venuti, Delphine Chartier, Peter Bush et Eleonora Frederici; l'analyse de la notion d'intertextualité dans le roman de Schoemperlen presque entièrement constitué d'intertextes et une explication des choix de traduction.

Abstract

Translating literature is a difficult task. While it appears at first glance that literary translation presents creative possibilities, it is actually the most constrained form of translation. This thesis will focus on an important problem that the translator will encounter while translating postmodern literary texts: intertextuality, or words that cannot always be translated directly. It is therefore important that the translator asks the right questions when translating an intertext: will references to previous texts mean something for readers in the target language? Does the intertext exist in the target culture? Would it be better to use an adaptation or other devices in some cases? To illustrate the issue of intertextuality in translation, there will be a translation of *At a Loss for Words*, a novel from the Canadian author Diane Schoemperlen, followed by a study of the novel in which a high level of intertextuality is found. This analysis will be divided into three parts: a historic and theoretical overview of intertextuality; a section on intertextuality in translation, examining theories from Geneviève Roux-Faucard, Lawrence Venuti, Delphine Chartier, Peter Bush and Eleonora Frederici; the analysis of the concept of intertextuality in Schoemperlen's novel, almost entirely composed of intertexts, as well as an explanation of my translation choices.

Présentation de la thèse

La présente thèse cherche à démontrer que l'intertextualité constitue l'un des enjeux importants de la traduction des textes littéraires dits postmodernes¹. Nous verrons que, pour le traducteur, l'intertextualité est une contrainte majeure et que les traces intertextuelles ne sont pas toujours traduisibles de façon directe. La concentration en traduction littéraire du programme de maîtrise en traductologie de l'ETI, à savoir une traduction d'un texte accompagnée d'une analyse littéraire et traductologique, s'est avérée être un choix judicieux pour développer cette réflexion sur l'intertextualité en traduction. En effet, la traduction d'un roman permet de bien illustrer les concepts étudiés dans l'analyse. Le texte en question est le dernier ouvrage de l'auteure canadienne Diane Schoemperlen, *At a Loss for Words*, publié en 2008. Schoemperlen est connue pour son inventivité stylistique. Ainsi, ses romans se caractérisent par une expérimentation sur la forme et elle a souvent recours à des techniques de jeu de mots. Dans ses livres, l'auteure utilise des formes narratives non classiques pour parler de problèmes tout à fait ordinaires. À noter que Schoemperlen n'est pas totalement étrangère au phénomène de l'intertextualité puisque dans son premier roman, *In the Language of Love* (1994), elle se sert des 100 mots de stimulation du test psychologique standard de l'association de mots (*Standard Word Association Test*) pour raconter l'histoire de son héroïne.

At a Loss for Words se présente un peu sous la forme d'une correspondance épistolaire (souvent sous la forme de courriels) en raison de sa narration à la deuxième personne du singulier (en plus de la première personne) et revêt aussi des allures de journal intime où la narratrice note tous les détails d'une relation amoureuse éprouvante. Le fait d'avoir traduit ce roman permet de l'étudier du point de vue d'un aspect spécifique de la traductologie littéraire, qui constitue en soi un choix

¹ Les textes postmodernes se caractérisent par leur manière souvent ludique d'éviter la possibilité du sens. Les auteurs de textes postmodernes ont souvent recours à la parodie, le pastiche et la métafiction. Ils attaquent entre autres la distinction entre les cultures supérieures et inférieures.

pertinent puisque l'intertextualité est un élément clé du roman. En effet, le roman se présente d'une certaine façon sous la forme d'une mosaïque de textes. En plus des courriels, on y trouve entre autres des citations, des horoscopes, des courriels, des références à des articles de journaux, car la narratrice, victime de l'angoisse de la page blanche à cause de son obsession amoureuse, se met à chercher de l'inspiration dans les textes qui l'entourent immédiatement.

L'intertextualité en traduction littéraire est un enjeu majeur qui mérite qu'on s'y attarde.

Lorsqu'il est confronté au phénomène de l'intertextualité, le traducteur devra d'abord se poser les questions suivantes : le lecteur percevra-t-il l'intertexte traduit de la même manière que le lecteur du texte d'origine? Le lecteur de la culture cible pourra-t-il reconnaître aussi facilement le texte auquel l'intertexte fait référence? La référence à un texte antérieur « parlera-t-elle » au lecteur de la culture de réception? L'intertexte existe-t-il dans la culture cible? Ne serait-il pas préférable d'avoir recours à une adaptation ou à d'autres procédés dans certains cas?

La thèse se présentera comme suit : la traduction du roman *At a Loss for Words* précèdera la partie appliquée de cette thèse pour la convenance du lecteur, qui prendra d'abord connaissance du texte pour ensuite mieux pouvoir suivre l'analyse. La deuxième partie de la thèse portera donc sur les traces intertextuelles, qui se trouvent en abondance dans le roman, et sur la façon de les traduire en français. Il sera donc donné d'observer d'abord à la lecture l'importance des intertextes dans le roman avant d'expliquer les problèmes de traduction de l'intertextualité et les choix de traduction ainsi que les autres possibilités qui auraient pu être envisagées. À noter que mon analyse en deuxième partie de thèse se focalisera sur trois types de traces intertextuelles, à savoir la référence, la citation et l'allusion.

Traduction française de *At a Loss for Words*

À court de mots

Je suis une auteure qui ne peut pas écrire. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène.

Pour commencer, je n'ai pas bien dormi la nuit dernière. En fait, cela fait plusieurs nuits d'affilée que je dors mal. Peut-être même des semaines, voire des mois. J'avais l'habitude de compter mes nuits d'insomnie, mais j'ai désormais perdu le fil. C'était devenu bien trop déprimant de prendre note de toutes les nuits abominables qui se succédaient les unes après les autres.

Peut-être n'ai-je pas eu une bonne nuit de sommeil depuis plusieurs années. Peut-être n'ai-je pas eu une bonne nuit de sommeil de toute ma vie d'adulte. Peut-être même jamais avant cela. Lorsque j'avais six, sept, huit ans, ma mère me donnait du Valium pour me faire dormir. Parfois un comprimé entier, d'autres fois, seulement la moitié. Je me souviens d'elle au comptoir de la cuisine à minuit, portant les pyjamas jaunes à froufrous qu'elle appelait « baby doll », en train d'essayer de couper la petite pilule bleue (dans mes souvenirs elle est bleue, mais peut-être qu'elle était blanche, ou bien rose comme les antidépresseurs que je prends aujourd'hui) avec le canif de mon père, celui avec un orignal sur le manche, celui qu'il utilisait pour se curer les ongles après avoir fait du jardin ou réparé la voiture. Couper ce comprimé était un procédé à la fois difficile et frustrant. Je me rappelle le son de la lame du canif lorsqu'elle fendait le comprimé en deux et frappait brutalement le comptoir. Parfois, il arrivait qu'une moitié ou même les deux jaillissent de dessous la lame et il fallait alors que je marche à quatre pattes sur le plancher de la cuisine jusqu'à ce que je les retrouve : sous la table, sous le radiateur, sous le rebord du comptoir ou tout simplement perdues dans le tourbillon multicolore du motif du linoléum usé.

« La petite assistante de maman », en effet.

Depuis, je ne jure que par les somnifères. Aucun médicament sans ordonnance n'a été efficace sur moi. Ils sont juste bons à me rendre encore plus éveillée et agitée que je ne le suis déjà. En fait, tous les médicaments où il est écrit *Peut causer de la somnolence* sur l'étiquette me rendent au contraire de plus en plus nerveuse et anxieuse.

Il y a deux mois, après beaucoup d'insistance et de larmes, j'ai finalement réussi à convaincre mon médecin de me prescrire une ordonnance. J'adorais ces petits comprimés blancs. Ils fonctionnaient. Mais elle m'en a seulement donné pour trois semaines, sans renouvellement. C'est un très bon médecin : prudente, consciencieuse et minutieuse. Je lui ai raconté que le médecin précédent m'avait un jour dit qu'il ne voulait pas me prescrire des somnifères à cause de ma « personnalité dépendante. » Elle m'a dit qu'elle était d'accord avec lui. Elle a eu un sourire sarcastique. Moi aussi.

Et donc, je persévère malgré tout, sans sommeil, au bord des larmes à cause de ces publicités idylliques dans lesquelles des femmes et des hommes séduisants s'assoupissent dans des chambres luxueuses à la literie immaculée, avec des fleurs fraîches sur la table de chevet, sans aucune chaussette ni sous-vêtement qui traîne, pendant que des papillons et des étoiles flottent au-dessus de leur tête qui somnole doucement et où, sans aucun doute, dansent des images féériques. Le matin au réveil, ils sont frais et dispos et ont hâte de se lever pour poursuivre leur vie exceptionnellement fructueuse et toute tracée. Il est clair qu'ils ne sont pas en train de penser, comme je le fais chaque matin, Comment vais-je arriver à passer au travers de cette journée ?

Ici, toutes les nuits : tout d'abord, je n'arrive pas à m'endormir, puis je n'arrive pas à demeurer endormie, je me réveille trop tôt et il m'est impossible de me rendormir. Il y a eu une période où je faisais une sieste l'après-midi pour compenser les nuits comme celles-ci, mais maintenant, même les siestes ne sont plus possibles.

Récemment, j'ai écouté une entrevue à la radio d'une spécialiste du sommeil où elle disait qu'il existait au moins soixante-quinze sortes différentes de troubles du sommeil. Certaines nuits, je crois bien que je les ai tous.

Il y a quelques semaines, j'ai lu un article dans le journal qui parlait d'études récentes montrant qu'une personne qui souffre d'une perte de sommeil peut tout de même exécuter des tâches mécaniques de routine correctement et efficacement, mais que sa capacité de penser et de travailler de façon créative est dangereusement diminuée.

Bon, eh bien... pas étonnant !

Je devrais être en train de penser au livre que je devrais être en train d'écrire... mais je préfère penser à toi.

Nous sommes en juillet au moment où j'écris ceci. Il fait chaud, brumeux et humide, comme c'est de plus en plus souvent le cas, l'été, dans cette partie du monde. Le réchauffement climatique m'inquiète.

J'ai toujours été très sensible à la chaleur.

Mes doigts n'arrêtent pas de glisser du clavier par cette chaleur. Lorsque j'essaie alors d'écrire dans mon carnet, mon crayon devient tout glissant et ma main colle au papier. Je ne peux pas réfléchir par cette chaleur. Mes lunettes n'arrêtent pas de glisser sur mon nez par cette chaleur. Je développe des rougeurs irritantes sur tout mon corps par cette chaleur.

La seule chose à laquelle je peux penser par cette chaleur est la chaleur.

Et dehors, dans le jardin, les fleurs sont en train de se faner, épuisées et affaiblies. Il faudrait vraiment que je sorte maintenant pour leur donner à boire pendant un bon moment avant qu'elles ne mettent un terme à leurs souffrances et que leurs jolies petites figures à pétales ne s'écrasent sur le sol.

Je donnerais n'importe quoi pour qu'il pleuve!

Cela fait quatre jours d'affilée qu'il m'est impossible de terminer les mots croisés dans le journal du matin. Je prends ça comme un mauvais signe. Ces petits carrés vides me hantent pendant toute la journée. Parfois, je ne termine les mots croisés qu'à l'heure du coucher, parfois seulement après un entretien téléphonique avec ma copine Kate, qui fait les mêmes mots croisés tous les jours dans sa maison de banlieue. Mais comme elle est actuellement à l'extérieur de la ville, je suis ma seule ressource.

Ces derniers temps, je ne peux pas faire autrement que de remarquer que bon nombre de définitions de ces mots croisés et leurs solutions semblent étrangement s'appliquer à ma situation actuelle :

10 Horizontal : aimer intensivement (6) : ADORER

18 Vertical : réfléchir de façon malsaine (7) : RUMINER

15 Horizontal : égocentrique (7) : ÉGOÏSTE

7 Vertical : hypocrite (10) : FALLACIEUX

9 Horizontal : abandonné (8) : REPOUSSE

23 Horizontal : difficile à identifier (6) : FUGACE

19 Vertical : facilement manipulé (7) : CRÉDULE

3 Horizontal : rejeter de façon méprisante (9) : DÉDAIGNER

21 Vertical : trahir la confiance (10) : MOUCHARDER

13 Vertical : faible (5) : LÂCHE

6 Horizontal : nuisible (7) : TOXIQUE

1 Horizontal : comme un mauvais rêve (15) : CAUCHEMARDESQUE

12 Vertical : libéré (8) : ÉMANCIPÉ

À mon âge, je n'aurais pas dû avoir de liaison avec toi. À mon âge je *savais* que je n'aurais pas dû avoir de liaison avec toi.

Mais cela ne m'a pas freinée.

Je pense à la fois où tu m'as dit que je pourrais toujours te faire confiance.

J'étais sceptique.

Tu as dit que je *devais* te faire confiance.

Je voulais te croire.

Tu m'as *supplée* de te faire confiance.

Tu étais si sérieux, si convaincant, si charmant. Si enfantin et si sincère.

J'ai dit que si je savais que je pouvais apprendre à te faire confiance, je deviendrais une meilleure personne à bien des égards.

Tu m'as prise dans tes bras.

Je me suis permis d'être convaincue.

Tu m'as supplée de te faire confiance. Et je l'ai fait.

Depuis une semaine, mon réfrigérateur fait un bruit bizarre, mi grondement, mi gargouillis, suivi d'une déglutition puis plus rien pendant quelques minutes avant que cela ne recommence. Je dirais que c'est l'équivalent de l'apnée du sommeil pour le réfrigérateur.

Je sais bien que je devrais faire quelque chose avant qu'il ne tombe complètement en panne. Mais j'ai tendance à tout laisser jusqu'à la dernière minute. Il faudrait vraiment que je téléphone au réparateur. Il est très fiable et extrêmement rapide : il serait bien capable de venir tout de suite. Il est aussi exigeant, allergique à la poussière et (comme j'ai pu le découvrir lorsqu'il est venu réparer la sècheuse dans le sous-sol) a peur des toiles d'araignées. Ce qui veut dire que si je l'appelle aujourd'hui, il faudra d'abord que j'essaie de bouger le frigo pour aspirer dessous et en arrière avant qu'il n'arrive. Et tant qu'on y est, il faudra aussi que j'en nettoie le contenu pour éviter qu'il soit traumatisé par le sac de salade liquide, le bol de fraises en train de fermenter, la moisissure bleue enveloppée de pellicule plastique, qui avait autrefois été un morceau de porc et un pâté de jambon (du style pâté de campagne).

C'est un homme d'âge moyen, bourru, mais agréable qui se prénomme Ted. Tatoué, il a une longue queue de cheval grisonnante et un anneau en argent à une oreille. On ne pouvait guère se tromper en affirmant qu'il n'avait sans doute jamais pensé devenir réparateur d'appareils électroménagers. J'ai beau apprécier Ted, il faudrait peut-être que je trouve un nouveau réparateur, un qui ne soit pas si difficile à satisfaire. Je n'ai qu'à en choisir un autre dans les Pages Jaunes. Il y en a au moins une vingtaine qui y figurent, la plupart ont de grandes annonces offrant des phrases rassurantes comme :

Service Sympathique et Rapide

Fini les Soucis

L'honnêteté est notre qualité

Une réparation de qualité à prix abordables

38 ans d'expérience

Entreprise familiale depuis 1969

Mais comment faire un choix ? C'est la roulette des réparateurs. Comment savoir à l'avance ce que j'obtiendrai ? Comment savoir lesquelles de ces annonces disent vraiment la vérité ? N'est-ce d'ailleurs pas de cette façon que je me suis retrouvée avec Ted ?

Au début cela semblait idéal : toi là-bas dans ta ville et moi ici dans la mienne. J'aimais l'idée d'une relation à longue distance, puisque celles où tout se déroulait à proximité n'avaient pas été très glorieuses. Et de toute façon, il ne s'agissait pas d'une *longue* distance. Plutôt d'une courte distance, avec seulement quelques centaines de kilomètres entre nous.

Nous nous sommes entendus pour nous voir le plus souvent possible. Bien sûr, nous étions tous les deux très occupés, mais nous nous arrangions. Entre-temps, il y avait les courriels, beaucoup de courriels, tous les jours au début, parfois trois ou quatre fois par jour.

Une fois, tu m'as écrit sept fois dans la même journée !

Et, bien sûr, il y avait les coups de téléphone, toutes les semaines au début, habituellement le vendredi après-midi avant que ne commencent nos fins de semaine respectives.

Une fois, nous avons parlé pendant quatre heures d'affilée !

Tu as dit, C'était le plus long appel de toute ma vie !

J'ai dit, Moi aussi !

Au début cela semblait idéal.

Depuis des mois, je lis de façon obsessionnelle des livres qui expliquent comment surmonter l'angoisse de la page blanche. Il en existe plus que ne pourrait l'imaginer la personne qui n'écrit pas. Ils possèdent tous de longs titres et sous-titres prometteurs comme :

L'endroit pour écrire : des invitations quotidiennes dans la vie d'un écrivain

Le livre des jours de l'écrivain : un compagnon plein d'entrain et une muse vivante pour la vie d'écrivain

Sortir de l'impasse : un guide de soutien pratique pour vaincre l'angoisse de la page blanche

Le mentor de l'écrivain : un guide pour coucher la passion sur papier

La muse de poche : inspiration infinie, ou de nouvelles idées pour l'écriture

L'angoisse de la page blanche : 786 idées pour démarrer votre imagination

La maladie de minuit : la motivation d'écrire, l'angoisse de la blanche page et l'intelligence créative

Mais jusqu'à maintenant, je trouve que tous ces livres partagent une malheureuse affinité avec les médicaments sans ordonnance pour le sommeil : ils sont plein de promesses et peuvent sans doute aider d'autres personnes, mais jusqu'à maintenant, ils ne m'ont été d'aucun secours.

Mais je n'y ai pas encore renoncé. J'essaie encore de suivre leur conseil : *Ne paniquez pas. Si vous vous sentez extrêmement anxieux lorsque vous devez écrire, respirez profondément avant de vous asseoir à votre bureau.*

OK.

Oui, je respire profondément.

Oui.

Je.

Respire.

Profondément.

Oui, je respire profondément.

Après quelques minutes, je me rends compte que le fait de respirer profondément ne me rend pas particulièrement calme ou inspirée : je commence plutôt à avoir la tête qui tourne.

J'ai dit, Je n'ai pas connu beaucoup de tendresse dans ma vie.

Tu as dit, Je peux arranger ça.

J'ai dit, J'ai connu trop de déchirements dans ma vie. Au fil des ans, je crois que je suis devenue compétente dans beaucoup de domaines. Mais l'amour n'en fait pas partie. Je suppose, jusqu'à un certain point, que j'ai peur des hommes. Mais je *n'ai pas* peur de toi.

J'ai dit, Avec toi, je me sens absolument, entièrement et complètement en sécurité.

J'ai dit, Tu es si gentil, ce qui est, selon moi, la qualité la plus importante et la plus séduisante chez un homme. D'après mon expérience, bien des hommes ne sont pas gentils.

J'ai dit, Tu es aussi sensible, respectable, intéressant, intelligent, enthousiaste, compatissant, charismatique, doux, drôle, honnête, ouvert, chaleureux et généreux. Sans oublier... extrêmement séduisant dans tous les sens du terme !

J'ai dit, Tu es un oiseau rare !

Tu as dit, Je suis flatté que tu me perçoives ainsi.

Les livres sur l'angoisse de la page blanche regorgent d'allègres idées conçues pour aider les gens frustrés à franchir le mur de la solitude verbale contre lequel se cogne leur malheureuse tête. La plupart sont des exercices d'écriture : des suggestions de sujets, de scènes, de personnages, de dialogues et de descriptions. Ils sont à la fois abstraits et concrets, grands et petits, sérieux et ridicules. Ce sont comme de mystérieux poèmes codés.

Écrivez à propos des cheveux.

Écrivez à propos d'une rivière.

Écrivez à propos d'un train.

Écrivez à propos d'un orage soudain.

Écrivez à propos de l'horizon.

Écrivez à propos de chaussettes.

Écrivez à propos d'un lit.

Écrivez à propos d'un personnage qui perd le contrôle.

Écrivez à propos d'un personnage qui souffre de l'angoisse de la page blanche.

Pourquoi donc n'ai-je pas pensé à ça ?

Écrivez à propos de la première (ou dernière) personne qui a brisé votre cœur. Si vous aviez l'occasion de vous venger, le feriez-vous ?

Et si la première et dernière personne qui a brisé votre cœur n'était qu'une seule et même personne ? Et si la première fois remonte à presque trente ans, et voilà qu'il resurgit dans votre vie, et vous pensez, Maintenant, finalement *maintenant*... maintenant c'est à *mon* tour d'avoir un dénouement heureux ?

Et s'il a dit qu'il avait essayé de vous retrouver pendant trente ans ?

Et si vous pensiez que c'était l'histoire la plus romantique et séduisante du monde ?

Et si vous pensiez qu'être avec lui à nouveau effacerait tous les sales coups qui vous étaient arrivés pendant cette période : tous les déchirements, tous les refus, toutes les trahisons, toutes les déceptions, toutes les minutes de solitude et de désespoir qui vous ont fait souffrir durant ces trente dernières années ?

Et si vous pensiez qu'être avec lui à nouveau expliquerait tout le reste, parce que c'était *ce* que vous attendiez, c'était ce à quoi toute votre vie vous avait préparé ?

Et si vous pensiez que c'était là votre destinée, votre destin finalement incarné, cet homme qui vous est finalement revenu après trente longues années à errer, seule, dans le désert ?

Et si vous pensiez *maintenant* que vous alliez en fin de compte vivre heureuse jusqu'à la fin de vos jours ?

Je pense à la fois où tu m'as apporté un bouquet de lys et une corbeille de bleuets achetés au marché en ville.

Je n'ai pas osé te dire que je n'aimais pas les bleuets. Plus tard dans un courriel, je t'ai dit qu'ils étaient délicieux. Mais en vérité, je les ai laissés dans le frigo jusqu'à qu'ils pourrissent et puis je les ai jetés dans le compost.

J'ai toutefois beaucoup aimé les lys. (Je ne suis pas d'accord avec ma voisine qui m'a dit un jour qu'elle n'aimait pas les lys parce qu'elle les associait aux funérailles.) Je les ai mis dans un vase en verre transparent que j'ai posé au milieu de la table de la cuisine.

Tu étais dans ma ville pour une réunion d'affaires qui aurait lieu plus tard cet après-midi-là, et tu étais arrivé plus tôt pour que nous puissions dîner ensemble avant. Tu devais retourner dans ta ville directement après la réunion.

C'était la première fois que tu venais chez moi. Je t'ai fait visiter (petite maison, petite visite). Tu as scrupuleusement admiré chaque petit détail, tout particulièrement les étagères qui allaient jusqu'au plafond dans le salon, le parquet de la cuisine que j'avais moi-même recarrelé le mois précédent, la chambre que j'avais repeinte et redécorée l'hiver précédent, et, bien sûr, mon bureau où j'écrivais tous les jours et au sujet duquel tu t'es exclamé, C'est tout un honneur pour moi de me trouver enfin dans la pièce où naissent toutes tes merveilleuses phrases !

Tu t'es émerveillé plusieurs fois devant le fait que tout était si propre et ordonné. Je t'ai assuré que j'avais fait un gros nettoyage avant ta visite, mais tu m'as dit que tu ne me croyais pas. Tu as dit être certain que tout était toujours parfait. Tu faisais malheureusement erreur, mais, comme je nourrissais une amertume de longue date envers mes compétences ménagères rudimentaires et dénuées d'enthousiasme, j'étais secrètement ravie.

La veille, j'avais préparé un grand bol de salade d'orge grecque et du poulet cuit au four nappé d'une sauce barbecue spéciale d'après une des recettes préférées de ma mère. Une fois la cuisson terminée, il fallait laisser le poulet au réfrigérateur toute la nuit afin de le servir froid et ainsi d'obtenir un meilleur résultat. Tu as dit te souvenir que ma mère avait un jour préparé ce plat lorsque tu étais venu souper à la maison il y avait trente ans. J'en doute, mais je n'ai rien dit. Encore une fois, j'étais secrètement ravie de voir que tu faisais semblant de te rappeler, même si ce n'était pas le cas.

Comme c'était une belle journée, nous avons décidé de manger dehors dans le jardin.

Nous avons déposé la salade, le poulet et deux grands verres de jus de canneberges sur la table de pique-nique à côté des érables. Tu as suggéré les bleuets pour le dessert, mais j'ai apporté à la place un bol de belles cerises fraîches déjà rincées et prêtes à manger.

Je me sentais un peu nerveuse de t'avoir ici et je n'ai pas beaucoup mangé, mais tu n'as pas eu l'air de t'en rendre compte. Tu t'es à deux reprises copieusement servi du poulet et de la salade. J'ai pris une photo de toi assis à la table de pique-nique, souriant et plissant des yeux à cause du soleil.

Puis nous sommes passés de la table aux chaises longues à l'ombre du noyer noir. Nous avons vidé le bol de cerises, craché les noyaux dans la pelouse et parlé pendant deux heures de tout ce qui nous traversait l'esprit.

Je ne me sentais plus nerveuse. Plus nous discussions, plus il me semblait que le temps ne s'était pas écoulé depuis notre histoire d'il y a trente ans. C'était comme si nous reprenions la conversation là où on l'avait laissée. Ces deux heures réunis à nouveau dans mon jardin m'ont

paru ne s'étendre que sur cinq minutes, et puis voilà que soudainement il était temps que tu partes à ta réunion.

Après ton départ, j'ai fait la vaisselle et essayé de faire une sieste. Je ne pouvais pas dormir. Je ne cessais de penser à toi.

Cette nuit-là, avant de me coucher, j'ai retiré les lys de la cuisine pour les poser sur la table de chevet. De couleur pêche et si odorants, ils embaumaient la chambre entière. Ils ont vécu plus d'une semaine durant laquelle il m'a semblé que je dormais mieux que d'ordinaire. Je t'ai dit que je pensais qu'ils possédaient des pouvoirs soporifiques, qu'ils m'apaisaient lorsque j'errais dans cet endroit souvent hasardeux situé entre l'état de veille et de sommeil dont nous avons parlé. (Oui, il semblait que toi aussi tu souffrais d'insomnie à cause de ton travail. Nous avons tellement en commun !)

Mais alors, juste lorsqu'ils le devaient, les lys ont commencé à mourir : un pétale à la fois tombait sur la table ou glissait sur le sol, se détachant silencieusement dans la nuit, et tous les matins lorsque je m'éveillais, il en restait moins, jusqu'à qu'il n'y ait plus que des tiges sans tête et des feuilles fripées qui, elles aussi, allaient finir dans le compost avec les bleuets.

Je n'ai pas perçu cela comme un signe.

Je savais qu'il s'agissait seulement de l'ordre naturel et impitoyable des choses.

Écrivez à propos de votre fleur préférée.

Écrivez à propos de votre fruit préféré.

Écrivez à propos de votre cuisine.

Écrivez à propos du repas du midi.

Écrivez à propos de chambres à coucher.

Écrivez à propos de ce que vous voyez lorsque vous fermez les yeux.

Écrivez à propos de ce que vous avez laissé derrière vous.

Écrivez à propos de ce que vous attendez.

Qu'est-ce que j'attends maintenant ?

Le lendemain de notre repas poulet-cerises dans mon jardin, je t'ai écrit un courriel dans lequel j'ai dit, Après ton départ, j'ai pensé à une centaine d'autres sujets dont j'aurais aimé discuter

avec toi si nous avions eu le temps. Mais plus tard j'étais triste parce que je savais que l'on ne se reverrait probablement pas avant longtemps. Hélas.

J'ai dit, Merci de cette merveilleuse journée ! Il n'y a rien de mieux que de passer du temps avec toi !

Dans ta réponse immédiate, tu as dit, Quelle femme extraordinaire et incroyable tu es ! Je me sens si honoré de te connaître, c'est un vrai privilège. La vie est assez compliquée comme ça et les relations spéciales basées sur la confiance sont si rares... La nôtre est tel un présent, que l'on doit la chérir. Cependant, je dois t'avouer que l'attrance initiale que j'ai ressentie pour toi est toujours là...

J'ai dit, Oui, elle est toujours là pour moi aussi.

Tu as dit, C'est tellement formidable d'avoir cet échange à la fois ouvert et honnête avec toi. C'est un soulagement, en fait... car je me rends compte maintenant que j'ai gardé mes vrais sentiments en moi.

Tu as dit que j'étais un ange.

Tu as dit que j'étais un trésor.

Tu as dit que j'étais un exemple.

Tu as dit que j'étais une bouffée d'air frais.

Tu as dit, Tu es un présent pour tous ceux qui te connaissent.

J'ai dit, Je suis flattée que tu me perçoives ainsi.

À plusieurs reprises tu as dit que j'étais merveilleuse, belle, intelligente, captivante, expressive, élégante, remarquable, généreuse, sincère, talentueuse, brillante, sage et patiente.

J'ai dit, Toutes les merveilleuses paroles que tu me dis me font sentir comme la reine du monde !

Parfois, tu m'adorais en français, cette langue qui, nous étions d'accord, n'est pas une langue romantique pour rien. Tu disais, *Tu es merveilleuse, magnifique, très très belle²...*

Apparemment, les compliments me font craquer.

Comment est-ce qu'on dit cela en français ?

² En français dans le texte.

Le voisinage est très bruyant ce matin. C'est très gênant.

Les voisins de gauche sont en train de refaire complètement leur salle de bain. Je suis déjà allée chez eux et je sais que leur salle de bain est exactement comme la mienne. Personnellement, je ne vois rien qui cloche. Toutefois... ce projet long et coûteux est accompagné d'un chœur incessant de marteau, de scie et de perceuse, avec la radio en bruit de fond. Leur ancienne toilette trône maintenant en plein milieu de leur cour avant. La baignoire se trouve à l'arrière.

Les voisins de droite sont en train de repeindre l'extérieur de leur maison qui était en stuc blanc comme la mienne. Cela manquait peut-être un peu de fantaisie, mais je dois dire que la nouvelle couleur, un jaune trouble avec des nuances olive, ne m'emballe pas trop. Les peintres forment une équipe enjouée de jeunes hommes musclés au torse nu. On entend beaucoup de rires et d'interpellations constantes, beaucoup de cris avec le lecteur de CD qu'ils ont branché sur la véranda. Toutes ces chansons de rap me semblent toutes pareilles : beaucoup de gros mots entremêlés de promesses d'amour éternel du rappeur à Dieu et à sa maman. Hier, les jeunes peintres ont tous bu de la bière avec leur dîner.

Il y a aussi les corbeaux qui criaillent depuis l'aube. Si j'avais un revolver, je les tuerais tous. Oui, je le ferais. Une tuerie de corbeaux.

Et maintenant, pour couronner ma matinée, voilà qu'arrive la balayeuse de rue.

Plus tard dans la journée, il ne fait aucun doute que les autres voisins décideront de tondre la pelouse, d'activer le barbecue, d'inviter des amis, de remplir la piscine gonflable pour les enfants et, tant qu'on y est, de mettre la musique à fond. Le type du coin sortira probablement sa tronçonneuse pour couper la grosse branche juste au-dessus de son garage.

Bien sûr, je pourrais bien fermer les fenêtres pour bloquer tout ce vacarme, mais alors, je mourrais d'un coup de chaleur.

Bien sûr, je pourrais aussi bien acheter un petit climatiseur de fenêtre. Et un de ces jours, je le ferai. Si j'ai résisté à la tentation de m'en procurer un jusqu'à ce jour, ce n'est pas pour des motifs économiques ou environnementaux, mais plutôt en raison d'un chauvinisme de pionnier selon lequel on devrait tous être assez résistants pour endurer la chaleur sans avoir recours à une aide quelconque.

Tu as dit, Jamais je ne voudrais te rendre la vie compliquée. Je me rends bien compte que c'est une situation très particulière, moi qui débarque à nouveau dans ta vie une trentaine d'années plus tard.

Jamais je ne voudrais déranger l'équilibre de ta vie.

J'ai dit, Tu ne m'as pas compliqué la vie. Tu m'as rendue très heureuse, si heureuse.

Tu as dit, Lorsque tu es heureuse... je le suis aussi.

J'ai dit, Je me considère formidablement chanceuse d'être aimée par toi. Je suis si reconnaissante de t'avoir de nouveau dans ma vie. Tu resteras dans mon cœur à jamais.

Tu as dit, Je pense la même chose que toi. Je suis tellement reconnaissant d'avoir pu reprendre contact avec toi, que l'on trouve le temps et l'occasion de se révéler nos vrais sentiments et émotions, et que l'on se dévoile mutuellement notre nature véritable.

Plus tard : j'ai dit, Parfois j'aimerais juste pouvoir te remettre dans la boîte dans laquelle je te gardais. Mais je ne semble pas y arriver. J'imagine que je vais devoir te couper les jambes pour que tu y rentres à nouveau.

Tu as dit, Quoi?!

J'ai dit, Je rigole.

Tu as dit, Un des aspects d'une relation véritable et profonde comme la nôtre est le fait que cela prend du temps... et de la communication. C'est en partie ce qui la rend si enrichissante, fascinante, complexe, énergisante et fantastique pour notre âme !

J'ai dit, Oui, tu as tellement raison.

Tu as dit, lorsque des défis se présenteront à nous, nous les relèverons...ensemble..... comme nous le faisons chaque jour, et comme nous le ferons toujours...

J'ai dit, Oui, tout à fait.

Écrivez à propos de petites blessures.

Écrivez à propos d'un péché légitime.

Écrivez à propos d'un parfum.

Écrivez à propos de la couleur bleu.

Écrivez à propos des seins.

Écrivez à propos des dents.

Écrivez à propos d'une expérience sous-marine.

Écrivez à propos d'une cassure.

Écrivez à propos de jamais et de toujours.

Tu as dit que j'étais la seule personne dans ta vie avec laquelle tu pouvais toujours être ouvert, honnête et franc.

Tu as dit que j'étais la dernière personne sur la terre à qui tu chercherais à faire du mal.

Tu as dit que je comptais beaucoup pour toi... tellement... et qu'il en serait toujours ainsi.

Tu as dit, Je ne voudrais jamais jamais *jamais* te faire de mal.

J'ai dit, Si je ne t'aimais pas déjà autant, je t'aimerais encore plus.

Maintenant, je n'ai presque plus de cigarettes. Il ne m'en reste plus que deux. Cela me rend très stressée. Je ne peux pas me concentrer. Oui, je sais bien que je fume trop ces jours-ci. Beaucoup trop. Oui, je sais bien que je devrais arrêter. Tous ceux qui fument le savent.

Oui, j'arrêterai un jour.

Mais pas aujourd'hui.

Il faut que je coure tout de suite à l'épicerie du coin m'acheter un autre paquet.

Tout de suite.

Un jour, quelques mois auparavant, lors de ma visite quotidienne à l'épicerie pour acheter des cigarettes et un Pepsi, j'ai trouvé une carte à jouer dans le stationnement, côté face contre l'asphalte. Il pleuvait. Plusieurs voitures l'avaient abîmée. Lorsque j'ai ramassé la carte pour la retourner, ô surprise, c'était un as de cœur.

J'ai pris cela comme un signe : un bon signe, un *excellent* signe selon lequel tout allait s'arranger, un signe que tu finirais par vraiment venir vivre avec moi, un signe que tu serais mon amour.

J'ai glissé la carte dans mon portefeuille pour la conserver.

Le lendemain, lorsque je suis allée au Tim Hortons pour mon cappuccino glacé quotidien, je me suis retrouvée à faire la queue derrière une jeune femme aux cheveux rose pétard qui bécotait le cou tatoué d'un jeune homme à la tête rasée et au nez percé. Il portait un grand sac noir à bandoulière. Comme je n'avais pas spécialement envie d'être témoin de leurs embrassades et autres roucoulements, je gardais les yeux baissés et me concentrais plutôt sur son sac. Il y avait

un dessin d'un revolver en or, une rangée de six autocollants rouges en forme de crânes, plusieurs décalques de Metallica et, dans le coin en bas à droite, maintenue en place par quatre grandes épingles à nourrice, une vraie carte à jouer.

C'était un as de cœur.

Bien sûr, je me rends compte aujourd'hui qu'aucune d'entre elles n'était un signe. Ce n'était que des cartes à jouer, identiques tout à fait par hasard.

Ou, si c'était des signes, c'était de *mauvais* signes.

Peut-être que j'aurais dû porter une attention plus soutenue aux traces de pneu sur la première, au revolver et aux crânes sur le sac en bandoulière du jeune homme, et peut-être aussi aux épingles à nourrice.

Ou peut-être que si les cartes avaient été des *reines* de cœur...

En plus des exercices d'écriture à proprement parler, les livres sur l'angoisse de la page blanche offrent aussi une dizaine de « divertissements thérapeutiques » destinés à libérer nos esprits des tentatives d'écriture soldées par des échecs.

L'angoisse de la page blanche, à ce qu'il paraît, est comme l'impuissance (que l'on désigne poliment par « dysfonctionnement érectile »). L'anxiété de la performance : plus on se stresse à ce sujet, plus cela empire. Je me rends compte que l'angoisse de la page blanche, perçue de cette manière, est très proche de l'insomnie.

Au lieu de fixer pendant des heures notre ordinateur ou notre carnet avec des yeux bouffis, des yeux injectés de sang aux paupières lourdes ou même des yeux de hibou, les ouvrages recommandent de faire quelque chose d'autre pendant quelque temps... dans l'espoir, je suppose, que la capacité d'écrire à nouveau nous surprenne au moment où l'on s'y attend le moins.

Faites une promenade à vélo.

Je n'ai pas de vélo.

Préparez un gâteau ou une journée de biscuits.

Il fait trop chaud.

Faites une promenade dans le quartier.

Il fait trop chaud.

Prenez une longue douche.

Je préfère les bains.

Prenez un bain de mousse.

Il fait trop chaud.

Nettoyez la salle de bain.

Je l'ai fait hier.

Tondez la pelouse.

Il fait trop chaud. L'herbe est toute brune; elle est en train de mourir de toute façon, à cause de la chaleur et de la sécheresse.

Allongez-vous sur le dos dans l'herbe et regardez les nuages.

L'herbe est trop piquante. Il n'y a pas de nuage, seulement un peu de smog.

Asseyez-vous par terre et faites une construction de Lego.

Aucun commentaire.

Faites un tour dans une librairie.

Même si j'ai toujours aimé les librairies, ces jours-ci, lorsque je me retrouve face aux rangées d'étagères débordantes, qui vont jusqu'au plafond et qui recouvrent tout le mur, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il y a peut-être déjà trop de livres sur cette planète.

Je pense qu'au début de notre relation, j'étais toujours en train de chercher des moyens de te divertir et de te faire rire.

Un lundi matin glacial de janvier, après une bonne semaine de températures sous la normale (sans compter le facteur éolien battant tous les records), j'ai téléchargé une photo d'un bateau de croisière que j'ai jointe à mon courriel.

J'ai dit, Ce matin je t'écris de ma cabine de première classe sur ce ravissant petit navire dans les Caraïbes. Bientôt nous amarrerons aux Bahamas pour quelques jours. Mais en attendant, je serai au spa pour profiter du jacuzzi, ou dans la salle à manger en train de savourer un autre repas gastronomique, ou encore sur le pont promenade pour admirer la vue sur l'océan...

Puis j'ai dit, Non, non, ne t'inquiète pas... Je suis à la maison comme toujours ! Mais on peut bien rêver, non ?

Tu as dit, Rêver, c'est bien... oui, une croisière ce serait divin. Un jour nous en ferons une ensemble. Ce serait merveilleux, non ?

Nous avons aussi parlé d'aller en Toscane. Aucun de nous deux n'est jamais allé en Europe, mais, à en juger par les stéréotypes dominants, nous pensions que la Toscane serait l'endroit le plus romantique du monde : ces Toscans étaient si passionnés... tout comme nous.

J'ai loué le DVD *Sous le soleil de Toscane*³ et j'ai regardé deux fois le film. Après avoir découvert que son mari avait une liaison, une auteure d'une trentaine d'années incarnée par Diane Lane lui demande le divorce avant de succomber à un cas paralysant d'angoisse de la page blanche. Elle part en voyage en Toscane devant l'insistance de ses amis. Là-bas, elle achète une villa délabrée appartenant à une ancienne comtesse qui est d'abord réticente à lui vendre la propriété. Puis, après qu'un pigeon a fait ses besoins sur la tête de Diane Lane, la comtesse change d'avis parce cette crotte est un très bon signe ! Beaucoup de travaux et d'amour s'ensuivent. Et tous vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

J'ai suggéré que tu loues aussi le film, mais tu as dit que tu pensais que ce serait trop pour toi : tout cet amour torride.

Récemment, j'ai revu le film (soit parce que je l'avais beaucoup aimé, soit pour me torturer) et j'ai éclaté de rire pendant une réplique que j'avais apparemment ratée les deux premières fois) : *Pourquoi l'amour nous rend-il si stupides ?*

Je t'ai envoyé l'adresse d'un site Internet qui présente des villas toscanes à louer et je me suis acheté un calendrier agrémenté de photos de Toscane pour chaque jour de l'année.

Il y avait des statues et des gargouilles, des coupoles d'église et des clochers, des seuils de porte pittoresques, des fenêtres aux volets bleus, des champs de tournesols à l'infini.

Une pleine lune qui flottait dans un ciel italien noir d'encre.

Une fleur rouge d'hibiscus parfaite.

Des grappes de raisins bleutés encore sur la vigne, de grandes feuilles dentées dans le soleil et dans l'ombre.

Des dizaines de pains amassés sur des tablettes en bois rêche.

Des signes métalliques rouillés et cabossés : *Touring Club Italiano, Lampo Benzina Superiore, Trattoria Dell'Orso*.

Des rangées de hauts et minces cyprès, pointus et également espacés, et qui, pour les Nord-Américains, ont une allure fantomatique et angoissante (dans le film, Sandra Oh mentionne à

³ *Under the Tuscan Sun*.

leur propos : « Il y a quelque chose d'inquiétant dans ces arbres... c'est comme s'ils *savaient*... ces arbres italiens me donnent la chair de poule⁴. »)

Trois cent soixante-cinq photos, et pas une seule personne n'apparaît sur l'une d'elles. Certainement pas nous.

Je pense à la fois où nous nous parlions au téléphone et tu as dit que tu préparais une quiche pour le souper, et j'ai dit, Miammm, délicieux, j'adore la quiche ! (Tout en pensant, Miammm, délicieux, j'adore un homme qui cuisine!)

Tu as dit que tu aimerais me faire une quiche un jour.

J'ai dit que ce serait divin.

(Si, à ce moment-là, la vieille expression « Les vrais hommes ne mangent pas de quiche » a traversé mon esprit, maintenant je ne m'en souviens plus.)

Je me souviens que plus tard cette nuit-là, je nous ai imaginés longuement ensemble dans ma cuisine, côte à côte, au comptoir en train de hacher des poivrons verts et du céleri tandis que quelque chose de savoureux grésillait dans le four. Puis tu t'es placé derrière moi et m'as prise par la taille tout en te pressant contre mon dos, avec tes lèvres sur mon cou. Je me suis alors retournée gracieusement dans ton étreinte et nous nous sommes embrassés tout en valsant lentement sur la douce musique qui semblait soudain descendre du plafond.

Lorsque je t'ai raconté cette scène le lendemain, tu as dit que tu étais resté éveillé presque toute la nuit, te tournant et te retournant dans ton lit, avec la tête remplie de rêves semblables à propos de notre avenir ensemble.

Il faut vraiment que j'aille au supermarché. Cela aussi, je n'arrête pas de le remettre. En ce moment, je suis en panne d'œufs, de liquide vaisselle, de pain, de la laitue, de savon à lessive, de jus d'orange, de papier essuie-tout, de bicarbonate de soude et d'origan. De plus, je commence à manquer de fromage, de bagels, de vinaigre et de papier toilette.

Si j'y allais maintenant, je pourrais acheter une de ces délicieuses soupes congelées au poulet avec languettes de tortilla du Choix du Président pour le dîner. À peine six minutes au four micro-ondes. Voilà ce qui, chez moi, est considéré comme un repas fait maison.

⁴ Diffère de la version française officielle.

(Et qu'en est-il du souper ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir préparer pour ce soir ? Peut-être les rotinis blé entier à 100 % avec poulet au pesto du Choix du Président ou alors l'agneau indien Rogan Josh ? À vrai dire... il fait bien trop chaud pour cuisiner.)

En fait, si j'ai évité le supermarché ces derniers temps, c'est surtout à cause de la musique. Alors que d'autres magasins semblables préfèrent la musique de fond qui rend tous les airs insignifiants au point qu'ils puissent être facilement ignorés, mon supermarché joue de la vraie musique. Celui qui est responsable du choix de la musique semble avoir une préférence pour les vieilles chansons de rock and roll et les chansons d'amour un peu kitsch des années soixante-dix. Il arrive que ce soit amusant, comme la fois où ils ont passé cette vieille chanson de Ted Nugent « Cat Scratch Fever », et que les hommes et les femmes avec des cheveux comme les miens (c'est-à-dire poivre et sel) reprenaient les paroles et se déhanchaient en poussant leur chariot. Mais la plupart du temps, les larmes me montent aux yeux. La plupart du temps, je finis par pleurnicher dans le rayon des céréales ou gémir dans celui de la boulangerie et des pâtisseries; une fois, j'ai carrément sangloté dans la section des fruits et légumes.

En fait, entre la chaleur et le déchirement, je n'ai pas beaucoup d'appétit de toute façon.

Cependant, je n'ai pas perdu mon appétit pour le café. Je dois d'ailleurs aller en refaire tout de suite.

Oui, je sais bien que je bois trop de café ces jours-ci. Tous les après-midi, j'ai aussi l'habitude de prendre un cappuccino glacé de chez Tim Hortons et le soir, c'est le Pepsi qui coule à flots.

Oui, je sais bien que ça fait beaucoup de caféine. (Penses-tu que cela a un lien avec mon insomnie ?)

Oui, je sais bien que je devrais boire du déca ou des tisanes ou encore cette boisson très santé et très verte que ma copine Kate aime bien, même si elle-même dit que ça ressemble à de l'écume d'étang.

(En fait, je commence à apprécier ce breuvage épais et complexe qui contient, entre autres, du jus de pomme, d'ananas, de citron et de citron vert ; de la purée de mangue, de banane et de kiwi ; du brocoli, des épinards, de la spiruline, du foin d'orge, de l'herbe de blé, des topinambours et de l'ail inodore. Je trouve quand même que c'est mieux de l'avaler les yeux fermés afin d'éviter l'effet « écume d'étang ».)

Mais là, tout de suite, je vais à la cuisine me refaire du café. Tout de suite.

Et en attendant que le café infuse, pourquoi ne pas jeter un autre coup d'œil à ces fichus mots croisés ?

En huit lettres : TENACE.

Chaque fois que j'ouvre la porte de mon frigo afin d'y prendre du lait pour mon café, je vois la bande dessinée que j'avais affichée à la hauteur des yeux avec deux aimants en forme de coccinelle. Sur la première image, une jeune femme est assise sur le sofa et lit un livre. Un jeune homme est à ses pieds avec un panier rempli de vêtements pliés. Il dit, *Tout ton linge est maintenant propre*. Sur l'image suivante, il dit, *Bien sûr, c'est seulement parce que je devrais être en train d'écrire mon roman et que je ne cesse de remettre ça à plus tard*. Dans la dernière image, toujours assise sur le sofa elle dit, *Le frigo a besoin d'être nettoyé*, et il répond, *Oh. Bonne idée*.

Cela fait tellement longtemps que cette bande dessinée est affichée sur mon frigo que les bords en sont jaunis et effrités. Celle à côté est là depuis plus longtemps encore. Elle ne comporte qu'une seule image, deux femmes en train de prendre un café dans un restaurant chic. Une des femmes dit, *Je veux un homme qui soit loyal, patient, honnête, attentionné, fiable, indulgent, généreux, placide et qui sait écouter*.

L'autre femme dit, *Tu veux un chien*.

Naturellement, tout ce café entraîne beaucoup d'aller-retour à la salle de bain et, chaque fois que j'y vais, cela me rappelle de téléphoner au plombier. Malgré tous mes efforts et l'emploi assidu de trucs et techniques qui fonctionnaient par le passé, je ne parviens toujours pas à déboucher le lavabo. Cela a beau être amusant de regarder les effets volcaniques du bicarbonate de soude et du vinaigre versés à répétition dans la canalisation d'eau, je pense que j'ai besoin d'un professionnel.

Je n'entretiens aucune relation avec mon plombier. Cela n'a rien à voir avec celle que j'ai avec Ted. Je ne connais même pas le nom du plombier. En fait, comme l'entreprise de plomberie avec qui je fais affaire a beaucoup d'employés, il est rare que l'on m'envoie le même plombier deux fois de suite. Ce n'est pas très compliqué d'appeler et de prendre rendez-vous. Mais je suis encore réticente à abandonner la bataille et admettre ma défaite contre ce qui n'est sans doute qu'une boule de cheveux, de dentifrice et de savon. Il y a aussi le fait de devoir payer cinquante dollars ou plus à quelqu'un pour quelque chose qui prendra cinq minutes à régler tout au plus.

Donc peut-être devrais-je continuer à essayer.

Peut-être s'agit-il de ce que je vais faire tout de suite.

Après avoir repris contact, nous échangeons des courriels toutes les deux semaines de façon à savoir ce qui s'était passé dans nos vies respectives pendant ces trente dernières années, afin de rattraper le temps perdu.

Puis tu es venu chez moi cette fameuse journée où tu m'as apporté des bleuets et des lys. Nous avons mangé du poulet, des cerises et de la salade dans mon jardin. Immédiatement après, voilà que l'on flirtait par l'intermédiaire de courriels amusants, qui semblaient inoffensifs à cette époque.

Plus tôt, ma copine Kate avait qualifié l'évolution de notre relation de « glaciale », mais après ta visite, notre relation s'est accélérée.

J'ai dit, Je me demande ce qui ce passerait si nous nous embrassions rien qu'une fois ?

Tu as dit qu'un seul baiser équivaldrait à ouvrir un sac de croustilles pour n'en manger qu'une...

Puis tu as envoyé un autre courriel tout de suite après où tu disais que ce n'était probablement pas la meilleure analogie puisque tu n'avais pas en fait mangé de croustilles depuis des années et qu'il serait peut-être mieux de parler d'un bol de cerises.

J'ai dit, Ou un bol de pop-corn... ou de pistaches.

Tu as dit, *J'adore* les pistaches !

J'ai dit, Savais-tu que les pistaches sont jadis apparues dans les terres saintes du Moyen-Orient ? À cette époque, il était courant que les amants se rendent dans les vergers les nuits de pleine lune pour écouter les pistaches s'ouvrir. C'était considéré comme un signe de bonheur et d'amour intense. La Reine de Saba réquisitionnait pour elle et ses invités royaux toute la cueillette du pays parce qu'elle croyait aux puissantes vertus aphrodisiaques des pistaches.

Tu as dit, Non ! Tu as inventé ça!

J'ai dit, Non, pas du tout ! Je l'ai lu dans un magazine dans la salle d'attente du dentiste.

Au fil du temps, nous parlions beaucoup de pistaches. Nous parlions d'en avoir un boisseau, plusieurs boisseaux, un camion entier!

Désormais, elles ne sont qu'une chose de plus que je dois éviter au supermarché.

Maintenant, lorsque j'ai envie de noix, j'achète des amandes.

C'était au mois de mai. J'étais ici, tu étais là-bas. Dans un courriel envoyé à l'heure du dîner, tu as dit, Je viens juste de faire une promenade. Ici, les tulipes sont si belles ! J'ai presque écrit « *two lips* ». Oups..... Lapsus freudien !

J'ai dit, Quatre lèvres, c'est mieux que deux ! Ces deux-là vont aller dîner maintenant... même s'il y a d'autres choses qu'elles aimeraient faire à la place !

Tu as dit, Smack ! Oui, je comprends ce que tu veux dire..... quatre valent mieux que deux !

J'ai dit, Merci... J'en avais besoin ! Il n'y a pas assez de bisous ici à mon goût (c'est-à-dire, aucun!)

Tu as dit, Nous sommes en harmonie totale sur ce sujet ! Se concentrer.... est très difficile aujourd'hui.... (sourires).

J'ai dit, Je pense aux pistaches... assez pour sept ou huit heures! Voilà... maintenant je suis épuisée ! Nous avons été très coquins aujourd'hui !

Tu as dit, Coquins... oui... j'ai adoré ! Le soleil brille encore plus qu'avant grâce à nos sentiments partagés. Je dois y aller...

Puis tu es parti à une réunion et j'ai passé le reste de l'après-midi à laver mes fenêtres et à danser toute seule dans le salon. J'ai joué « Beautiful Day » de U2 six fois d'affilée. J'ai sauté partout en chantant à tue-tête jusqu'à que mes fenêtres soient plus propres que propres.

J'ai lu un jour quelque part que la devise du chat était « Dans le doute, lave-toi. »

Pour les écrivains, tout particulièrement ceux qui souffrent de l'angoisse de la page blanche, la devise devrait être « Dans le doute, range quelque chose, ton bureau de préférence. »

Cette semaine, j'ai organisé mes stylos, mes crayons et mes surligneurs ; mes dossiers, mes enveloppes et mes étiquettes d'adresse ; mon importante collection de Post-It, mes rames de papier (que j'achète en plusieurs couleurs, car j'aime bien imprimer mes brouillons consécutifs en couleurs différentes), et tous mes nombreux carnets et journaux vides (certains que j'ai depuis des années et que je n'ai jamais utilisés, car ils sont trop jolis pour y écrire).

Maintenant, il faudrait vraiment que je trie mes élastiques. J'ai beau ne jamais en acheter, je crois bien que j'en aurais assez pour une vie entière, et ce, même si je devais vivre jusqu'à 150 ans. Mais d'où viennent-ils au fait ? Personne, nulle part, n'a besoin d'en posséder autant. Je vais prendre quelques minutes pour trier et jeter ceux qui sont distendus, les très vieux qui ont durci, les tout petits qui ne me servent jamais à rien. Et tant qu'à faire, je n'ai aussi qu'à trier mes trombones. Il faudrait vraiment que je jette ceux qui sont rouillés, ceux qui sont tordus, ceux qui sont défaits et qui ne servent plus à rien.

Combien de temps encore puis-je gagner grâce à ces simples tâches d'organisation ?

Les constants progrès de la technologie moderne proposent aux écrivains un vaste éventail de tactiques d'évasion encore plus prenantes. Pendant que l'on est en train d'écrire à l'ordinateur (ou d'essayer d'écrire et d'échouer à la tâche), on peut aussi jouer au Solitaire. Mes stats en ce moment :

Victoires : 87

Défaites : 884

Meilleure série de jeux sans défaite : 2

Pire série de défaites : 53

Vous jouez au Solitaire depuis 37 heures.

Je ne vois pas de mal à jouer quelques parties supplémentaires.

En plus des distractions toujours présentes proposées par les parties de Solitaire et les courriels à vérifier, j'ai aussi découvert qu'il est tout à fait possible de passer des journées entières à surfer sur le Net, à télécharger des économiseurs d'écran et des fonds d'écran, à réorganiser ou supprimer des vieux fichiers, à essayer de comprendre comment créer un document PDF, à modifier la police de mon document actuel pour ensuite la rechanger, à vérifier la grammaire, l'orthographe et le nombre de mots, à renommer et à organiser mes signets sur le Net, à me *googler* moi-même, et faire de même pour mes amis et ma parenté perdus de vue depuis longtemps, à télécharger de la musique et graver des CD, puis à numériser des photos de mes parents lorsqu'ils étaient jeunes (celles aussi d'un voyage au Minnesota que nous avons fait lorsque j'avais six ans et d'une exposition de machines agricoles que nous avons visitée quand j'avais dix ans).

Hier, j'ai appris à mon ordinateur à répondre à des commandes orales pour que je puisse désormais lui demander de « Quitter cette application » ou de « Mettre à la poubelle ». Et ça marche. Je peux aussi lui demander de me raconter une blague et il me répondra par une histoire drôle du répertoire apparemment illimité des fameuses blagues qui commencent par « toc-toc ». Elles se présentent en une panoplie de voix : masculines (Bruce, Fred, Junior ou Ralph), féminines (Agnes, Vicki, Kathy ou Princess) et fantaisistes (Bulles, Zarvox, Hystérique ou Dérangé).

Toc toc.

Qui est là ?

Laure.

Laure qui ?

L'ordi, c'est ma vie!

Globalement, l'ordinateur donne à l'écrivain souffrant de l'angoisse de la page blanche plusieurs divertissements satisfaisants et même parfois amusants.

Gloria Steinem a dit un jour à propos de l'écriture que c'était la seule activité qu'elle pouvait faire sans constamment penser qu'elle devrait faire autre chose à la place. (Je viens de passer trois quarts d'heure à rechercher cette citation.) C'est à cet état de nirvana d'écriture auquel j'aspire.

Mais ces jours-ci, on dirait qu'écrire (ou essayer d'écrire et échouer à la tâche) est la seule activité pendant laquelle je suis constamment en train de penser à toutes les autres choses que je devrais (ou pourrais) faire à la place. Mais ce n'est pas tout à fait vrai non plus. Pour ne rien arranger, lorsque je suis en train de penser à la plupart de ces autres choses, je me sens coupable et je suis constamment en train de penser que je devrais écrire (ou essayer d'écrire et échouer à la tâche) à la place.

De façon aussi péripatétique et chancelante, on n'avance pas.

Regardez un jeu télévisé.

Suivez un cours de yoga.

Faites la vaisselle.

Balayez la véranda.

Jouez au mini-golf.

Frappez des balles au champ de pratique.

Allez vous faire masser.

Assistez à un service religieux.

Faites du bénévolat pour la soupe populaire.

Préparez une salade avec au moins deux ingrédients que vous n'utilisez jamais.

Réalisez une chaîne de trombones d'au moins 2 mètres de long.

Allez dans un restaurant chic tout seul.

Ouvrez une encyclopédie au hasard et lisez tout ce qu'il y a sur cette page.

Forcez-vous à ne pas surfer sur le Net jusqu'à ce que vous ayez écrit au moins une page.

Excusez-vous auprès de quelqu'un.

Tu l'as dit en premier.

C'était un mois après ta visite chez moi, où nous avons dîné ensemble dans mon jardin. J'étais dans ta ville pour promouvoir mon nouveau livre. J'y étais allée en train et, grâce à la générosité de ma maison d'édition, je logeais dans un majestueux hôtel ancien qui ressemblait à un château avec ses murs de pierre de calcaire, ses tourelles imposantes et son toit royal de cuivre s'élançant vers le ciel. Nous avions planifié de souper dans un restaurant marocain très renommé juste en bas de la rue. Mais toute la journée, il pleuvait tellement qu'on se serait cru en pleine mousson.

Même si ton bureau n'était qu'à quelques minutes de marche de l'hôtel, lorsque tu es arrivé, tu avais les chaussures et les chaussettes complètement trempées. Je pouvais entendre leur bruit spongieux quand tu es entré dans la chambre. Tu as accroché ton manteau, retiré tes chaussures pour les laisser sur le sol de la garde-robe et suspendu tes chaussettes dégoulinantes sur la barre du rideau de douche. Puis tu as fait un usage généreux du sèche-cheveux.

Nous avons évoqué des souvenirs de la dernière fois que nous nous sommes vus il y a trente ans. Il pleuvait aussi cette fois-là.

J'ai dit, La pluie et nous, ça remonte à loin.

Au lieu de sortir, nous avons décidé de commander notre repas en appelant le service aux chambres. Tout cela avait l'air décadent et romantique, comme si nous étions confortablement installés dans un château ; nous étions alors bien loin de nos réalités respectives.

Une demi-heure plus tard, un homme aux cheveux blancs portant un uniforme noir impeccable est entré en poussant une table dans notre chambre. Elle était recouverte d'une épaisse nappe en lin blanche avec, au milieu, un minuscule vase en cristal et trois magnifiques freesias violets. Il a sorti du compartiment chauffant plusieurs plats recouverts de couvercles en métal brillant. Puis, tout en faisant un geste ample vers la table, tel un animateur de jeu télévisé ou un magicien, il a dit, *Monsieur, Madame, votre dîner*⁵.

Tu lui as laissé un pourboire généreux. Il s'en est allé et nous nous sommes installés de chaque côté de la petite table. Comme il n'y avait pas assez de place pour tes longues jambes, nous avons déplacé les plats sur la table basse et nous nous sommes assis dans la causeuse en velours bleu. En entrée, nous avons partagé un grand bol de soupe de courgettes froide au basilic et à la menthe, et une salade colorée de roquette, de chicorée rouge italienne et d'endives légèrement assaisonnées de vinaigrette balsamique à l'échalote, le tout saupoudré de parmesan.

Puis nous sommes passés au plat principal. Tu avais le saumon poché dans du bouillon de safran, accompagné d'une purée de céleri-rave et d'asperges à la vapeur. J'avais la poitrine de poulet

⁵ En français dans le texte.

farci au fromage asiago et aux épinards, servie avec du riz au citron. Après tant de soupe et de salade, je n'arrivais plus à terminer mon poulet. Tu as fini ton assiette ainsi que la mienne.

J'ai dit, Je vois que tu aimes toujours autant manger !

Tu as dit, Oui, mon appétit ne me laisse jamais tomber.

Moi aussi, j'ai d'habitude bon appétit (au grand désarroi de quelques-unes de mes amies, celles qui disent prendre cinq livres rien qu'en regardant un morceau de gâteau au fromage). Nous nous estimions tous les deux chanceux d'avoir des métabolismes si actifs qui nous permettaient de manger tout ce que nous voulions sans jamais prendre du poids.

Heureusement, les desserts étaient petits. J'avais le tiramisu et toi le gâteau à la framboise. Nous nous sommes mutuellement donné à manger de petites bouchées jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans nos assiettes.

Puis tu as fait rouler la table jusque dans le couloir. J'ai posé le vase de freesias sur une des tables de chevet.

Plus tard, nous étions blottis l'un contre l'autre dans la causeuse. Il pleuvait toujours. Cela faisait des heures que nous nous tenions la main. Le temps s'écoulait si lentement qu'il me semblait que tout se passait au ralenti. Pour une fois, le temps ne filait pas. Il semblait plutôt s'être arrêté.

Nous ne nous étions toujours pas embrassés. Nous n'étions pas en train de manger des croustilles, des cerises, du popcorn ou des pistaches. Nous partagions une canette de Pepsi du mini-bar. (J'ai arrêté de boire de l'alcool depuis des années. J'ai dit que ça ne me dérangeait pas que tu boives une vraie boisson, mais tu as dit que non, tu préférerais en partager une avec moi.) Tes chaussettes étaient toujours suspendues dans la salle de bain. J'avais aussi retiré mes chaussures, nous étions donc tous les deux pieds nus. Ma tête reposait sur ton torse.

Tu as dit, Tu sens tellement bon. Comment s'appelle le parfum que tu portes ?

J'ai dit, C'est *Obsession* de Calvin Klein.

Tu as dit, Il sait une ou deux choses sur l'obsession, ce Calvin Klein !

Nous avons souri tous les deux. Tu admirais et caressais mes cheveux.

Tu as dit, J'aime tes cheveux.

J'ai dit, J'aime ça. (Ce qui signifiait : être là avec toi, tranquille et serrée contre toi dans cette chambre luxueuse, les lumières tamisées et la pluie toujours battante dehors et les battements de ton cœur dans mon oreille et la station francophone de musique classique qui jouait à la radio à côté du lit.)

Tu as dit, Je t'aime.

J'ai dit, Je t'aime aussi.

Tu as dit, Oui.

J'ai dit, Au fil des ans, mes relations avec les hommes sont passées de ridicules à désastreuses. Je me suis souvent demandé s'il y avait une leçon à propos de notre relation d'il y a trente ans que j'aurais dû retenir, mais qui m'était passé inaperçue à l'époque. Ou quelque chose que *j'ai* appris, puis oublié. La scène où tu t'en vas et où moi, je reste sous la pluie me paraît prophétique. Depuis, il y a eu beaucoup de départs et d'abandons sous la pluie. Parfois j'étais celle qui partait, d'autres fois j'étais celle qui restait sous la pluie une fois de plus.

Tu as dit, Je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé à l'époque. Je me suis toujours senti coupable de la façon dont les choses se sont terminées entre nous. Dans ce temps-là, j'étais un jeune imbécile, naïf et perdu. Maintenant, j'arrive à mieux communiquer.

Tu as dit, J'ai fait une erreur. Je n'aurais jamais dû te quitter.

J'ai dit, Je n'aurais jamais dû te laisser partir.

Tu as dit, Maintenant nous avons droit à une deuxième chance.

J'ai dit, Oui.

J'ai dit, Tu dois sans doute te souvenir à quel point mes parents t'aimaient à l'époque, peut-être même autant que moi. Surtout ma mère. Parfois, je pensais même qu'elle voulait t'avoir pour elle ! Tu es le seul garçon avec lequel je suis sortie qu'elle a accepté. Je n'arrive toujours pas à croire qu'elle ait vraiment dit qu'elle comprenait si je ne rentrais pas à la maison cette nuit-là, cette nuit avant que tu ne quittes la ville, et lorsque tu m'as déposée chez moi, par ce matin pluvieux, elle m'a donné du café et des Kleenex et m'a autorisée à rester au lit toute la journée. Je suis sûre qu'elle doit être très contente en ce moment ! Cela fait probablement des années que là-haut, au Paradis, elle fait pression sur Dieu pour qu'Il nous rassemble à nouveau.

Nous étions nus dans le grand lit de l'hôtel. J'ai dit, Je parie qu'ils sont tous les deux en train de nous sourire depuis là-haut.

Tu as dit, J'espère qu'ils sourient les yeux fermés !

Au milieu de la nuit, tu t'es levé pour aller à la salle de bain sur la pointe des pieds. Comme j'ai le sommeil léger et que je ne suis pas accoutumée à partager un lit, je me suis bien sûr toute de suite réveillée. Une fois mes yeux habitués à la noirceur, j'arrivais à distinguer le lustre en cristal

qui pendait du haut plafond de la chambre d'hôtel. J'ai entendu la chasse d'eau et puis, dans le noir, tu es revenu à la chambre, lentement et précautionneusement. Tu t'es glissé dans le lit, nu et chaud.

J'ai dit, Est-ce là ma vie?

Tu t'es blotti contre moi. Tu as dit, Je sais que je devrais te laisser dormir tranquille...

J'ai dit, Non, surtout pas.

J'ai moulé mon corps sur le tien. J'ai dit, Chez moi, j'ai un livre d'Ellen Gilchrist qui s'intitule *I Cannot Get You Close Enough*⁶. C'est exactement ce que je ressens maintenant.

Tu as dit, Oui.

Le lendemain matin, je devais me lever tôt pour une entrevue à la télévision. Lorsque je me suis vue dans le miroir de la salle de bain, j'ai poussé un cri.

J'ai dit, Regarde ce que tu as fait à mes cheveux !

Tu as dit, Ils sont magnifiques.

J'ai dit, c'est donc vrai ce qu'on dit : l'amour est aveugle !

Tous mes produits capillaires étaient éparpillés sur le comptoir de la salle de bain. Tu m'as passé la mousse hydratante, le vaporisateur à boucles, le gel fixatif, le vaporisateur lustrant, un par un, gravement, comme s'il s'agissait d'instruments chirurgicaux. Puis tu m'as aidée à redonner un style convenable à mes cheveux.

J'ai dit, Personne ne m'a jamais aidée à arranger mes cheveux.

Puis tu as vaporisé une légère brume du parfum Obsession sur ma gorge en souriant lascivement.

Tu m'as demandé si je n'avais pas par hasard un rasoir avec moi, mais je n'en avais pas. Cependant, je t'ai laissé utiliser ma brosse à dents. Tu as dit que tu aimais bien le goût de mon dentifrice, une saveur de citron très subtile qui moussait.

Tu as remis tes chaussettes enfin sèches et puis, nous sommes revenus dans la chambre, moi encore nue et toi juste en chaussettes. J'ai ouvert les rideaux pour laisser entrer le soleil. Tu as frictionné mon épaule nue tout en admirant la douce lumière matinale qui scintillait sur ma peau.

Puis tu m'as aidée à m'habiller. Pour l'entrevue, je portais un pantalon noir habillé et un haut noir en soie avec une élégante veste de lin blanc... pas donnée. Tu tenais la veste blanche et j'ai

⁶ Trop loin de moi.

glissé mes bras dans les manches. Tu as attaché les boutons en perle et arrangé mon col, tout en caressant le tissu entre tes doigts et en commentant sur sa finesse.

J'ai dit, Jamais personne ne m'avait aidée à m'habiller.

Tu as dit, Je fais juste ce qui me semble naturel.

Tu m'as aidée à attacher mon bracelet. Il avait appartenu à ma mère, un souvenir que mon père lui avait rapporté de Hollande durant la guerre, il y a plus de soixante ans. Il avait été radiotélégraphiste dans un tank. Le bracelet consistait en neuf pièces hollandaises de dix cents avec l'effigie de la Reine Wilhelmina gravée sur le côté face et l'année 1941 sur le côté pile, soudées ensemble par une série de filigranes entrelacés. J'ai tendu mon poignet et, avec quelque difficulté, tu as attaché le minuscule fermoir. Tes doigts étaient grands et les veines bleues de mon poignet palpaient. Ta douceur m'a donné les larmes aux yeux. Je t'avais déjà dit combien cela signifiait pour moi que tu aies connu mes parents lorsqu'ils étaient, sinon jeunes, du moins tous les deux encore en vie, avant que ma mère ait le cancer, et avant que mon père ait la maladie d'Alzheimer et ne se rappelle plus qui j'étais.

J'ai pris les trois freesias violets du petit vase sur la table de chevet, séché leurs tiges avant de les enrouler dans un mouchoir, de les presser délicatement entre plusieurs couches de papier journal et de les enfouir dans ma valise.

Nous sommes restés dans l'embrasure de la porte à nous embrasser pendant un long moment avant de quitter notre château. Avant de rejoindre le monde réel.

Tu as dit, Ça été la nuit la plus romantique et érotique de ma vie.

J'ai dit, Moi aussi.

Tu as dit, On devrait vraiment accrocher une plaque historique sur la porte de cette chambre pour commémorer l'événement !

J'ai dit, Quoi qu'il arrive, nous aurons toujours cela.

Écrivez à propos de la pluie.

Écrivez à propos d'une porte d'entrée.

Écrivez à propos d'un lustre de cristal.

Écrivez à propos de la peau.

Écrivez à propos du mot désir.

Écrivez à propos du mot destinée.

Écrivez à propos d'une dispute entre deux personnes qui commence au lit.

Il n'y a pas eu de dispute.

Du moins pas cette fois-là.

Du moins pas au lit.

Écrivez à propos de la première rencontre entre deux personnes qui finiront par se détruire mutuellement.

Écrivez à propos de la première rencontre entre deux personnes, dont l'une d'elles sera détruite, pendant que l'autre continuera à vivre normalement comme auparavant.

(Ne soyez pas si mélodramatique. N'ayez pas recours au langage des catastrophes. N'utilisez pas le mot détruire.)

Écrivez à propos de la première rencontre entre deux personnes qui, après beaucoup de drame et de grandes souffrances, continueront à vivre normalement comme auparavant.

Comme clin d'œil à la notion consacrée de nettoyage de printemps, je suis allée fouiller dans une boîte de vieux papiers et cahiers au sous-sol. J'ai retrouvé un journal que j'avais écrit lorsque j'avais seulement treize ans et d'où j'ai tiré une citation : *J'ai toujours voulu écrire et publier un livre. Je ne sais plus combien j'en ai commencé, mais je n'ai même pas réussi à en finir un.*

J'ai dit, La grammaire est peut-être un peu chaotique, mais le rêve est clair. Et je suis heureuse de dire que j'en ai aujourd'hui terminé quelques-uns !

Tu as dit que oui, tu convenais que, depuis un très jeune âge, écrire était la seule chose que je voulais faire. Tu as dit que tu te souvenais de notre toute première conversation que l'on avait eue il y a trente ans. J'ai dû admettre ne pas m'en souvenir. Nous nous étions rencontrés dans un bar où je n'aurais jamais dû me trouver puisque j'étais mineure. Tu as dit que je t'avais raconté que je serais auteure un jour.

Tu as dit, Je me souviens de toi, au milieu de la fumée, de la foule et de la musique à fond, en train de me dire très clairement que c'était ce que tu voulais devenir.

À cette époque, nous étions tous les deux encore assez jeunes pour faire d'ardentes déclarations sur ce que nous voulions faire plus tard.

Alors tu as dit, Et voilà ! Tu es auteure. Une auteure *formidable* ! Je suis si impressionné par tout ce que tu as accompli.

J'ai dit, Je ne veux pas que tu sois impressionné. Je veux seulement que tu m'aimes.

Tu as dit, Je t'aime.

Lorsque je t'ai rencontré dans ce bar de ma ville natale il y a trente ans, j'avais dix-huit ans, je terminais mon secondaire, vivais encore chez mes parents et étais toujours vierge. Tu étais nouveau en ville, récemment diplômé d'une université, et tu avais été embauché pour travailler dans notre municipalité après avoir soumis ta candidature pour des postes semblables partout au pays.

Nous avons dansé ensemble toute la nuit en ignorant les gens autour de nous. Même si je ne me souviens pas du sujet de notre conversation, je me rappelle que le groupe dans le bar interprétait une chanson, « Dancing In the Moonlight », qui est devenue la nôtre. Dans les mois qui ont suivi, nous sommes retournés dans ce bar plusieurs fois, accompagnés habituellement de mes copains d'école ou de tes amis du travail. Je me souviens que tous les soirs, la dernière chanson que le groupe jouait était « Brown Sugar » des Rolling Stones.

Nous sommes tombés amoureux.

Même si je m'étais entichée de plusieurs garçons qui ne savaient même pas que j'existais et que j'avais par la suite progressé vers beaucoup trop d'embrassades et de pelotages dans des voitures avec des garçons qui *savaient* que j'existais, mais qui n'étaient pas intéressés à parler ou à sortir avec moi pendant plus d'une semaine ou deux, je n'avais encore jamais été amoureuse. J'étais emportée par cette passion.

Tu avais eu une relation sérieuse avant d'arriver dans ma ville. Ça s'était mal terminé. Tu as dit que tu avais pensé être amoureux d'elle, mais ce n'était que depuis que tu m'avais rencontrée que tu comprenais ce qu'était vraiment l'amour. Nous étions d'accord pour dire qu'aucun de nous deux n'avait connu ce sentiment auparavant. (Maintenant plus âgée et soi-disant plus sage, je me rends compte que les gens prononcent ces paroles chaque fois qu'ils tombent amoureux. Chaque nouvel amour annule les anciennes amours et chaque nouvel amour est le plus *bel* amour, et toutes les amours précédentes deviennent alors illusoires et contrefaites, de pauvres erreurs de jugement.)

Nous sommes rapidement devenus inséparables; nous étions toujours en train de nous embrasser, de nous toucher, de chuchoter, de nous regarder dans les yeux pendant que le reste du monde tourbillonnait autour de nous, insignifiant et inintéressant.

Tu venais souper chez moi tous les dimanches. Bien que ma mère ne soit pas une très grande cuisinière, tu dévorais tous les plats qu'elle servait en la complimentant abondamment sur ses compétences culinaires. Pas étonnant qu'elle t'ait autant aimé.

Mon père aussi t'aimait bien. Tous les samedis, il descendait sa minuscule télévision en noir et blanc de la chambre à la cuisine et, tous les deux vous regardiez le match de hockey après le souper pendant que ma mère et moi regardions une autre émission sur le poste en couleur du salon, un grand meuble flambant neuf que tu appelais « la Cadillac ».

Lorsque nous n'étions pas chez mes parents ou au bar, nous étions dans la chambre que tu louais dans un sous-sol au centre-ville. La salle de bain était de l'autre côté du couloir. Il y avait un petit chien noir qui nous regardait toujours à travers la fenêtre. Je me souviens aussi des oranges que nous étions toujours en train de manger et d'apprécier.

Parfois, je t'aidais dans ton travail, tous les deux assis côte à côte (cuisse à cuisse) à ta minuscule table de cuisine, toi en train de transcrire tes notes pendant que je faisais mes devoirs ou organisais ton index et des notes en bas de page. Il était difficile de se concentrer parce qu'il y avait toujours de la musique et tu étais toujours en train de farfouiller dans le frigo en quête d'un truc à grignoter. De plus, le téléphone sonnait souvent et parfois tes amis débarquaient en apportant de la bière et des burgers et ton petit lit soigné était toujours là, à cinq pas de l'autre côté de la chambre.

Tu étais le bon, le premier.

Lorsque tu es revenu dans ma vie, cela faisait plus de dix ans que je n'avais pas eu de rendez-vous, encore moins de relation amoureuse. J'ai expliqué que ce n'étaient pas les occasions qui manquaient. Mon célibat était un choix que j'avais fait, une décision de renoncer à l'amour parce que j'y étais si mauvaise.

En riant j'ai dit, Pas mauvaise en ce qui concerne l'aspect sexuel, mais épouvantablement mauvaise en ce qui concerne l'aspect romantique !

J'ai dit, Je suis une vierge convertie !

Tu as dit, Dix ans?? Avec la certitude qu'une telle réserve d'énergie est emmagasinée à l'intérieur de toi... eh bien!... Je dois dire que..... des tas d'images me viennent en tête!!

Et puis tu étais le bon... une nouvelle fois.

Par la suite, je t'ai taquiné avec cela. J'ai dit, Quel homme remarquable tu es, d'avoir pris ma virginité deux fois dans une vie !

J'ai dit, Tu étais le premier homme avec qui j'ai fait l'amour; j'espère que tu seras aussi le dernier.

Plus tard : Je me suis rendu compte que cela pouvait être interprété de plusieurs façons.

Encore plus tard : Je t'ai envoyé un court passage d'un roman intitulé *Surrender, Dorothy*⁷ de Meg Wolitzer, que j'ai paraphrasé ainsi : *le sexe amène les pleurs, c'est une vérité universelle.*

Tu as dit, Je garde tous tes livres sur ma table de chevet. La nuit, quand je ne peux pas dormir, j'aime bien en ouvrir un à n'importe quelle page et lire ce que tu as écrit.

À ce moment-là, j'ai dit, C'est très touchant de savoir que tu gardes mes livres à côté de ton lit... tu es tellement adorable !

Aujourd'hui, je dis : Ces derniers temps, je me surprends souvent à ouvrir un de mes propres livres au hasard et à lire ce que j'ai écrit il y a cinq, dix ou même quinze ans. Je ne fais pas cela par vanité. Je le fais pour me rappeler que oui, je suis auteure. Pour me rassurer que oui, cela fait des années que j'exerce ce métier. Oui, je *sais* comment assembler une série de mots pour former une phrase et puis une autre et ainsi de suite, pour former un paragraphe et puis un autre et ainsi de suite, et les pages s'accumulent, et parfois tout cela forme une belle réussite.

Lorsque je me replonge dans mes propres écrits, je découvre parfois que j'étais plus intelligente que je ne le suis maintenant.

Aujourd'hui je dis : Si j'avais assez d'audace pour me citer, voici la phrase que je choisirais : *ce n'est que rétrospectivement que je me rends compte que l'obsession n'a rien à voir avec l'amour et tout à voir avec l'anxiété, l'insécurité, l'incertitude et la peur.*

J'ai dit, Plusieurs années avant que tu reviennes dans ma vie, j'avais une idée de roman que j'aurais appelé *Commencement Milieu Fin*. L'histoire d'un homme et d'une femme qui tombent amoureux lorsqu'ils sont jeunes et qui vivent une histoire passionnée, mais qui ne dure pas (Commencement). Ils continuent à vivre leur vie séparément (Milieu). Beaucoup plus tard, ils sont à nouveau réunis par accident. Les derniers chapitres offriraient différentes fins : heureux jusqu'à la fin de leurs jours, malheureux jusqu'à la fin de leurs jours, ambivalents jusqu'à la fin de leurs jours (Fin). Honnêtement, je ne peux pas dire que je t'avais consciemment à l'esprit lorsque j'ai écrit ces quelques notes pour cette idée voilà plus de dix ans ... mais notre subconscient ne nous quitte jamais!

Tu as dit, N'est-ce pas vrai que la plupart des grands écrivains des derniers siècles plongent tête première dans le royaume de l'amour? La grande littérature est souvent issue du tumulte et, parfois, de la tragédie de la vie réelle de ces écrivains.

⁷ Le titre du livre est un emprunt au film *Le magicien d'Oz*, lorsque la sorcière trace avec son balai « Surrender, Dorothy » dans le ciel, traduit en français par « Rends-toi, Dorothée ».

J'ai dit, Oui, beaucoup de grands écrivains sont connus pour être à la merci de leurs passions. Il y a tant de grands romans qui parlent d'amour, mais pourquoi y a-t-il alors si peu de dénouements heureux ? Toutes les tragédies qui sont souvent le résultat de passions déchaînées produisent, il est vrai, de la grande littérature, mais pas nécessairement de grandes vies. Personnellement, je préfère les comédies romantiques où tout est bien qui finit bien ! Moi-même je rêve d'un dénouement heureux...

Tu as dit, Moi aussi.

J'ai dit, Il me semble qu'il y a beaucoup plus de dénouements heureux dans les films que dans les livres. J'ai tellement regardé de films romantiques ces derniers jours que je me sens défaillir de bonheur. Peut-être que je devrais plutôt me mettre aux films d'horreur ou aux thrillers, juste pour laisser mon pauvre cœur se reposer !

Tu as dit, Hier soir, j'ai vu un film merveilleux, *Avant la nuit, tout est possible*⁸. Il faut vraiment que tu le voies. L'histoire est très semblable à la nôtre. C'est deux jeunes amants qui ne passent qu'une seule nuit ensemble à Vienne avant de se perdre de vue pendant dix ans (seulement dix ans !). Puis un jour, elle se présente à une séance de dédicace de livres qu'il donne à Paris. Je gâcherai tout si je t'en raconte plus.

J'ai dit, Est-ce que ça finit bien ?

Tu as dit, Je ne veux pas te raconter la fin.

J'ai dit, Je ne le regarderai pas à moins qu'il y ait une fin heureuse !

Tu as dit, Oui, il y en a une.

J'ai dit, Hier soir j'ai fait quelque chose que je n'avais encore jamais fait de ma vie... j'ai mis du vernis rouge sur mes ongles de pieds ! La couleur s'appelle *Fever*. Ma copine Michelle met toujours du vernis sur ses ongles de pied, j'ai donc décidé de faire pareil. Je suis tellement contente de l'avoir fait ! N'est-ce pas curieux que parfois ce sont les petites choses toutes bêtes qui procurent le plus de plaisir ? Chaque fois que je regardais mes pieds aujourd'hui, je ne pouvais que sourire. Ils sont tellement mignons !

Tu as dit, Je peux littéralement me représenter tes ongles de pied rouges... et ils sont magnifiques !

Deux semaines plus tard, nous échangeons des courriels au sujet de ma prochaine visite. Il était prévu que je vienne faire davantage la promotion de mon livre dans ta ville.

⁸ *Before Sunset*.

J'ai dit, Je compte les jours.

Tu as dit, Moi aussi. Tu m'as tellement manqué. Je vais appeler l'hôtel et demander au personnel de préparer les pétales de roses... je leur dirai d'en semer dans tout le hall pour annoncer ton arrivée. Je t'attendrai en retenant mon souffle.

Je n'ai pas dit, Si tu retiens ton souffle trop longtemps, il faudra que tu te brosses les dents et que tu utilises du rince-bouche. (Je savais que tu n'appréciais pas toujours mon sens de l'humour.)

J'ai dit, Tu es si romantique !

Tu as dit, Lorsque je te verrai à nouveau, il se peut que je tombe à tes pieds... et que je commence à t'embrasser des pieds en montant!

J'ai dit, Bonne idée ! Je mettrai du beau vernis rouge sur mes ongles de pied. Il t'envoûtera et te rendra certainement fou. (Il ne s'appelle pas *Fever* sans raison !) Je porterai aussi un peu de mon parfum Obsession... et rien d'autre !

Le lendemain matin mon ordinateur ne voulait pas coopérer. Avant de courir chez le réparateur, j'ai quand même réussi à t'envoyer une note rapide pour t'avertir que je n'aurai pas accès à mes courriels pendant quelques jours.

Tu as dit, Ton pauvre ordinateur ! Peut-être que la note particulièrement passionnée que tu m'as envoyée hier a fait fondre quelques micropuces... ou du moins les a un peu réchauffées??

Lorsque mon ordinateur a été réparé et qu'il est retourné à sa place légitime sur mon bureau l'après-midi suivant, je t'ai bien sûr écrit immédiatement. J'ai dit, Oh, tu es tellement fort... oui, le technicien a rapidement découvert que c'était bien ce courriel brûlant de mardi matin qui avait fait fondre mon appareil moins de douze heures après !

Je l'ai dit en premier.

J'ai dit, Nous sommes des âmes sœurs.

Tu as dit, J'aime cette idée. Oui... des âmes sœurs..... nous l'avons toujours été et le serons toujours..... Je t'ai toujours aimée.... et t'aimerai toujours.

J'ai dit, Oui.

Tu as dit, J'aurais cru que rendu à ce stade de ma vie, je serais capable d'exprimer mes pensées et émotions clairement et sans ambiguïté !

Je n'ai pas dit, Oui, je l'aurais cru.

J'ai dit, Tu t'en sors très bien.

Nous nous embrassions à ce moment-là. En fait, nous étions en train de nous embrasser dans un ascenseur, un ascenseur dans l'immeuble où j'allais donner une entrevue de plus sur mon nouveau livre. Lorsque nous sommes arrivés à notre étage et que les portes se sont ouvertes, toutes les personnes qui attendaient nous ont souri. J'ai eu un petit rire nerveux, enivrée par l'excitation du baiser et le fait de se faire attraper. Tu t'es mis à fixer tes chaussures, mais je sentais bien que tu souriais.

En sortant de l'ascenseur, j'ai glissé mon bras sous le tien.

J'ai dit, Je crois que je n'ai jamais embrassé quelqu'un dans un ascenseur avant aujourd'hui.

Tu as dit, Moi non plus. Je redeviens un adolescent !

J'ai dit, Moi aussi ! (Comme si c'était une bonne chose.)

Tu as dit, C'est tellement gratifiant de découvrir que ces sentiments peuvent être ravivés à n'importe quel stade de la vie. Je ne n'aurais jamais cru me sentir encore comme ça à mon âge !

J'ai dit, Moi non plus !

Tu as dit, Je ferais tout pour toi, ma chère âme sœur...

J'ai dit, Je ferais tout pour toi aussi. Comment puis-je te dire à quel point tu es important à mes yeux ? J'espère que tu le sais.

Tu as dit, Je suis impressionné de voir à quel point nous sommes en harmonie avec nos sentiments réciproques.

J'ai dit, Nous allons si bien ensemble !

Tu as dit, Oui, tout à fait !

J'ai dit, Comme le dirait ma copine Kate, tu es l'étoile de mon firmament ! (Ma chère Kate est une poète brillante, donc, bien sûr, elle sait trouver les mots !)

Après la première nuit que nous avons passée ensemble (je veux dire la première fois maintenant, pas la première fois d'il y a trente ans), je suis rentrée chez moi en train et me suis immédiatement assise à mon bureau pour t'écrire un courriel. C'était vendredi soir.

J'ai dit, Je ne sais pas par où commencer. Pour la première fois de ma vie, je ne sais pas si je peux trouver les mots. Chaque instant de notre séjour ensemble a été extraordinaire, incroyable, fabuleux, paradisiaque, exquis, miraculeux, magnifique, magique, extatique, superbe, inoubliable et absolument divin.

J'ai dit, Sur mon frigo, il y a un petit calendrier aimanté de proverbes de biscuit chinois. Celui d'aujourd'hui se lit : *Ton premier amour ne t'a jamais oublié.*

J'ai dit, Sais-tu à quel point je suis heureuse ? Pendant toute la fin de semaine, je voyagerai sur le train de l'amour. J'ai un sourire bête collé sur mon visage et je n'arrête pas de me répéter, Il m'aime, il m'aime !

J'ai dit, Est-ce que je t'adore ? Oui, tout à fait !

J'ai dit, Lorsque j'étais là-bas, tu as dit que tu voulais que je me sente aimée. Est-ce que je me sens aimée ? Oui, tout à fait ! Tellement aimée !

J'ai dit, Chaque nuit avant d'aller me coucher, je vaporiserai un peu d'Obsession sur mon oreiller afin de me rappeler chaque instant que j'ai passé là-bas avec toi.

Après t'avoir écrit, j'ai appelé mes copines Kate et Michelle pour leur raconter ce qui s'était passé.

J'ai dit, Il m'aime, il m'aime, il m'aime !

Comme elles connaissaient par cœur ma malchance en amour, elles n'étaient que modérément enchantées. Elles étaient à la fois excitées et inquiètes. Elles ont dit qu'elles ne voulaient pas me voir souffrir encore une fois.

Je savais qu'elles avaient de bonnes intentions, mais, déterminée à leur prouver qu'elles n'avaient aucune raison de s'en faire, j'ai dit, S'il vous plaît, ne me dites pas de faire attention. Je *déteste* que les gens me disent de faire attention. Je suis une grande fille et, pour une fois dans ma vie, je sais exactement ce que je fais !

Elles ont dit, On veut seulement que tu sois heureuse.

J'ai dit, Je sais.

J'ai dit, Je *suis* heureuse.

Le lendemain, je t'ai envoyé une des cartes postales que j'avais prise dans tiroir du bureau de la chambre d'hôtel. Sur le recto, une photo de l'hôtel au printemps : des tourelles et des cheminées, une centaine de petites fenêtres sur les murs en calcaire, un toit en cuivre tirant sur le vert, un ciel sans nuage d'un bleu profond et des parterres de tulipes rouges et jaunes tout autour. Au verso j'ai dit : *Il était une fois un château de conte de fées. Il pleuvait. Le prince et la princesse se*

*réfugièrent dans une chambre où il y avait une causeuse en velours bleu et un lustre en cristal.
Tout l'amour et la signification de la vie leur furent révélés.*

Je pense à la fois où tu m'as dit que tu avais attrapé la grippe et que j'avais dit que j'étais désolée de ne pas pouvoir être là pour prendre soin de toi. J'ai dit que, si j'étais infirmière, je te proposerais des serviettes fraîches pour ton front, un léger bouillon de poulet, de la racinette non gazeuse, des biscuits soda non salés, du thé léger avec ou sans miel, des prises de température tout en douceur et beaucoup d'oreillers duveteux avec changement de taie, toutes les heures à l'heure pile. J'ai dit que j'offrirais de te tenir la main, de te frictionner le dos et de te laver à l'éponge lorsque nécessaire.

Aujourd'hui je dis : Vraiment, n'importe quoi!

Tu as dit que tu t'en allais pendant une semaine, car ton cousin était décédé. Il s'était tué dans un accident de voiture. Vous aviez toujours été proches. J'ai dit que j'étais très désolée pour toi. J'ai dit que j'étais désolée de ne pas pouvoir t'accompagner pour t'aider à surmonter ce moment difficile.

J'ai dit, Tu vas beaucoup me manquer. Je m'étais habituée à ce qu'il y ait un certain nombre de kilomètres entre nous. Lorsque cette distance est plus grande que d'habitude, j'en suis tristement, douloureusement et constamment consciente.

J'ai dit, Lorsque tu seras parti, je t'enverrai tout mon amour et mon soutien de l'ancienne façon, sans avoir recours aux courriels ou aux lignes téléphoniques. Donc, ne sois pas surpris si tout à coup tu sens ma main dans la tienne, mes bras autour de ta taille, des petits bisous sur ton cou et ma tête sur ta poitrine.

J'ai signé ce courriel :

À toi pour toujours,

Pour toujours à toi,

À toi jusqu'au bout,

Moi.

Lorsque je relis ceci maintenant, je ressens un malaise.

Aujourd'hui je dis : Regarde ce que l'amour fait à la langue. Soit il te mène directement à une logorrhée à perdre haleine, impudique et hyperbolique (comme auparavant), soit il te laisse complètement sans paroles (comme plus tard).

J'ai dit, Hier nous avons eu des orages à intermittence tout l'après-midi. C'est très bizarre à ce moment de l'année. D'habitude je n'aime pas trop les orages, mais, cette fois, pour une raison ou une autre, j'ai réussi à apprécier leur spectacle. Cette fois, au lieu d'avoir peur, je les ai observés en me réjouissant et m'émerveillant. Le tumulte dans le ciel. Si flamboyant et vivifiant. Vers 16 h 30, en plein milieu de l'orage, le soleil est tout à coup apparu, en train de se coucher à l'ouest. Le ciel est devenu un mélange particulier et mystérieux d'orange, de gris et de vert que je n'avais encore jamais vu. Le grand immeuble résidentiel en briques rouges que j'aperçois de la fenêtre de ma cuisine luisait d'un orange surnaturel. Lorsque je suis sortie pour avoir une meilleure vue, j'ai découvert qu'il y avait un double arc-en-ciel, deux demi-cercles parfaits s'étalant à travers le ciel à l'est. C'était un spectacle si magnifique que j'en ai eu les larmes aux yeux. J'espère qu'il y a aussi eu un arc-en-ciel chez toi. Sinon, tu peux avoir le mien.

Aujourd'hui je dis : Va le chercher toi-même, ton fichu arc-en-ciel.

Écrivez à propos d'une éclipse.

Écrivez à propos d'une île.

Écrivez à propos de votre reflet dans le miroir.

Écrivez à propos de fenêtres.

Écrivez à propos d'étendues d'eau.

Écrivez à propos de frontières.

Écrivez à propos de cartes routières.

Écrivez à propos de la préparation de votre valise.

Écrivez à propos d'une évasion.

Écrivez à propos de la fabrication des lits.

Écrivez à propos d'avoir à vous y allonger.

Je viens juste de recevoir un courriel hilarant de ma copine Michelle et du coup, il faut absolument que je l'envoie à toutes mes autres amies.

J'avais l'habitude de vérifier mes messages cinquante ou soixante fois par jour. Non, je n'exagère pas. J'espérais toujours (de façon inlassable, implacable, compulsive, obsessionnelle)

que ton nom apparaîtrait sur mon écran. Je suis bien loin de tout ça aujourd'hui, mais le courriel est toujours là et je n'ai d'autre choix que de le vérifier. Souvent.

Il y a sans cesse les pourriels qui doivent être supprimés, des prospectus aux titres exclamationnels d'enthousiastes tels que :

Voici qui serait splendide à votre poignet.

Ayez l'air sophistiqué pendant vos vacances.

Faites rapidement fondre la graisse.

Retrouvez la forme et la joie de vivre !

Rendez jalouses vos amies enrobées !

Pour des érections en acier !

Mon pénis est passé de 3,5 à 6 pouces et grandit encore !

Penis Enlarge Patch fera tellement grossir votre pénis que vous pourrez y garer votre voiture!

Il y a aussi ces courriels qui consistent en des séries de mots sans lien entre eux que l'on doit essayer de déchiffrer rapidement avant de supprimer : *Cousin livre merci. L'Est donné amour objectif sud. Goût espiègle idée tour.*

Hier j'en ai reçu un autre intitulé *fréquent affluent atrium fromage*, qui contenait plus d'un millier de mots les uns à la suite des autres, sans ponctuation ni lettre majuscule. Ça commençait par :

*éthyle embellir deluxe grincement mélanome baptême débarrer vif anathème en péril roméo
bombe passerelle amygdaloïde errant creuser quartz derrière concentrique maxime horoscope
anéantir inciter délire accepter indigeste mouton funérailles de ceci aigre-doux brome
occidental finale monstrueux pression fahrenheit macrostructure quintessence chevrons auburn
démuni affreux tatou alizarine compost saccage paris chèvre...*

Et ça se terminait par :

*... hiberner compagnon ballast bonnet prostate sagesse rétrospective retraite obscur expulsé
correspondre duplex combiner improvisation s'habituer chypriote hécatombe épistémologie
polonium différencier exponentiel païen ferreux horreur gauss contigu fermoir leur dextrose
authentifier confrérie sécession émaner don perle carcinome répression ressort marimba
fanatique tergiverser raton-laveur périphrase fortifier poche hypnagogique paginer actualités
inoffensif accorder jubiler brillant infirme rugir*

Histoire de m'amuser, j'ai imprimé celui-ci et il a rempli six pages à simple interligne. Quel est le but de ces missives mystérieuses ? Je me le demande. J'imagine que c'est parce que je suis auteure que je les trouve si fascinantes même si elles ne veulent rien dire du tout.

Mais ce message matinal de Michelle me paraît très logique. Il s'intitule *Nouvelle étude* :

Une étude récente dirigée par le Département de psychiatrie de UCLA révèle que le type d'homme qu'une femme trouve séduisant dépend d'où elle en est dans son cycle menstruel. Si elle est en train d'ovuler, elle sera plutôt attirée par un homme aux traits rudes et masculins. Cependant, si elle a ses règles ou si elle est ménopausée, elle aura tendance à préférer un homme avec des ciseaux logés dans la tempe et une batte enfoncée dans le cul pendant qu'il brûle. Des études plus approfondies sur le sujet ont été annulées.

Oui, je suis ménopausée.

J'ai dit, Que je sois réveillée ou endormie, je rêve de toi.

Ce n'était pas vrai à l'époque et ce n'est pas plus vrai maintenant.

La nuit, je ne rêve pas de toi. Même lorsque nous étions heureux (ou du moins en apparence, durant les quelques premiers mois), même dans ces moments-là tu n'apparaissais pas dans mes rêves. Même au sommet (ou au plus profond) de ma souffrance, je ne rêvais pas de toi.

La nuit, je rêve que je fais l'amour sur le siège arrière d'une voiture d'un rouge brillant avec un grand homme imberbe que je viens juste de rencontrer à la station-essence au bord d'une autoroute désolée, traversant un désert fouetté par le vent qui s'étend d'un horizon à l'autre. Puis je sors de la voiture et reste près des pompes à essence en lui faisant un signe de la main alors qu'il donne trois coups de klaxon avant de démarrer.

Je rêve que la queue du chat de mon voisin est tombée et gît dans mon allée, tressaillante, mais sans aucune trace de sang, tandis que le chat rôde aux alentours, plus impérieux et imperturbable que jamais.

Je rêve que je joue au bowling avec un groupe d'étrangers qui portent tous des chemises à manches courtes en satin bleu où leurs noms sont brodés, mais leurs noms sont écrits en caractères chinois et je n'arrive pas à les lire.

Je rêve que j'ai redéménagé chez mes parents et que je dors à nouveau dans le lit de mon enfance, mais il est désormais trop petit pour moi et mes genoux dépassent et j'ai peur que les rats viennent me manger les orteils.

Je rêve que je suis mariée à un rouquin qui s'appelle Leonardo et qui n'a qu'une seule jambe. Il est en train de me préparer une grande fournée de crêpes au babeurre pour le déjeuner.

Je rêve que j'achète une robe moulante en soie verte et des escarpins argentés que je porte ensuite à une réception chic où je suis assise sur une causeuse de velours bleu en train de boire une bouteille de scotch au complet en arrivant quand même à tenir une conversation intelligente avec un homme en smoking blanc au sujet de la recherche sur les cellules souches. L'homme dit qu'il est venu depuis le Venezuela pour pouvoir assister à la réception. Je lui raconte que lorsque j'étais en huitième année, j'ai fait un projet de géographie sur le Venezuela pour lequel j'ai obtenu un A+. L'homme en smoking blanc n'a pas l'air impressionné outre mesure. Cette réception se passe dans un manoir aussi grand qu'un hôtel. Il y a des lustres étincelants partout, du carrelage de marbre lustré, de gigantesques peintures à l'huile encadrées de dorures élaborées et un escalier en colimaçon apparemment infini qui mène vers les étages supérieurs du bâtiment. L'escalier est plein de monde. Chaque pièce est pleine de monde. Le manoir est bâti sur le versant d'une colline et tout le versant est plein de monde. Au pied de la colline, il y a une rivière. Il y a aussi des personnes dans la rivière, leurs têtes flottant sur l'eau comme des ballons de plage.

Beaucoup de mes rêves sont comme cela : remplis de personnes que je ne connais pas dans des endroits que je ne reconnais pas en train de discuter de sujets sur lesquels je ne connais rien. Parfois ces étrangers me connaissent même si moi je ne les connais pas.

Je pense à toi toute la journée, mais la nuit je ne rêve pas de toi. Je ne comprends pas comment cela peut être possible. Peut-être existe-t-il une limite du nombre de pensées que l'on peut avoir pour quelqu'un en vingt-quatre heures. Peut-être que si on dépasse notre limite pendant la journée, on doit rêver à autre chose.

Tu as dit, Je pense que nous sommes deux personnes pour qui l'honnêteté, la confiance et la loyauté comptent énormément.

J'ai dit, Oui, c'est vrai.

Ou bien j'ai dit, Je pense que nous sommes deux personnes pour qui l'honnêteté, la confiance et la loyauté comptent énormément.

Et tu as dit, Oui, tu as raison.

Je ne me souviens plus qui a dit quoi lors de cette brève conversation.

Écrivez à propos du pire mensonge que quelqu'un ne vous ait jamais raconté.

Écrivez à propos du pire mensonge que vous avez déjà raconté à quelqu'un.

Écrivez à propos de tous les mensonges que vous avez crus même si vous saviez que vous n'auriez pas dû.

Écrivez à propos de tous les mensonges que vous avez racontés si souvent et si bien que vous avez fini par y croire vous-même.

J'ai dit, Depuis que nous avons repris contact, je devine une certaine tristesse en toi. Peut-être y a-t-il une tristesse en moi qui te répond. Peut-être que les âmes sœurs sont en fait les réponses à toutes les questions que l'on posait sans le savoir.

J'ai dit, Ma vie ne s'est pas passée comme je l'imaginais. Même si je suis fière de mes diverses réalisations, ce n'est pas assez pour en faire une vie complète et heureuse. Depuis que je suis une toute jeune femme, j'ai toujours senti que quelque chose manquait dans ma vie. Aujourd'hui, je me rends compte que ce « quelque chose » était toi ! Maintenant, je sais que j'ai besoin d'amour... J'ai besoin de *ton* amour.

Tu as dit, J'apprécie ces pensées. J'aimerais dire combien je m'en réjouis et chéris tout ce que tu dis. Tes lettres sont trop merveilleuses pour être vraies ! Tu me remontes le moral de façon incommensurable grâce à tout ce que tu écris. Tu réchauffes mon cœur en cette journée grise et humide.

J'ai dit, Chaque fois que je te demande comment tu vas, tu réponds toujours, « bien ». Mais parfois, je ne suis pas convaincue. Je sais bien que cette question est habituellement un cliché rhétorique, mais lorsque je te demande comment tu vas, j'aimerais vraiment savoir la vérité.

Tu as dit, Lorsque les gens me demandent, « Comment vas-tu ? », je réponds toujours « Bien ». S'ils s'obstinent et me demandent, « Non, comment te sens-tu *vraiment* ? » alors je dis, « Complexe. » Cela pourrait sembler banal..., mais c'est ainsi que je me perçois.

J'ai dit, Complexe? Et comment ! Je le découvre jour après jour, semaine après semaine, chapitre après chapitre, dans ce processus de toute une vie pour apprendre à te connaître. Ce n'est pas une mauvaise chose, au contraire!... c'est parfois difficile, mais tellement excitant ! Complexe, oui, mais aussi imprévisible. Tu ne me laisses certainement aucun répit ! Je pense que moi, par contre, je suis extrêmement prévisible et loin d'être aussi complexe. Tu es énigmatique, je suis transparente (en tout cas, c'est ce qu'on m'a dit plusieurs fois). Nous avons beau être des âmes sœurs, nous sommes aussi très différents. Les contraires s'attirent? Un bon équilibre ? Quoi que nous soyons, je pense que nous ne nous ennuyons jamais !

Tu as dit, J'essaie de toujours maîtriser mes émotions. Je pense que nous sommes très semblables à cet égard... nous recherchons toujours la stabilité de nos émotions dans tous les aspects de la vie.

J'ai dit, Oui, tu as plutôt raison. J'essaie de trouver le juste milieu si souvent sous-estimé (et en ce moment inatteignable) entre l'extase des sommets euphoriques et le poids écrasant des abîmes désespérés.

Je n'ai pas dit, Es-tu fou ? Je n'ai, de ma vie, jamais recherché (ni atteint) la stabilité émotionnelle.

Ce matin, le téléphone n'arrête pas de sonner. C'est très fatigant. Il y a déjà eu six appels. Un pour me rappeler que j'ai un rendez-vous chez le dentiste mardi prochain, un pour me demander si je suis satisfaite de la livraison du journal, un faux numéro pour une certaine Tiffany. Les trois autres appels que j'ignore étaient ceux de téléprospecteurs. Je reconnais leurs numéros sur l'afficheur. Il y en a un qui appelle fidèlement chaque matin entre 9 h 30 et 9 h 45. J'ai souvent cru que si tu étais aussi fiable et prévisible que ce téléprospecteur, les choses seraient différentes aujourd'hui.

Mon téléphone a deux sonneries différentes : une courte pour les appels locaux et une longue pour les appels interurbains. J'ai honte d'admettre que parfois, la longue sonnerie m'ébranle encore. J'ai honte d'admettre que, parfois, je me surprends encore à penser que ce pourrait être toi.

Au début, je t'envoyais toujours des horoscopes : le tien, le mien, le nôtre. J'avais l'habitude de les préfacier avec le démenti selon lequel, bien sûr, je n'y croyais pas vraiment, mais je les lisais quand même dans le journal chaque matin (juste avant de commencer les mots croisés) pour m'amuser.

LE MIEN : Aujourd'hui, le soleil se déplace vers la partie la plus dynamique et créative de votre carte. Oubliez donc toutes les choses qui se sont mal passées dans votre vie et réjouissez-vous à l'avance de toutes les bonnes choses qui vont bientôt vous arriver. De dire que de grands changements se pointent à l'horizon est un euphémisme. Attendez-vous à quelque chose que vous n'auriez jamais cru possible : chose certaine, l'excitation sera à son comble.

LE TIEN : De bonnes nouvelles au travail vous permettront de bien commencer la semaine et votre situation s'améliorera encore plus lorsque le soleil se déplacera en votre faveur. Vous avez

travaillé extrêmement dur ces dernières semaines et votre récompense d'aujourd'hui sera sans aucun doute bien méritée.

LE MIEN : Ressentir les choses intensément est typique pour vous, mais en ce moment, la force de vos émotions et la rapidité avec laquelle elles changent est incroyable. Il ne sert à rien d'essayer de rester calme. La meilleure façon d'éviter la dépression est de penser à quelque chose qui vous réjouit et, selon les planètes, un grand nombre de choses dans votre avenir immédiat vous redonneront le sourire.

LE TIEN : Vous ferez beaucoup de déplacements ces prochains jours; assurez-vous d'être dans le bon état d'esprit et en bonne forme physiquement. Ne prenez pas de risques idiots sur les routes, car il y aura plus de conducteurs fous que d'habitude. Restez cool, restez calme et restez en vie.

Pendant l'hiver, tes courriels matinaux commençaient souvent par une description du trajet de ta maison depuis un bout de la ville jusqu'à ton bureau situé à l'autre bout.

Tu as dit, Je suis arrivé en retard aujourd'hui. J'étais coincé dans un embouteillage sur l'autoroute.

Tu as dit, C'est comme un rodéo ce matin.

Tu as dit, C'est comme une zone de combat aujourd'hui.

J'ai dit, Nous devrions dresser une liste de tous les mots que nous avons utilisés pour décrire ton trajet : éreintant, onéreux, fastidieux, frustrant, exaspérant, effrayant, bizarre...

Tu as dit, Ça m'a pris trois fois plus longtemps que d'habitude pour me rendre au bureau ce matin. Je suis épuisé avant même de commencer ma journée.

J'ai dit, Oh, mon pauvre chéri.

Et j'étais sincère.

Dans ce temps-là, j'avais pris l'habitude de regarder MétéoMédia tous les matins et je me faisais du souci lorsque la météo prévue pour ta ville était mauvaise. Pluie verglaçante, neige abondante, vents violents, mauvaise visibilité. Chaque matin après un tel bulletin météorologique, je retenais mon souffle et priaïis pour ta sécurité jusqu'à que ton nom apparaisse sur mon écran.

Plus tard : lorsque je regardais MétéoMédia et qu'ils donnaient des avertissements terribles et alarmants pour ta ville, je poussais des cris de joie.

Maintenant : je me dis que plus tu affrontes d'adversités météorologiques, mieux c'est.

Nous étions toujours en train de dire qu'étant donné notre temps relativement bref sur terre, les gens devraient vivre dans l'instant présent, vivre *pour* l'instant présent. Nous étions toujours d'accord sur le fait d'avoir chacun besoin de vivre sa vie au maximum. Nous étions conscients du fait que nous n'étions plus tout jeunes et que nous n'avions plus tout notre temps. *Carpe diem*.

Tu disais toujours, Rien n'arrive par hasard.

Nous disions toujours, Rien ne reste jamais pareil.

Nous disions toujours, La vie est courte.

La vie est *si* courte.

La vie est *trop* courte.

J'ai dit, Tes yeux sont magnifiquement bleus.

Tu as dit, Merci.

J'ai dit, Je ne peux pas me passer de toi... de tes paroles, de ta voix, de ton visage, de ton sourire, de ta peau, des tes bras musclés autour de moi.

Tu as dit, Maintenant tu me fais rougir !

J'ai dit, C'est bien dit.

J'ai dit, Dans mon rêve, nous sommes allongés en silence côte à côte, nus, ma tête sur ta poitrine, ou le contraire. Nous ne parlons pas. Nous respirons simplement ensemble. La pièce s'assombrit peu à peu, le reste du monde se retire sans aucun bruit et puis nous nous endormons enlacés.

Tu as dit, Maintenant j'ai les genoux qui tremblent !

J'ai dit, C'est bien dit.

Écrivez à propos de l'euphorie.

Écrivez à propos de la lumière.

Écrivez à propos des ombres.

Écrivez à propos des feux d'artifice.

Écrivez à propos des sirènes.

Écrivez à propos du sentiment d'être au bord du précipice.

Écrivez à propos du sentiment de tomber en disgrâce.

Écrivez à propos de la solitude.

Écrivez à propos d'un désir ardent.

Écrivez à propos de l'éléphant dans la pièce.

Écrivez à propos de la trahison.

Au début, je t'envoyais des adresses de sites internet que tu pourrais trouver intéressants ou amusants. Parfois je t'envoyais ces liens parce que je ne trouvais rien à écrire qui ne soit relié à « nous » et je ne voulais pas que tu croies que je n'étais inspirée que par « nous ».

Sachant à quel point tu adorais le plein air, je t'ai envoyé le lien pour les archives sonores de la *British Library*, où l'on pouvait trouver des enregistrements de toutes sortes de chants d'oiseaux, y compris ceux de la huppe fasciée africaine, de la sittelle kabyle, de l'alouette de Birmanie, de la mésange noire d'Amérique Latine, de l'engoulevent musicien, du pouillot à dos clair et du gonolek ardoisé. Il y a aussi des sons d'animaux : le babouin, le blaireau, le koala, le loir, les hurlements des loups, les mugissements des vaches, les hennissements des chevaux, les grognements des cochons. Il était même possible d'écouter les sons d'un orage menaçant ou de pommes de pin qui s'ouvrent sous l'effet de la chaleur. Tu as souvent dit à quel point tu te sentais enfermé lorsque tu devais travailler dans un bureau toute la semaine, c'est pourquoi j'ai pensé qu'écouter ces sons pendant la journée pourrait te remonter le moral.

Je t'ai envoyé le lien d'une fondation qui s'appelle « Sauvons les mustangs », dédiée à la sauvegarde des chevaux sauvages. Je savais que cette cause te tenait particulièrement à cœur. Le site comprenait l'histoire d'une femme, Janet Burts, qui avait retiré avec succès plus d'une centaine de chevaux des fermes canadiennes d'urine de juments gravides pour les amener en Alaska là où ils seraient en sécurité. (Je n'ai pas mentionné que j'étais au courant pour les fermes UJG et que je savais que l'urine des juments gravides était utilisée dans la production de contraceptifs et de médicaments de substitution d'estrogène parce que le mari de ma cousine et son frère avaient été propriétaires d'une UJG au Manitoba. Je n'ai pas mentionné que, pour récompenser leurs efforts, les deux frères avaient été excommuniés de l'Église mennonite. À cette époque, le problème des UJG concernait les contraceptifs, et non la cruauté envers les animaux. Je n'ai pas mentionné que, après un certain temps, les deux frères ont laissé tomber les

juments gravides pour élever des bisons. Cela remonte à l'époque où les restaurants branchés servaient des burgers de bison pour leur côté tendance.)

Je t'ai envoyé le lien vers *The Archive of Misheard Lyrics* (les archives des paroles mal comprises). Tout le monde aime bien ce genre de choses. Je savais que toi aussi tu apprécierais. Par exemple, j'ai écrit que pour le classique « Beast of Burden » des Rolling Stones, il existe une variété d'hallucinations auditives pour la première ligne : *I'll never be your big Suburban... I'll never be your Easter bunny... I'll never be your big stuffed bird... I'll never be your bacon burger... I'll never leave your pizza burnin'*⁹.

Et dans la chanson de Robert Palmer, « Addicted to Love », beaucoup entendent *You might as well face it, you're a dickhead in love*¹⁰ dans les paroles du refrain.

Il y a trente ans, comme tous les jeunes (et les moins jeunes) couples, nous avions notre chanson : « Dancing in the Moonlight » de King Harvest. Groupe américain éphémère des années soixante-dix, qui a connu un succès sans lendemain avec cet air, en chantant que de s'éclater presque toutes les nuits était un plaisir surnaturel, et nous n'aboyons pas et ne mordons pas, nous aimons nous amuser et nous ne nous battons jamais, tu ne peux pas danser en étant tendu, nous prenons les choses de façon relax et à la légère¹¹.

Entre le moment où tu m'as quittée lorsque j'avais dix-huit et le moment où tu es revenu dans ma vie presque trente plus tard, je ne me rappelle pas avoir entendu cette chanson. Mais après ton grand retour, je l'entendais partout : sur les stations de radio qui passent de vieux succès, dans les taxis, dans les centres commerciaux, dans le supermarché. Une fois aussi dans un film et puis dans une émission de télévision.

Une fois, je l'ai entendue dans un grand magasin où je me demandais si j'allais acheter ou non cette chemise que j'admirais depuis un petit moment. Je la tenais devant moi, admirant dans le miroir les minuscules diamants fantaisie sur le devant et les inscriptions : *Les environs de Moulin 1913... Palais des beaux-arts... Mise en musique par l'abbé Dugué*, tout en me demandant si le beige, qui dominait, ne me rendait pas fadasse. Puis la chanson s'est mise à jouer dans le magasin.

Bien sûr, j'ai pris cela comme un signe.

⁹ Je ne serai jamais ton gros loubard. Je ne serai jamais ton lapin de Pâques. Je ne serai jamais ton gros oiseau farci. Je ne serai jamais ton burger au bacon. Je ne laisserai jamais ta pizza cramer. (Paroles originales : « I'll never be your beast of burden. »)

¹⁰ Rends-toi à l'évidence, tu es un salaud en amour.

¹¹ *how getting it on most every night was a supernatural delight, and we don't bark and we don't bite, we like our fun and we never fight, you can't dance and stay uptight, we keep things loose and we keep things light* (paroles originales de "Dancing in the Moonlight").

Bien sûr, j'ai acheté la chemise.

Bien sûr, je l'ai portée lorsque nous nous sommes revus.

Bien sûr, tu l'as adorée.

J'ai découvert sur Internet que le vieil album qui comprenait cette chanson est maintenant disponible en CD. J'en ai donc commandé deux exemplaires, un pour chacun d'entre nous. Je t'ai envoyé le tien accompagné d'une carte où il y avait la photo d'une pleine lune lumineuse qui se reflétait dans une étendue gélatineuse d'eau noire scintillante, sur laquelle il était inscrit :
Lorsque je contemple la lune ici... j'aime savoir que tu vois la même lune là-bas.

J'ai ajouté mes propres paroles sous l'inscription : *Je ne cesserai jamais de danser au clair de lune avec toi. Affectueusement.*

Tu as dit, Ton cadeau et tes paroles m'ont vraiment touché. Je te remercie de tout mon cœur. J'aime la lune et je t'aime aussi.

Écrivez à propos de la lune.

C'est déjà fait.

J'étais en train de lire un livre de Rosemary Ellen Guiley intitulé *Moonscapes : A Celebration of Lunar Astronomy, Magic, Legend, and Love*¹². J'ai dit, Tu sais que mon signe astrologique est le signe de lune. Je devrais être une passionnée du sujet !

Je t'ai envoyé une liste des noms lunaires amérindiens que j'ai trouvés dans le livre :

Lune de la Gelée sur le Tipi

Lune Lorsque la Queue du Petit Léopard est Gelée

Lune des Branches d'Arbres Cassées par la Neige

Lune de la Saison du Rut des Ratons-Laveurs

Lune de la Saison des Fraises

Lune Lorsque les Chevaux Deviennent Gras

Lune des Toiles d'Araignée sur le Sol à l'Aube

Lune de Tous les Daims Qui Perdent Leurs Cornes

¹² Ma traduction : *Paysages lunaires : un hommage à l'astronomie lunaire, la magie, les légendes et les traditions.*

Lune de la Faim

Lune de la Sève

Lune du Poisson

Lune des Vers

Lune du Lait

Lune des Verrues

Lune de la Pourriture

Lune de Miel

Lune Sans Nom

Tu as dit, Je te remercie pour tous ces noms. Ils sont si beaux et poétiques, tout comme toi. Plus jamais je ne regarderai la lune sans penser à toi, ô ma Dame de Toutes les Lunes.

Il y a trente ans, tu m'as laissée pour aller travailler ailleurs, tu avais obtenu un meilleur poste trois mille kilomètres plus loin. Je croyais alors que mon cœur brisé ne guérirait jamais.

J'ai toujours les quatre lettres que tu m'as écrites après ton départ. Pendant toutes ces années, je les ai conservées dans une boîte à cigares en bois toute abîmée ayant appartenu à mon père, qui ne fumait jamais de cigares.

À l'époque, les courriels n'existaient pas encore et toutes tes vieilles lettres étaient donc écrites à la main sur du papier écolier ligné très mince avec un stylo douteux, d'où les nombreux pâtés. Elles sont encore dans leurs enveloppes originales. Dans ce temps-là, l'affranchissement ne coûtait que huit cents.

J'ai relu ces lettres plusieurs fois ces derniers mois.

La première a été écrite trois semaines après ton fameux départ, où tu m'avais laissée sous la pluie devant la maison de mes parents. J'avais passé ces semaines dans la souffrance. J'allais à l'école tous les jours parce que ma mère m'y forçait, mais une fois là, je passais la plupart de mon temps dans les toilettes des filles à fumer et à remettre du mascara après avoir pleuré sur les épaules de toutes mes amies. J'étais la première de mon groupe à avoir perdu sa virginité, et après ton départ, je me suis rendu compte que mes amies étaient aussi fascinées et obsédées par mon abandon qu'elles ne l'avaient été par ma défloration initiale.

Durant ces semaines, je faisais semblant de faire mes devoirs le soir, alors qu'en fait j'étais dans ma chambre à pleurer, à écouter de la musique triste, à l'insu de mes parents. À ce moment-là, j'aurais voulu mourir. Durant ces semaines, j'ai (moi qui avais toujours été une excellente élève) échoué à un examen d'algèbre, été prise deux fois en train de sécher le cours d'anglais, rendu une dissertation d'histoire en retard, pour obtenir un D au bout du compte.

Durant ces semaines, je me suis juré de ne plus jamais tomber amoureuse, de vivre le reste de ma vie seule, solitaire et triste et de t'aimer pour l'éternité, sans jamais poser mon regard sur un autre homme.

Ta première lettre commençait comme ceci : *C'est sûrement l'au revoir le plus triste que j'ai jamais prononcé. Le petit matin, la pluie, la fatigue et la perspective d'un long voyage... tout cela m'a brutalement fait réaliser que tous ces moments géniaux que nous avons passés ensemble étaient vraiment terminés. Tu m'as donné de beaux moments et beaucoup de bonheur, et malheureusement le prix à payer au final aura été beaucoup de souffrances. J'espère que je t'ai donné suffisamment de tendresse, car je voulais vraiment que tu te sentes appréciée.*

C'était une longue lettre, cinq pages à interligne simple. Le reste concernait ton voyage, la météo, le prix de l'essence, les paysages que tu avais vus, les autostoppeurs que tu as pris en chemin, dont un type qui allait jusqu'à la côte est et un autre, plus jeune, un adolescent qui semblait s'être enfui de chez lui.

Si je me souviens bien, une fois que j'ai obtenu ta nouvelle adresse, je t'écrivais chaque jour.

Ta deuxième lettre n'est arrivée qu'un mois et demi plus tard. Elle commençait par : *Salut. J'aurais dû t'écrire plus tôt. Je n'ai pas d'excuse valable. Si tu ne l'as déjà fait, je mérite que tu me maudisses à jamais.*

Tu as dit, *Le mois dernier a été vraiment mouvementé ici. Ce nouvel emploi est génial. C'est un d'apprentissage très brutal. Ils n'arrêtent pas de nous presser pour qu'on produise des rapports et tout le reste...*

Tu as dit, *C'est ce sentiment de contrainte que j'essaie de surmonter. J'ai juste envie de parcourir le monde. Et je pense que je le ferai.*

Tu as dit, *Accepte cette lettre comme une offre de paix. Une fois que je serai bien installé, je t'écirai plus régulièrement. J'aimerais te remercier de m'écrire quand même malgré mon manque de réponse. C'était de beaux textes...*

Ta lettre suivante a été écrite seulement trois jours plus tard. Si ma mémoire est bonne, ces deux lettres-là sont en fait arrivées le même jour. Celle-ci regorgeait de détails sur tout ce qu'on te demandait de faire pour ton nouvel emploi, il y avait aussi des anecdotes sur tes nombreux nouveaux amis et sur toutes les fêtes extravagantes auxquelles tu étais invité. Je me souviens avoir lu tout cela avec impatience et avoir rapidement parcouru la lettre jusqu'à la fin où je

pensais trouver quelque chose sur l'amour, sur l'avenir, quelque chose sur *moi*. Mais il n'y avait rien. Je m'attendais à des pages et des pages de paroles à l'eau de rose, mais j'avais droit à toutes ces histoires qui n'avaient rien à voir avec moi, et puis, tu conclusais en disant qu'il était tard, presque une heure du matin, que tu aurais dû être en train de dormir depuis longtemps et que tu ferais donc mieux d'aller te coucher. En P.S. tu me demandais de bien vouloir dire bonjour à mes parents de ta part.

Peu de temps après, j'ai terminé l'école secondaire et j'ai aussi célébré mon dix-neuvième anniversaire.

Peu de temps après, j'ai commencé à fréquenter quelqu'un d'autre.

Après tout, j'étais jeune et n'arrivais pas à tenir en place bien longtemps. Je t'ai écrit pour te parler de ma nouvelle histoire d'amour. Immédiatement après avoir reçu ces nouvelles, tu aurais dû revenir dans ma ville en rugissant tel un lion et me réclamer pour toi. Je voulais que tu reviennes au grand galop sur ton destrier blanc, que tu m'arraches à lui et me garde toute à toi jusqu'à la fin des temps, amen.

(Je me rends compte maintenant que ce désir, loin d'être féministe, appartenait plutôt à l'âge des cavernes, car si ça avait été le cas, peut-être m'aurais-tu emmenée de force par les cheveux. Pour ma défense, je peux seulement dire que j'étais désespérée, que j'étais jeune, que je voulais de la *passion*, que je voulais des *émotions fortes*.)

Tout ce que j'ai reçu était une autre lettre de toi, une autre lettre qui n'est arrivée que quatre mois plus tard. Sur six pages entières, tu m'as raconté ta rencontre avec un ours lorsque tu campais dans le bois; puis tu m'as dit avoir vu une voiture en feu alors que tu revenais d'une fête; tu m'as parlé des divers projets sur lesquels tu travaillais, de tous les gens intéressants que tu rencontrais et de la voiture d'occasion que tu pensais acheter.

Puis, tout à la fin de cette longue lettre détaillée, tu as écrit, *Je suis super content pour toi et ton nouvel amour. Vous êtes faits l'un pour l'autre, je le vois bien. Indubitablement, c'est un garçon chanceux puisqu'il sort avec toi. Je ne t'oublierai jamais. Je pense (quand je prends le temps de le faire...) que je te verrai toujours sous une lueur romantique. J'aimerais bien rester en contact, tant que je ne suis pas un fardeau pour toi.*

Je n'ai plus eu de nouvelles de toi pendant presque trente ans.

Je ne t'ai plus revu jusqu'au jour où je donnais une séance de lecture dans une petite librairie de ma ville; tu avais été la première personne à franchir la porte.

Après avoir poussé un hurlement des plus inconvenants, j'ai crié, Toi, je te connais !

Même si je n'avais plus posé les yeux sur toi depuis trente ans, je t'aurais reconnu n'importe où. Il m'a semblé que nous n'avions pas trop mal vieilli tous les deux.

Tu m'as serrée dans tes bras pour me saluer. Tu as dit que tu étais en ville quelques jours pour rendre visite à un vieil ami qui devait subir une chirurgie cardiaque cet après-midi-là. Tu as dit que tu avais lu l'annonce de ma séance de lecture dans le journal local de la veille.

À ce moment-là, nous sommes restés bouche bée devant cette étonnante coïncidence qui faisait que nous nous retrouvions tous les deux en même temps dans ma ville après toutes ces années.

À ce moment-là, j'avais les jambes qui tremblaient.

Plus tard : nous disions que c'était le destin.

Plus tard : tu as dit que si ce n'était pas arrivé à ce moment-là, ce serait arrivé d'une façon ou d'une autre, car nous devions finir ensemble.

Cette journée-là, tu n'as pas pu rester pour la séance de lecture parce que tu devais te rendre à l'hôpital. Mais tu m'as fait cadeau d'une carte magnifique dépeignant un paysage de lac, d'arbres et de collines peint à la main. À l'intérieur tu avais écrit : *C'est un véritable privilège de t'avoir connue à l'époque où devenir écrivain était pour toi encore un rêve. Maintenant tu es l'une des meilleures.... Je te souhaite beaucoup de réussite et de bonheur....*

Tu as dit que ce serait bien de rester en contact maintenant que nous nous étions retrouvés. J'étais d'accord et je t'ai donné ma carte avec mon courriel dessus. J'étais si ébranlée que je n'ai pas pensé à te demander le tien.

De retour chez moi quelques jours plus tard, je raconte à Kate et Michelle ton apparition pour le moins inattendue à ma séance de lecture. J'étais étonnée de voir que je ne leur avais jamais beaucoup parlé de toi. Je les ai mises au courant de tout ce qui s'était passé entre nous trente ans auparavant. Mais j'ai fait de mon mieux pour minimiser l'intensité de l'émotion que j'ai ressentie lorsque tu es entré dans cette librairie et m'as serrée dans tes bras. Je ne voulais pas admettre (pas encore, même pas à elles, peut-être même pas à moi-même) combien j'avais été ravie de t'avoir revu. J'étais tellement habituée à être déçue que je craignais même d'espérer d'avoir à nouveau de tes nouvelles. Ce genre de choses ne m'arrivait jamais.

Si Kate et Michelle, qui me connaissaient si bien, se doutaient que cette petite histoire innocente d'un ex-amoureux passé me dire bonjour allait plus loin que je ne le laissais paraître, si elles pouvaient seulement imaginer où je m'étais déjà projetée dans ma tête avec cette histoire, elles n'ont rien dit.

Pendant deux semaines, j'ai vérifié mes courriels de façon obsessionnelle, mais il n'y avait rien. Il semblait que j'avais raison : il est vrai que d'avoir de tes nouvelles à nouveau était trop en demander. J'ai essayé d'arrêter de penser à toi. J'y suis plutôt bien arrivée.

Deux semaines plus tard, un mois donc depuis que je t'avais vu, tu m'as envoyé un long courriel émouvant qui faisait revivre le temps que nous avons passé ensemble il y a trente ans.

Tu as dit, Je n'oublierai jamais ce matin pluvieux lorsque je t'ai vue pour la dernière fois... après t'avoir déposée chez tes parents. Toute cette nuit-là, j'ai vraiment conduit avec le cœur gros.

Tu as dit, Je ne cherche pas à perturber ta vie avec tous ces vieux souvenirs. J'imagine qu'ils ont toujours été là, mais ne sont jamais évoqués. Je crois maintenant que c'est la raison pour laquelle je suis venu te voir à ta séance de dédicace de livre il y a un mois... afin de te remercier pour les moments que nous avons partagés il y a si longtemps. Et tout simplement dans le but de te revoir.

Tu as dit, Tu m'as sauvé de tant de façons. Tu as restauré ma confiance en l'amour, envers les femmes et envers moi-même. Si j'avais fait preuve de plus de bon sens à l'époque, je serais resté avec toi.

Ton déballage de sentiments m'a laissée tellement stupéfaite que je ne t'ai pas répondu tout de suite.

Une semaine plus tard, tu m'as à nouveau écrit.

Tu as dit, J'ai bien peur, avec mon dernier message, d'avoir traversé la frontière entre le simple envoi de salutations et l'étalage d'éléments douloureux d'une époque passée. J'aimerais m'excuser au cas où mes paroles t'auraient irritée. J'ai adoré te revoir. Tous mes vœux de réussite...

Je t'ai répondu dans l'heure qui a suivi.

J'ai dit, Cela m'a pris quelques jours avant de répondre à ta première lettre, car j'étais assez bouleversée par tous ces souvenirs. Et je ne savais tout simplement pas ce que je voulais répondre à cela. Je ne le sais toujours pas, mais me voilà.

J'ai dit, Tes propos sur le passé m'ont donné les larmes aux yeux. C'était il y a si longtemps. Et la fin tellement triste pour moi. Mais je ne t'en ai jamais voulu pour ce qui s'est passé. Nous étions si jeunes, surtout moi. Il m'arrive de repenser à tout cela. J'étais tellement amoureuse de toi et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi nous ne pouvions pas rester ensemble pour toujours.

J'ai dit, Je suis contente que nos chemins se soient à nouveau croisés. J'ai hâte d'en apprendre plus sur ta vie. J'aimerais beaucoup avoir de tes nouvelles bientôt.

Et c'est là que tout a commencé.

Mon facteur venait tout juste de passer, en ne laissant dans la boîte aux lettres rien qui soit digne d'intérêt pour moi. Facture de téléphone, facture d'eau, facture de Visa accompagnée d'une note joviale de félicitations m'informant que, étant donné l'excellente gestion de mon compte, ma limite de crédit avait été augmentée. Une invitation à une Super Vente de Liquidation de Tapis (2

jours seulement ! *Plus de 3 000 000 \$ de tapis persans et orientaux authentiques, de première qualité et noués à la main provenant de diverses FAILLITES vous sont offerts à BAS PRIX*). Des catalogues de L.L. Bean et de Victoria's Secret. Je n'ai jamais rien acheté dans aucun de ces magasins et ça ne m'arrivera probablement jamais.

Il y a un mois, lorsque je suis allée vérifier le courrier, la poignée de la porte m'est restée dans la main. J'ai pris cela comme un signe. Je suis restée là à fixer la sphère en cuivre dans ma main droite et j'ai pensé à toi, que je n'aurai sûrement plus de tes nouvelles. La poignée cassée m'a, d'une façon ou d'une autre, forcée à me l'admettre. Mais même si ton dernier courriel ou coup de téléphone remontait à très loin, il y avait toujours une petite part triste en moi qui espérait en secret obtenir de tes nouvelles par les voies traditionnelles. Une petite part insensée en moi qui espérait en secret recevoir une lettre de toi, une *vraie* lettre, pas un courriel, une vraie lettre écrite sur du beau papier à lettres de cette écriture que je saurais reconnaître entre toutes. Une vraie lettre qui expliquerait tout, pour que je puisse enfin comprendre exactement ce qui s'était passé entre nous et pourquoi.

La poignée cassée m'a, d'une façon ou d'une autre, forcée à me rendre compte que c'était ce que j'attendais. Je croyais encore que tu avais toutes les réponses et que tu finirais par me les donner.

Désormais, ma porte avant ne peut s'ouvrir que de l'intérieur grâce à une manœuvre délicate effectuée avec des pinces. Parfois, il faut essayer cinq ou six fois avant de pouvoir ouvrir la porte.

Je devrais vraiment aller à la quincaillerie m'acheter une nouvelle poignée. Et pendant que j'y suis, pourquoi ne pas aller me renseigner sur leurs petits climatiseurs de fenêtre ?

Est-ce que je sais installer une nouvelle poignée ou un climatiseur de fenêtre ?

Non, je ne pense pas.

Lorsque je t'ai demandé si tu avais encore les lettres que je t'avais écrites il y a trente ans, tu as dit qu'elles avaient été perdues dans un déménagement peu de temps après.

Tu as dit, Je l'ai toujours regretté... vraiment beaucoup.

J'étais déçue, mais j'ai retrouvé quelques notes que j'avais écrites dans mon journal pendant ces atroces semaines qui ont immédiatement suivi ton départ.

Parmi de nombreuses choses dithyrambiques, des trucs à l'eau de rose et autres paroles embarrassantes, j'avais écrit, *Je me rappelle la nuit où je t'ai demandé si tu croyais aux prémonitions. Lorsque tu as dit que oui, je savais alors que je pouvais te raconter la mienne. Mes paroles sont venues des profondeurs de mon existence et je croyais en elles – aveuglement, peut-être, mais de façon inconditionnelle. Cette nuit-là, j'ai dit que je ne pouvais vraiment pas*

croire que ce serait fini lorsque tu partirais. J'ai dit que je savais qu'un jour tu me reviendrais et que nous serions à nouveau ensemble.

J'ai écrit, Maintenant j'entends un bruit étrange à ma fenêtre. Est-ce que ce sont les pigeons qui roucoulent ? Non, ce sont sûrement les colombes s'envolant vers un horizon étranger. Un signe : la paix et l'amour reviennent vers moi. Je peux sentir une quiétude intérieure qui émane de moi alors que j'écris ces quelques lignes, que je remplis ces pages. Je ressens de la tendresse et de la générosité. Je vais prier pour que ça dure.

Apparemment, ma prière n'a pas été exaucée.

Ces jours-ci, je m'autorise à vérifier mes courriels seulement toutes les demi-heures. Je viens juste d'en recevoir un d'une certaine Désirée. Dans la case objet, il y a simplement *N'importe quoi*.

Son grand pistolet rond et cher se calme. Quelle souris blanche argentée montre à sa valeur le temps que la douce table verte de nos enfants colle. Le tapis cher de sa fille ment. Le t-shirt blanc tombe. Un quelconque tapis doré pense. Le pistolet intelligent colle. Notre efface verte et dorée regarde autour d'elle. Ma maison violette ronde pense. La voiture de luxe de son frère se fâche aussitôt que leur livre blanc argenté échoue. Son petit magazine ment. Notre sofa arrondi est en colère et peut-être que leur lit rouge pense.

Qu'est-ce que tout cela peut bien pouvoir dire ? Est-ce un message secret écrit dans un code que seuls les initiés arrivent à déchiffrer ? Ou bien cette Désirée souffre-t-elle aussi de l'angoisse de la page blanche et est en train de lire les mêmes livres que moi. Peut-être est-ce sa réponse à l'un des exercices d'écriture : *Écrivez des mots au hasard. Tapez simplement sans vous arrêter. Écrivez tous les mots qui vous viennent à l'esprit en ne cherchant pas à être cohérent.*

C'est vraiment regrettable que ton prénom soit si populaire et si commun. Cela m'aurait facilité la vie par la suite si tu t'étais appelé Aloysius, Cornelius, Engelbert ou encore Elmo.

Ton nom, je l'entends partout.

À la radio : présentateurs, musiciens, intervieweurs, personnes interviewées, tous ont le même nom que toi.

À la télévision, que ce soit dans les publicités ou dans les émissions : un mari un peu bouffon, mais charmant, toujours en train de s'embarquer dans des escapades loufoques ou de jouer des tours à sa femme, et qui me fait penser à la version masculine de Lucille Ball ; un agent du FBI qui a du mal à cacher ses sentiments amoureux envers sa partenaire, d'ailleurs si la tension sexuelle entre eux est bien manifeste, nous savons néanmoins qu'ils ne finiront jamais ensemble

sans quoi toute l'émission serait gâtée ; un homme à l'allure rude qui vante les mérites du meilleur nouveau nettoyeur de dentier, de la meilleure nouvelle voiture, du meilleur nouveau réfrigérateur, du meilleur nouvel antidépresseur ou encore du meilleur médicament contre le dysfonctionnement érectile.

Une fois, un homme avec le même nom que toi a été cinq fois champion à *Jeopardy!*, et pendant une semaine entière, j'ai dû écouter Alex Trebek répéter son nom encore et encore avec un enthousiasme grandissant au fur et à mesure qu'il engrangeait les dollars, avant qu'il ne soit battu par une femme à l'allure sévère habillée d'un pull à col roulé rayé rouge et noir qui ressortait à l'écran.

Dans une rue du centre-ville, j'entends un homme interpeler quelqu'un portant ton nom de l'autre côté de la voie.

Dans la file d'attente à la caisse du supermarché, le téléphone mobile de la femme devant moi se met à sonner et lorsqu'elle répond, c'est quelqu'un avec le même nom que toi, et elle est tellement ravie d'avoir de ses nouvelles qu'elle répète ton nom encore et encore, une dizaine de fois pendant une conversation de trois minutes.

Un des hommes qui ont installé ma nouvelle fournaise avait aussi ton nom, brodé rouge sur blanc du côté gauche de sa combinaison bleue. Je suis sûre qu'il se demandait pourquoi je n'arrêtais pas de fixer son torse.

Pendant un moment, il m'a semblé qu'il avait, dans chaque roman que je lisais, un personnage qui portait ton nom : parfois il s'agissait du héros, d'autres fois c'était le méchant. Parfois il s'agissait simplement d'un personnage secondaire : le promeneur de chien, le voisin d'à côté, le serveur, le vendeur dans un magasin, l'ex-mari, le vilain petit garçon, le grand-père dément, un cheval (une fois) et un chien (deux fois).

Au début, chaque fois que j'entendais ou que je lisais ton nom, mon estomac tressautait de joie et je me mettais à sourire comme une dinde. Plus tard, chaque fois que je l'entendais ou le lisais, j'avais l'estomac qui se nouait et je n'arrivais plus à reprendre mon souffle. Une ou deux fois, lors d'une journée particulièrement mauvaise, mon menton s'est mis à trembler et mes yeux se sont remplis de larmes.

Aujourd'hui, lorsque je croise ton nom, je peux seulement soupirer et lever les yeux en l'air.

Un de ces jours, je croiserai ton nom et ce ne sera plus qu'un nom ordinaire, partagé par des millions d'autres hommes (et d'animaux), un nom populaire et commun ne signifiant rien de spécial pour moi.

Un jour, je me réveillerai le matin sans penser à toi.

Un jour, il se passera une journée sans que je pense à toi et je ne m'en rendrai même pas compte.

Souvent, je t'ai cherché sur Google et j'ai trouvé que tu es aussi, en plus de ta personne, un pasteur évangélique qui écrit des cantiques et autres airs sacrés, un libraire qui se spécialise dans le roman fantastique, un collectionneur d'armes à feu de la Guerre civile, le propriétaire d'une entreprise d'asphalte, le propriétaire d'un magasin d'antiquités, le vice-président d'une société de communications, un consultant en analyse de risques, un saxophoniste de jazz, un juricomptable, un disc-jockey, un cinéaste, un concepteur de sites Web, un oncologue, un psychiatre, un criminaliste et un entraîneur de football dans une école secondaire. Tu es aussi une rue à Seattle, une route dans le Wyoming, un sentier pédestre en Oregon, un lac au Nouveau-Mexique et une montagne en Alaska.

Complexe ?

En effet.

Un cas unique parmi des millions ?

Je ne crois pas.

Tu as dit, J'aime le son du sifflet du train au loin... ça me fait penser à toi... au train qui t'amène à moi.

À ce moment-là, cela faisait quatre mois que nous ne nous étions pas vus.

J'ai dit, Tu es tellement romantique. J'aime les trains aussi, je les ai toujours aimés et, maintenant, la nuit lorsque mes fenêtres sont ouvertes, j'entends aussi les sifflets et je pense toujours à toi. Un son envoûtant, évoquant un fort mélange de joie et de mélancolie, de bonheur et de nostalgie. Par nuits claires, je peux même entendre le glissement des roues sur les rails argentés.

Je n'ai pas dit, Lorsque j'entends le train, toute seule dans mon lit, réveillée au beau milieu de la nuit comme d'habitude, je me bouche les oreilles et me mets l'oreiller sur la tête. Parfois, il m'arrive même de chanter.

Plus tard : J'ai dit, Ces dernières semaines m'ont laissée totalement dévastée, comme après un accident de train.

Apparemment, tu n'as pas perçu l'ironie.

Écrivez une chronique sur la période la plus longue que vous avez passé sans dormir.

Écrivez une chronique sur la période la plus longue que vous avez passé sans faire l'amour.

Écrivez une chronique sur la période la plus longue que vous avez passé sans amour.

Tu as dit, Je sens que ça va être une autre de ces semaines... Je serai à l'extérieur du bureau tous les jours, en plus de devoir assister à trois réunions le soir dans des coins reculés ! Je vais donc encore une fois traverser la région à toute vitesse. Savais-tu que l'année dernière j'ai roulé près de 80 000 kilomètres ?

J'ai dit, Mon Dieu ! Savais-tu que la circonférence de la Terre est de 40 076 kilomètres ? Cela signifie que l'année dernière tu as fait deux fois le tour du monde en voiture !

Tu as dit, J'étais seulement parti trois jours, et pourtant quand je suis arrivé ce matin, ma boîte vocale était pleine et verrouillée, et 183 courriels m'attendaient !

J'ai dit, Seuls six d'entre eux venaient de moi !

Tu as dit, Je vais devoir m'y mettre sérieusement et rattraper mon retard. Je n'ai que deux heures pour tout finir et puis je dois me rendre à une réunion à l'autre bout de la ville.

J'ai dit, Tu es un homme extraordinaire qui arrivera à terminer en deux heures ce qui prendrait toute la journée à quelqu'un d'autre !

J'ai dit, J'admire ton dévouement envers ton travail.

Peut-être aurais-je dû porter plus attention au fait que, si mes horoscopes dans le journal concernaient presque toujours l'amour, les histoires amoureuses et les émotions fortes, les tiens, pour leur part, parlaient souvent du travail.

LE TIEN : Il se peut que vous traversiez en ce moment une période déroutante au travail, mais beaucoup d'occasions se présenteront à vous. Gardez les oreilles et les yeux ouverts et dites-vous que vous êtes né pour réussir. Si vous vous le répétez assez souvent, vous finirez par y croire, et lorsque vous y croirez, des coïncidences étranges et bénéfiques finiront par arriver.

LE MIEN : Votre signe est l'un des plus émotionnels du zodiaque, et l'orientation d'aujourd'hui, entre Venus, la planète de l'amour, et Jupiter, la planète de l'excès, aura tendance à exacerber vos émotions, autant les bonnes que les mauvaises. Faites en sorte que vos paroles et actions ne dépassent par les bornes aujourd'hui, car il est très probable que cela vous mette dans l'embarras par la suite.

LE TIEN : Si vous n'êtes pas tout à fait sûr de ce que l'on attend de vous au travail aujourd'hui, n'ayez pas peur de poser quelques questions. Il vaut être perçu comme lent par les autres que foncer sans vraiment savoir ce que vous devez faire et de commettre une grave erreur qui aura d'énormes répercussions par la suite.

LE MIEN : Alors que Venus se déplace aujourd'hui dans la section la plus dynamique de votre carte du ciel, vous vous rendrez compte que vous pourrez persuader presque tout le monde de faire presque tout ce que vous leur demandez. Ne gaspillez pas ce précieux cadeau : servez-vous-en pour mettre carrément la main sur les choses et la personne que vous désirez le plus.

LE TIEN : Vos collègues de travail ont l'air de croire que vous ferez tout ce qu'ils vous demanderont. Il est vrai que vous aimez vous rendre utile, mais si votre travail devient trop pour vous, il faut mettre un terme à tout cela. Vous n'aiderez personne si vous en faites trop et que vous finissez par vous effondrer.

Même lorsque je n'étais pas devant mon ordinateur à t'envoyer un courriel, j'étais toujours en train de t'écrire dans ma tête. Chaque jour, je me demandais ce que je pourrais t'écrire le matin suivant.

Je voulais que tu saches que j'allais bien, parfaitement bien, que j'étais occupée, toujours occupée, que je continuais mon travail avec plaisir et enthousiasme. Je voulais que tu croies que j'étais une femme forte et indépendante qui mène une vie comblée et heureuse sans toi.

Parfois c'était la vérité.

Mais pas toujours.

Je ne voulais pas que tu saches que parfois je ne faisais que traîner et rêvasser toute la soirée, affalée en robe de chambre sur le sofa devant la télévision avant vingt heures, zappant d'une chaîne à l'autre tel un robot, mangeant de la Häagen-Dazs au café directement dans le pot, les cheveux emmêlés et les yeux brouillés de larmes retenues. De temps à autre, je griffonnais des notes en marge du programme de télé sur ce que je pensais t'écrire le lendemain : trop paresseuse dans mon malaise, trop fatiguée à cause de mes efforts émotionnels, trop paralysée par ma propre détresse pour pouvoir me lever du sofa et aller me chercher un vrai morceau de papier.

Je ne voulais pas que tu croies que j'étais malheureuse... du moins pas tout le temps.

Au début, tu as dit un jour, Je trouve tellement enrichissant et plaisant d'apprendre tout ce que tu fais, tout ce que tu observes et tout ce à quoi tu penses !

Je t'ai alors parlé des vernissages, des séances de lecture de poésie, des lancements de livre, des concerts de chorale, des pièces de théâtre et des films auxquels j'avais assisté.

Je t'ai parlé des livres que j'étais en train de lire et t'ai envoyé des citations qui je pensais te plairaient. Parfois, lorsqu'un livre me plaisait tout particulièrement, j'en achetais un autre exemplaire pour te l'envoyer. Chaque fois, tu me remerciais avec effusion. Tu as dit que tu avais maintenant une étagère spéciale réservée pour mes livres et pour ceux que je t'avais offerts.

Tu as dit, Je n'ai jamais autant de temps que je voudrais pour lire... mais ne t'inquiète pas... je te promets qu'un jour je les aurai tous terminés !

Souvent mes courriels commençaient par un commentaire sur la météo. Nos villes étant assez proches l'une de l'autre, nous étions touchés par les mêmes systèmes météorologiques. Nous pouvions alors compatir l'un avec l'autre.

À l'automne, je me plaignais du ramassage de feuilles qui n'en finissait jamais, du besoin de devoir déjà allumer le chauffage et de la nuit qui tombait de plus en plus tôt.

En hiver, je te parlais de l'interminable pelletage de neige et je te racontais combien il faisait froid chez moi, au point où, pendant quatre jours d'affilée, je n'arrivais plus à ouvrir ma porte arrière, qui était complètement gelée. J'ai dit, Appelons cela « L'hiver qui ne voulait pas mourir ».

Par un magnifique lundi matin de la mi-avril, j'ai dit, Après avoir passé tout l'hiver à se plaindre de la météo, j'imagine qu'aujourd'hui il est temps de rendre justice à dame nature et de chanter ses louanges. J'ai passé toute la fin de semaine dehors à nettoyer le jardin et j'ai même trouvé le temps de m'asseoir sur une chaise longue, les pieds relevés et les yeux fermés. Sentir le soleil sur son visage à cette époque de l'année est un pur délice !

Au printemps et au début de l'été, je te parlais de jardinage, de plantation, d'émondage et des joies du paillage, que je venais juste de découvrir. Je t'ai raconté qu'une infestation de vers blancs avait presque entièrement détruit ma pelouse d'en avant, et que le reste avait été retourné par les rongeurs à la recherche de ces gros vers savoureux. J'ai dû tout ressemer.

Au fur et à mesure que l'été avançait, je me plaignais de plus en plus de la chaleur, de l'humidité et de la sécheresse.

J'ai dit, Je serai contente quand l'été sera fini. Appelons cela « L'interminable été brûlant de l'Enfer » !

Tu as dit, J'aime tellement l'été et je deviens toujours mélancolique quand il se termine. J'essaie de m'accrocher à l'ambiance de cette saison le plus longtemps possible.

J'ai dit, La nuit dernière, j'ai succombé à la chaleur et à la tentation de la paresse estivale. J'ai passé toute la soirée assise dans le jardin, à manger un demi-litre de Häagen-Dazs et à lire le dernier numéro du magazine *Glamour*, qui regorge toujours d'importants et instructifs articles tels que « 10 erreurs de look que tout le monde fait », « Comment dénicher les jeans parfaits pour

vosre corps », « L'importance du farniente » et « 99 secrets sexuels masculins : le guide de l'homme que chaque femme doit lire ».

Tu as dit, Demain on prévoit un répit pour ce qui est de cette vague de chaleur. J'espère que tes écrits profiteront de ces conditions météorologiques moins accablantes.

Je t'ai raconté que j'avais trouvé un papillon de nuit géant accroché au mur arrière de ma maison, qui avait pondu ses œufs sur le revêtement. J'ai sorti mon livre sur les insectes et identifié le papillon comme étant un *cécropia*. J'ai téléchargé une image de l'Internet et te l'ai envoyée, accompagnée de l'information suivante : *Dans les climats nordiques, le cécropia sort de son cocon à la fin mai ou au début juin. Tard dans la nuit, la femelle sécrète une phéromone qui attire les mâles. Grâce à son antenne sensible, le mâle peut trouver une femelle à près de 2 km de distance.*

J'ai dit, Whaou... c'est impressionnant, n'est-ce pas?

Tu as dit, J'avoue que c'est un plaisir rare d'apercevoir ces papillons. Je n'en ai vu que deux fois dans ma vie, lorsque j'étais encore un petit garçon et une autre fois il y a une dizaine d'années.

Apparemment, tu ne voulais pas discuter de la vie sexuelle des papillons.

Je t'ai raconté que j'avais aidé ma voisine à réaliser un montage de photos pour les soixante-dix ans de son amie. Je t'ai raconté qu'un voisin avait nettoyé mes gouttières pour seulement vingt dollars ! Je t'ai aussi parlé d'une autre voisine qui célébrait son quatre-vingt-dixième anniversaire. Pour l'occasion, sa fille avait engagé un joueur de cornemuse qui a descendu la rue en grande tenue, son kilt et son sporran se balançant au rythme de « Scotland the Brave », et tout le quartier était sorti pour l'encourager. Je t'ai raconté que, même si je n'ai qu'un tout petit peu de sang écossais, mon cœur s'est gonflé et mes yeux se sont remplis de larmes comme chaque fois que j'entends le son de la cornemuse.

Je t'ai raconté que j'avais fait une partie de ping-pong énergique et exaltante avec ma copine Kate. J'ai dit, Voilà un sport que j'aime vraiment ! En plus des cris et des bonds, j'aime tout particulièrement le son de la balle lorsqu'elle frappe la table. Aimes-tu le ping-pong ?

Je t'ai raconté que j'étais allée manger des mets chinois avec Kate et Michelle et quelques-uns de nos amis, et une fois terminées les copieuses portions de boulettes de poulet aigres-douces, de bœuf au gingembre et aux oignons et de guy ding aux amandes, j'ai lu mon biscuit chinois qui disait, *Vous ne montrez jamais votre vulnérabilité. Vous avez toujours confiance en vous et êtes plein d'assurance.* (J'ai dit, Ha !) Après le souper, nous sommes tous allés jouer au bowling. Comme je n'y avais pas joué depuis mon enfance, j'étais sans aucun doute la joueuse la plus faible du groupe, mais n'empêche que je me suis quand même amusée et que les autres ont toléré ma maladresse avec humour. Je t'ai demandé si tu aimais le bowling, mais tu n'as pas répondu.

Je t'ai raconté que je dînais tous les vendredis avec Kate et Michelle, habituellement chez Kate, souvent dans son grand jardin si le temps le permettait, et que parfois nous faisions une longue promenade après le repas et que cela nous plaisait beaucoup. Je te décrivais ce que nous avions mangé, quelle musique nous avions écoutée, je te disais de quels livres et films nous avions parlé. Je ne t'ai pas mentionné que nous parlions aussi beaucoup de toi.

Je t'ai raconté que ma nouvelle fournaise avait été installée et que l'un des ouvriers avait le même nom que toi. Je t'ai raconté que le lavabo de la salle de bain était à nouveau bouché. Je t'ai raconté que mon électricien ne m'avait pas fait payer pour l'installation de mon ventilateur de plafond dans la cuisine et m'avait demandé en échange de lui offrir un de mes livres dédié. Je t'ai raconté que la porte d'un de mes placards dans la cuisine était tombée à cause d'une charnière brisée et que je n'arrivais pas à trouver une charnière de rechange adéquate. Je t'ai raconté qu'il y avait la grève des employés municipaux et que mon abri de jardin était plein de sacs-poubelle puants et que ma buanderie débordait de déchets recyclables, mais qu'au moins grâce à la grève, le stationnement dans toute la ville était gratuit ! Je t'ai raconté que j'avais acheté des bretzels multigrains en forme de lettres, que j'avais écrit ton nom et que je l'avais englouti avec jubilation. Je t'ai raconté que j'avais vu un renard traverser calmement une artère à six voies pendant l'heure de pointe, juste devant un couvent et que tout le monde s'était arrêté et avait patiemment attendu qu'il atteigne l'autre côté. Je n'avais encore jamais vu de renard dans la ville. Je t'ai raconté que je pensais que c'était un signe, un signe de Dieu, un signe de toi aussi, bien sûr, et que cela m'avait rendue très heureuse.

Je t'ai raconté que j'avais pris un énorme nid-de-poule si fort en rentrant d'un concert de chorale par une nuit de vent et de pluie que la jante du côté passager avait été endommagée et que j'avais dû aller la faire réparer. Tu as dit que tu avais aussi apporté ta voiture au garage cette journée-là à cause d'une courroie du ventilateur cassée. Deux jours plus tard, je t'ai dit que mes toilettes devaient être remplacées et que le plombier devait passer le lendemain matin. Tu as dit que tu avais aussi eu des problèmes de plomberie cette journée-là : un tuyau dans le sous-sol avait commencé à fuir pendant la nuit et le plombier devait venir dans l'après-midi.

Le mardi suivant, tu as appelé et j'ai manqué ton appel parce que j'étais en train de sortir les poubelles, de trimballer deux gros sacs sur le trottoir pour le ramassage le lendemain matin. Je t'ai tout de suite rappelé. Tu as dit que ton jour de poubelle était aussi le mercredi !

J'ai dit, N'est-ce pas incroyable que l'on ait apporté nos voitures au garage et que l'on ait eu des problèmes de plomberie la même journée ! Et maintenant c'est au tour de nos poubelles d'être ramassées le même jour ! Coïncidence ? Je ne crois pas !

Lorsque l'on est amoureux, il n'y a jamais de pure coïncidence. Chaque petite chose devient lourde de sens et de signification. Même les exigences domestiques insignifiantes telles les réparations de voiture, les urgences de plomberie et le ramassage de poubelle témoignent de notre miraculeuse et inébranlable connexion psychique.

Lorsque l'on est amoureux, chaque petite chose fournit une preuve supplémentaire qui démontre que les deux personnes sont vraiment destinées à vivre heureuses jusqu'à la fin de leurs jours. Amen.

Tous les livres sur l'angoisse de la page blanche recommandent de varier vos habitudes et vos routines d'écriture afin de sortir de votre impasse actuelle. Ils se montrent particulièrement enthousiastes quant à l'idée d'écrire ailleurs, dans un endroit autre que votre bureau.

Écrivez dans un restaurant.

Écrivez dans une épicerie.

Écrivez dans un café.

Écrivez dans une buanderie.

Écrivez dans une halte routière.

Écrivez dans une gare de train.

Écrivez dans un aéroport.

Écrivez dans une église.

Écrivez dans un cimetière.

Écrivez dans un parc où il y a plein d'enfants qui jouent.

Écrivez dans le bois, adossé contre un arbre.

Écrivez dans la salle d'attente du dentiste.

Écrivez sur le siège arrière de votre voiture.

Écrivez dans votre lit.

Écrivez en pyjamas.

Écrivez nu.

Écrivez pendant que vous vous tenez en équilibre sur la tête.

Je t'ai raconté que j'étais allée souper un soir avec mes amis Lorraine et John, un couple marié depuis longtemps que je connais depuis presque vingt ans. C'était une belle soirée de la fin

d'août. Nous nous sommes assis sur le patio de la cour intérieure d'un restaurant en vogue du centre-ville. Je t'ai raconté que j'avais commandé de la longe d'agneau sautée, non pas parce que j'adore l'agneau (je l'apprécie, mais lorsque j'en mange, il ne faut pas que je pense aux petits animaux frisés qui gambadent dans les prés parfumés), mais parce qu'il avait été préparé de façon orientale, accompagné d'une salade peu commune de couscous israélien et de *pistaches* !

J'ai dit, Donc bien sûr il fallait que je commande ce plat, et c'était délicieux !

Après le repas, il y avait de la musique, un groupe local qui jouait une variété de chansons médiévales dans différentes langues; il y avait un violon, un violoncelle, une mandoline, une viole de gambe et même un orgue de Barbarie. Je t'ai raconté que j'avais vraiment aimé la musique et que j'avais passé un moment fabuleux.

En vérité, je n'ai jamais beaucoup aimé la musique médiévale et j'ai été triste pendant toute la soirée parce que tu n'étais pas parmi nous. Même Lorraine et John ont regretté ton absence.

Dans mon courriel le lendemain matin, j'ai dit, Ce qui a rendu la soirée si agréable était le fait de savoir que tu te serais régala si tu avais été là et que je te raconterais tout aujourd'hui.

J'ai dit, Peu importe ce que je suis en train de faire, j'aimerais toujours que tu sois avec moi.

Écrivez à propos de cette fois où vous avez été mal compris.

Écrivez à propos de cette fois où vous avez perdu quelque chose d'important.

Écrivez à propos de cette fois où vous n'avez pas dit quelque chose que vous auriez dû dire.

Écrivez à propos de cette fois où vous avez dit quelque chose que vous n'auriez pas dû dire.

Écrivez à propos de cette fois où vous avez dit oui.

Écrivez à propos de cette fois où vous avez dit non.

Écrivez à propos de cette fois où vous avez obtenu ce que vous vouliez.

Écrivez à propos de cette fois où vous n'avez pas obtenu ce que vous vouliez.

Je repense à la fois où, tout au début, j'avais dit à Kate que je voulais absolument tout partager avec toi en tout temps, et je ne comprenais pas ce besoin insatiable que j'avais maintenant de *tout* te raconter : chaque pensée qui me venait à l'esprit, chaque repas que je mangeais, chaque activité ennuyeuse et quelconque que je faisais dans la journée (le nettoyage du four que je n'avais pas fait depuis deux ans, ma nouvelle coupe de cheveux, ma séance chez l'hygiéniste

dentaire, le nettoyage intégral de ma salle de bain). Parfois c'était un peu comme si ma vie était devenue une histoire que je te racontais, comme si je vivais maintenant dans un roman ou un film et que je narraïis chaque mouvement que je faisais pour toi et toi seulement, mon auditoire singulier et envoûté.

À Kate, j'ai dit, Parfois cela me rend folle. Pourquoi donc? Qu'est-ce qui cloche chez moi?

Et Kate a répondu avec douceur, C'est simplement la nature de l'amour : il te donne envie de t'ouvrir entièrement à la personne que tu aimes.

Je pense qu'elle avait raison. Je t'ai dit que je voulais que tu me *voies*, que tu *m'entendes*, que tu me *connaisses* telle je suis vraiment.

Je repense à la fois où, plus tard, après une autre semaine de hauts et de bas, j'ai raconté à Michelle qu'à cause de tout cela, je me sentais mal et bizarre. J'ai dit, Parfois cela me rend folle. Pourquoi donc ? Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

Et Michelle a gentiment répondu, C'est simplement la nature de l'amour : il te fait sentir mal et bizarre.

Je croyais qu'elle se trompait. Du moins, je l'espérais.

Aujourd'hui je crois qu'elles avaient raison toutes les deux, Kate et Michelle, mes sages amies.

Dans un courriel écrit immédiatement après un de nos coups de fil marathon, j'ai dit, J'aime la manière dont on parle ! J'aime le fait que l'on soit tous les deux si enthousiastes de parler que parfois nous nous coupons mutuellement la parole ! Je suis sûre que nous ne manquerons jamais de sujets de conversation... Je pense vraiment que nous ne pouvons rien nous cacher... un lien spécial et rare nous unit.

J'ai dit, Cela m'a fait tellement de bien de rire avec toi aujourd'hui. Je te perçois comme une personne très calme qui prend les choses comme elles viennent. Lorsque je me sens énervée, effrayée et débordée, le simple son de ta douce voix m'aide à retrouver un bon équilibre !

J'ai dit, Parfois, je suis encore surprise de voir que notre connexion reste si importante pour mon bien-être et mon bonheur. Lors de nos échanges, je me sens si exaltée et rechargée. Il n'y a rien que j'apprécie tant que de parler avec toi... bon, oui, peut-être y a-t-il aussi d'autres choses quand j'y pense !

J'ai dit, Je suis très *éprise*. (Voilà un mot charmant que l'on n'emploie pas assez !) Si j'étais là-bas, je te retrouverais où que tu sois et je te serrerais dans mes bras et t'embrasserais toutes les heures à l'heure juste ! J'ai jeté mon dévolu sur toi.

J'ai dit, Laisse-moi t'aimer pour toujours. Laisse-moi prendre soin de toi et te rendre heureux. Pour toujours.

Tu as dit, Oui, c'était si merveilleux d'entendre ta voix, tes pensées, tes idées. C'est un lien précieux que nous avons là ! J'apprécie tellement ton intuition futée. Tu sais comment faire sortir mes vraies émotions. Tu as raison : j'avais trop tendance à ne pas partager mes émotions, et c'est donc un nouveau départ pour moi que j'apprécie énormément. Les quelques moments où j'avais réussi à m'ouvrir dans le passé étaient plutôt rarissimes. Je chéris le fait que nous ayons cette forte connexion, et des sentiments mutuels qui dépassent la distance et le temps, qui ont su durer pendant toute notre vie d'adulte. J'apprécie tellement le privilège d'avoir ce que nous partageons.... sous toutes ses formes..... les hauts, les bas, les travers... etc. Tu rends mes journées, mes nuits.... et au fur et à mesure que le temps avance, ma vie... tellement plus agréables..... tellement plus belles. Merci.

Plus tard : J'ai dit, N'est-ce pas ironique qu'au début, nous parlions souvent de notre parfaite communication? Nous étions toujours en train de nous féliciter de pouvoir parler si facilement à propos de tout et de rien. Mais maintenant, tu n'es même pas capable de trouver cinq ou dix minutes pour m'appeler rapidement ou m'envoyer un message. Je ne peux pas m'empêcher de penser que, si tu voulais vraiment rester en contact avec moi, tu le ferais.

Tu as dit, Les choses arrivent à leur fin ici... mes journées sont désormais consacrées principalement à ce que je dois faire...

Je repense au début, quand tu disais que j'étais si merveilleusement curieuse, toujours en train de poser des questions et que c'était une qualité à la fois tellement touchante et fascinante.

Plus tard : tu as arrêté de répondre à mes questions, même celles sans importance sur le bowling, le ping-pong, la télévision ou ce que tu avais mangé le midi.

Je me suis plainte à ce sujet, en plaisantant au début.

Tu as dit, Je vais vraiment essayer de répondre à tes questions, mais, pour honnêtement, cela risque de me prendre presque toute la semaine. Je travaille avec acharnement afin de respecter les délais d'aujourd'hui et de demain...

Lorsque j'ai commencé à me plaindre avec une contrariété croissante et une colère mal camouflée, tu as dit, En ce qui concerne les réponses à tes questions..... j'ai vraiment envie de le faire... je n'ai pas eu le temps.... mon patron est en vacances et c'est moi qui m'occupe de tout..... je ne t'ignore pas et je n'évite rien... et cela n'arrivera jamais.

Faites des dessins à la craie devant votre maison.

Découpez des formes dans du papier de construction.

Levez-vous et dansez.

Plantez quelques fleurs.

Faites une sieste.

Changez de vêtements.

Rasez-vous la tête.

Allumez une bougie.

Récitez une prière.

Faites une autre sieste.

Tu as dit que tu voulais me protéger.

J'ai dit, Je ne veux pas être protégée. Pas par toi en tout cas.

À ce moment-là, j'avais beau protester, je trouvais ton désir de me protéger plutôt touchant.

Plus tard : je trouvais cela exaspérant, pour ne pas dire insultant. J'avais l'impression d'être traitée comme une enfant qui ne saurait faire face à la réalité.

Aujourd'hui, je me dis que la personne que tu voulais le plus protéger, c'était toi.

Alors que tout devenait de plus en plus difficile pour moi, sur les conseils de ma copine Lorraine, j'ai acheté un livre qui s'intitule *Réinventer sa vie : le programme décisif pour mettre un terme au comportement négatif... Et pour se sentir à nouveau bien dans sa peau* de Jeffrey E. Young et Janet S. Klosko. C'est un livre très instructif qui aide les lecteurs à identifier leurs comportements autodestructeurs de toute une vie pour ensuite leur offrir une variété de techniques qui les aideront à changer. Le livre qualifie ces comportements négatifs de « pièges de la vie ».

Selon le livre, je souffre sans aucun doute du problème d'abandon. Il est aussi très probable qu'en plus du Piège de l'Abandon (« Ne me laisse pas, je t'en prie ! »), je souffre aussi du Piège de Carence émotive (« Je n'aurais jamais l'amour dont j'ai besoin ! »), du Piège de Défectuosité (« Je ne suis pas assez bien ! ») et du Piège de Vulnérabilité (« Une catastrophe va bientôt arriver ! »). Comme cela faisait beaucoup de pièges de la vie d'un seul coup, j'ai décidé de me concentrer sur l'abandon pour commencer.

Au moment où je lisais ce livre, tu étais extrêmement déconcerté par mes problèmes d'anxiété et d'insécurité. Je t'avais déjà raconté que je n'avais guère eu de chance en amour.

J'ai dit, Mon insécurité est une bête sauvage qui provient de mes mauvaises expériences passées dans le domaine amoureux, un méchant démon que je pensais avoir vaincu.

J'ai dit, Il n'y a rien vraiment que tu aies dit ou fait qui est la cause de tout cela. J'ai provoqué tout cela moi-même, à cause de mes propres problèmes, à cause du sentiment que je ne suis pas digne d'être aimée.

Tu n'avais pas l'air de vouloir explorer mon insécurité de façon plus approfondie. Il m'a semblé que tu voulais parler d'autres choses : du basketball, des Jeux olympiques, d'un cheval que tu avais lorsque tu étais adolescent, d'un courriel amusant que l'un de tes collègues t'avait envoyé.

Mais étant moi-même qui je suis, avec mon besoin obsessif d'être comprise (et ma peur tout aussi obsessive d'être *malcomprise*), je ne pouvais faire autrement que de m'expliquer et d'expliquer mon comportement apparemment déroutant.

J'ai dit, Je ne sais pas ce je ressens parfois... un frisson de... je ne sais quoi ! Je pense que j'ai besoin de plus de temps avant d'arriver à croire que tout ceci n'est pas juste un rêve. C'est que... toi... moi... réunis après toutes ces années? Parfois cela paraît si invraisemblable, trop beau pour être vrai. Parfois je me dis que j'ai tout inventé !

Je t'ai parlé du livre que Lorraine m'avait recommandé.

J'ai dit, Je crois que le livre a raison : je pense que j'ai des problèmes d'abandon.

Tu as dit, Des problèmes d'abandon? *Tout le monde* souffre de ça, il me semble !

À ce moment-là, j'ai ri et dit, Oui, bien sûr, tu as raison !

Maintenant je dis : Ce que le livre n'aborde pas, c'est qu'assez souvent, lorsqu'une personne souffrant du Piège de l'Abandon a peur d'être abandonnée, il ne s'agit pas nécessairement d'un ensemble d'émotions déplacées provoquées par quelque chose d'inoffensif ayant surgi à cause de mauvaises expériences passées. Assez souvent, lorsqu'une personne souffrant du Piège de l'Abandon a peur d'être abandonnée, elle a raison.

Nous étions à nouveau dans une chambre à notre hôtel de luxe. Ce n'était pas la même chambre. Même si je l'avais demandée lors de la réservation, on m'a dit qu'on ne pouvait pas m'assurer que j'aurais une chambre en particulier. Nous donc étions dans une chambre différente, sur le même étage, de l'autre côté du couloir, à quelques portes de celle de la première fois. Cette chambre-ci, moins chère, était beaucoup plus petite et moins élégante que l'autre. Elle donnait sur la rue bruyante au lieu de la jolie petite cour. Il n'y avait pas de lustre cette fois, juste le

détecteur de fumée au plafond où une minuscule lumière rouge clignotait sans arrêt. Pas de causeuse en velours bleu, juste deux petits fauteuils de chaque côté d'une petite table ronde. J'ai choisi de ne pas prendre tout cela comme un signe.

Tu avais dit que tu serais là à une heure de l'après-midi. Tu n'es pas arrivé avant trois heures moins cinq. Pendant ces deux heures, j'ai fait les cent pas dans la chambre, en parlant toute seule, pleurant par intermittence, buvant le Pepsi du minibar et fumant beaucoup, beaucoup de cigarettes devant la fenêtre ouverte parce que je savais que tu n'en apprécierais pas l'odeur quand tu arriverais si tant est que tu allais arriver. Je surveillais de façon obsessionnelle la circulation dans la rue, en cherchant ta voiture des yeux. J'ai vérifié le téléphone de la chambre et mon cellulaire au moins une dizaine de fois pour m'assurer qu'ils fonctionnaient normalement. J'ai appelé Kate, puis Michelle, mais aucune n'était chez elle. J'ai imaginé qu'elles étaient allées quelque part ensemble sans moi et j'ai versé quelques larmes, triste à l'idée de ne pas être chez moi. J'ai pensé à appeler Lorraine, mais j'y ai renoncé puisque c'était quand même elle qui m'avait répété le plus souvent de faire attention.

Lorsque tu es finalement arrivé, tu t'es confondu en excuses et tu as dit que ton retard avait été causé encore une fois par une autre réunion imprévue après le déjeuner qui s'était éternisée sans que tu aies pu m'appeler pour m'en avertir.

Au moment où tu es arrivé, j'étais en train de faire une crise de nerfs généralisée. En fait, c'était la première fois que je me laissais aller devant toi. Tu m'as apporté des Kleenex. Tu es allé décrocher le peignoir blanc et peluché de la porte de la salle de bain et tu m'as enveloppée dans celui-ci même si j'étais encore complètement habillée. Je me suis réfugiée dans tes bras. Nous nous sommes allongés sur le lit. Tu m'as serrée contre toi pendant longtemps. Nous n'avons pas fait l'amour.

Quelques heures plus tard, il fallait que je rentre chez moi.

Dans mon courriel le lendemain matin, j'ai dit, Ce n'est jamais dur pour moi de te dire combien je t'aime et tout ce que tu signifies pour moi. Mais c'était tellement difficile de renoncer ainsi à toutes mes défenses comme ça et de t'avouer à quel point je me sentais mal. Ton retard a été la goutte qui a fait déborder le vase. Je ne m'en suis pas encore complètement remise. Je ne voulais pas être comme ça... je voulais que ce soit doux et agréable. Je voulais être toujours sage et intelligente et toutes ces merveilleuses qualités que tu m'avais attribuées.

J'ai dit, Tu avais tout à fait raison lorsque tu avais remarqué que j'aimais l'ordre... et aussi la fiabilité, la prévisibilité et la routine. Tout cela me donne l'impression d'être en sécurité et maître de la situation. Pendant toutes ces années, j'ai évité les hommes parce que j'avais peur d'être à nouveau blessée. C'est seulement parce que c'était *toi* que je me suis autorisée à prendre un risque et à baisser ma garde. Je pensais que tu ne me ferais jamais de mal.

J'ai dit, Pendant toutes ces années, je vivais protégée par un mur et maintenant je veux dresser ce mur à nouveau. Aujourd'hui j'ai l'impression que ma vie a été jetée dans le chaos le plus total et cela m'effraie et m'inquiète beaucoup.

J'ai dit, Maintenant que je t'ai dit à quel point je me sentais mal, j'ai peur que tu aies une piètre opinion de moi. J'ai l'impression que tout a changé entre nous et que notre relation n'est plus la même encore une fois. À présent, tu vois une part de moi qui n'est ni incroyable ni formidable ni merveilleuse. Aujourd'hui, tu sais que moi aussi je peux être faible et en manque d'affection et incapable de me débrouiller toute seule. Cela me tracasse beaucoup !

Tu as dit, Je t'apprécie encore plus maintenant. En me dévoilant la profondeur de tes inquiétudes et de tes émotions, tu m'apparais encore plus réelle.

Tu as dit, Il est tout à fait naturel de souffrir d'une multitude d'émotions et de sentiments avec leurs hauts et leurs bas. La vie est certainement très complexe parfois. Mais elle est aussi extrêmement intéressante, stimulante et, je l'espère, aussi positive que possible. Je pense que la meilleure façon de procéder est de mettre en avant ses inquiétudes en toute honnêteté et de toujours s'en parler.

Tu as dit, Je t'en prie, ne dresse pas ton mur à nouveau.

J'ai dit, Même si j'ai eu de mauvaises journées ces derniers temps, je me sens surtout reconnaissante pour tout cet amour (*ton* amour !) qui est arrivé dans ma vie à un moment où je croyais ne plus jamais ressentir d'amour ou être aimée à nouveau. Et donc, ma chère âme sœur, malgré les obstacles, je dois t'avouer : je ne l'aurais pas raté pour tout l'or du monde !

J'ai dit, Je sais que je ne serai plus jamais la même... et j'en suis heureuse !

Tes courriels étaient toujours ponctués d'ellipses : parfois les trois points de suspension habituels... d'autres fois il y en avait quatre, cinq, six ou même sept. Au début, je les trouvais charmants, tous tes petits points. Lorsque je te l'ai dit, tu étais un peu gêné.

Tu as dit, J'avoue que lorsque j'ai commencé à t'écrire, j'étais très conscient de tout ce que j'écrivais, l'orthographe, la grammaire, la structure, la ponctuation... parce tu es une auteure tellement extraordinaire. Toutes tes lettres pourraient être publiées, tu sais ! Elles sont toujours parfaitement rédigées. T'écrire m'a fait reprendre confiance en mes habiletés d'écriture, quelque chose qui m'a toujours tracassé. Lorsque j'étais à l'université, mes dissertations étaient toujours couvertes de cercles rouges et de flèches qui montraient mes erreurs de grammaire. Et même maintenant, avec tous les rapports que je dois rédiger, j'ai toujours des problèmes sur ce plan.

Tu as dit, Lorsque j'utilise ces petits points, j'ai littéralement l'impression d'avoir une vraie conversation avec toi.

J'ai dit, Je t'en prie, ne te sens pas gêné ou complexé. Je les adore, tes points ! À travers eux, tu respirez, tu soupîres, tu penses, tu souris, tu ris, tu me taquines, tu bégaies, tu es nostalgique ; à travers eux tu me tiens la main, tu me serres dans tes bras, tu bois ton café ; d'autres fois, ils représentent des larmes non versées, des baisers, ils te représentent toi en train de rassembler tes pensées... ces petits points sont très polyvalents ! Ces petits points constituent une révolution de la ponctuation ! Donc je t'en prie, ne te retiens pas... envoie-moi tes pensées... envoie-moi tes petits points !

J'ai moi-même commencé à les utiliser assez souvent... ces petits points étaient un peu comme une contagion tachetée que nous partagions.

Mais plus tard : ils ont commencé à me rendre folle. Je les fixais sans cesse, comme s'ils étaient une sorte de hiéroglyphes ou de code morse que j'arriverais un jour à déchiffrer si je persistais à essayer. Mais essayer de lire entre les points était encore plus exaspérant que d'essayer de lire entre les lignes ; cela s'avérait encore plus impossible que d'essayer de comprendre ces courriels envoyés par des étrangers qui ne contenaient que des listes absurdes de mots sans aucun lien. Je scrutais sans cesse tes petits points, essayant de comprendre tout ce que tu ne disais pas, tout ce que tu retenais, tout ce que tu cachais, tous les secrets que tu gardais pour toi, tous tes péchés d'absence.

Trois petits points.

Tennessee Williams a dit un jour que lorsqu'on doit traverser une période de malheur, une peine d'amour, la perte d'un être aimé ou quelque autre « trouble » dans notre vie, l'écriture est alors le seul refuge. (J'ai trouvé cette citation pendant que je cherchais celle de Steinem.) J'aimerais bien que ce soit vrai. Je voudrais que l'écriture soit mon refuge, mon point d'ancrage, mon salut, comme ce l'était jadis.

Mais à l'apogée (ou au fond) de ma souffrance, je n'arrivais même pas à lire durant plus de vingt minutes d'affilée, et encore moins à écrire autre chose que les courriels que je t'envoyais. Il m'était impossible de me concentrer. Les mots s'éparpillaient sur la page. J'avais beau relire la même phrase quatre ou cinq fois, je n'en comprenais pas plus le sens. Le temps d'arriver au bas de la page et je ne me souvenais déjà plus de ce que j'avais lu au début. Cela devait être la raison pour laquelle mon père avait dû renoncer à la lecture lorsque la maladie d'Alzheimer s'était mise à progresser. L'histoire la plus simple m'échappait et, très vite, je me retrouvais à regarder dans le vide ou à arpenter fiévreusement la maison dans l'anxiété et la peur.

Apparemment, je n'avais aucun refuge.

Les mots me manquent.

Ou bien c'est moi qui ne suis plus là.

Écrivez très lentement.

Écrivez très rapidement.

Écrivez très gros.

Écrivez très petit.

Écrivez en rouge (ou en violet ou en vert).

Écrivez de l'autre main.

Écrivez sur du papier coloré.

Écrivez à l'envers.

Écrivez dans le noir.

Écrivez à l'encre invisible.

Le fait que tous les horoscopes que je t'envoyais pouvaient être source d'agacement a commencé à me tracasser. Je t'ai demandé si tu voulais que je cesse tout cela.

Tu as dit, Non, non, n'arrête pas, je t'en prie... j'aime les recevoir ! Je crois que j'ai besoin de toute l'aide du monde pour arriver à comprendre ma propre vie !

LE TIEN : Tout doit changer. Rien dans la vie n'est permanent. Une fois que vous acceptez ce fait, vous vous préoccupez de maintenir le statu quo, dans votre vie personnelle ou au travail. Vous avez le droit d'entretenir des doutes. Vous avez le droit de vous demander si ce que vous avez accompli dans votre vie en a valu la peine. Mais ne laissez pas ces doutes vous paralyser.

LE TIEN : La vie est trop courte pour perdre du temps à s'inquiéter de ce que les autres pensent de votre comportement. Si vous aspirez à faire quelque chose qui va faire jaser, faites-le et au diable les conséquences. Vous ne voulez pas regretter, dans dix ans, de ne pas avoir été plus aventureux.

LE MIEN : Vous avez une attitude un peu négative en ce moment. Pourquoi donc ? Peu importe la raison, vous devez continuer à espérer que tout finira par aller pour le mieux, même si en ce moment vous ne pouvez pas imaginer comment cela pourrait être possible.

LE MIEN : Le nombre d'obstacles sur votre chemin ou leur hauteur importe peu. Vous avez tout ce qu'il faut pour les surmonter tous. Le destin ne vous demandera jamais de faire plus que ce que vous êtes capable de faire; ne vous inquiétez donc pas si la montagne devant vous vous paraît immense. Vous trouverez un moyen de la déplacer.

Au début, je t'envoyais des fragments d'articles que j'avais lus dans le journal. Cela arrivait le plus souvent les lundis matin, car je trouvais les journaux de la fin de semaine remplis d'articles qui t'intéresseraient ou t'amuseraient sûrement. Je savais que tu ne lisais pas le journal autant que moi : tu disais que tu n'avais jamais le temps.

Je t'envoyais des reportages sur la Toscane et autres endroits que nous rêvions de visiter ensemble un jour : New York, le Mexique, Paris, l'Alaska et les Caraïbes sur un navire de croisière.

Je t'envoyais des articles de la section Carrières et Emplois intitulés « Les règles pour gagner la guerre des réseaux », « Améliorez vos habiletés en présentation », « Ce que tous les employeurs recherchent » et « Exploitez votre talent naturel pour un maximum de réussite. »

Je t'ai envoyé un article intitulé « Moineau domestique dans l'allée 2 » sur le problème croissant des oiseaux qui trouvent refuge dans les grandes surfaces des villes d'Amérique du Nord. Dans l'article, il était question d'un faucon qui avait emménagé dans un magasin Home Depot en Ohio et qui se nourrissait de pigeons qui vivaient là aussi. Et apparemment, il y avait toute une volée d'hirondelles dans un Home Depot à Minneapolis qui avaient appris à ouvrir les portes automatiques en volant devant les détecteurs de mouvement !

Je t'ai envoyé l'histoire de cette femme écossaise avec un accent de terroir mélodieux qui est allée se coucher avec un mal de tête et qui s'est réveillée le lendemain matin en parlant avec un accent sud-africain. Et il y avait aussi celle du non-voyant en Roumanie qui avait été arrêté deux fois en un mois pour vol de voiture. Sans parler de cette danseuse nue britannique qui avait dû quitter son travail parce qu'elle avait développé une allergie au nickel du poteau dont elle servait pour les spectacles. Ou encore cet homme finlandais, déjà père de six enfants, qui avait tellement peur de féconder sa femme encore une fois qu'il avait enduit son condom de colle forte.

Je t'ai envoyé un article entier sur les avantages mentaux et physiques du rire sur la santé. L'article s'intitulait « Mieux vaut rire que guérir » et parlait d'une nouvelle étude qui démontrait que le rire apportait plus ou moins les mêmes avantages vasculaires que l'aérobie. Les auteurs recommandaient de faire trente minutes d'exercice trois fois par semaine et de rire quinze minutes par jour afin d'en tirer le maximum d'avantages pour la santé.

Je t'ai envoyé l'histoire d'un couple qui avait été réuni au bout de soixante ans. Ils avaient été amoureux au lycée, mais avaient été séparés lorsqu'il avait été appelé au combat pendant la

Seconde Guerre mondiale. Ils avaient perdu contact. Après la guerre, ils se sont tous les deux mariés avec quelqu'un d'autre, et leurs conjoints respectifs sont aujourd'hui décédés. À eux deux, ils ont eu sept enfants (quatre pour elle et trois pour lui) et trente-trois petits-enfants. Deux semaines après s'être retrouvés, ils se sont mariés. Elle avait soixante-dix-sept ans et lui allait avoir quatre-vingts ans dans deux mois. Tous les deux sont d'accord pour dire aujourd'hui que c'était comme s'ils n'avaient jamais été séparés.

Tu as dit, C'est une très belle histoire.

J'ai dit, Hier était une longue journée où beaucoup de choses qui auraient dû être simples se sont avérées compliquées, beaucoup d'autres choses qui auraient dû être agréables se sont avérées frustrantes et agaçantes et encore plein de choses qui auraient dû se faire en dix minutes ont finalement pris deux heures ! Ce devait être l'un de ces jours. Et apparemment je n'étais pas la seule à qui cela arrivait. Lorsque je suis allée à la poste au centre-ville, j'ai vu un jeune couple se disputer violemment à l'angle d'une rue. Elle était tellement en colère qu'elle lui a balancé sa bicyclette!

J'ai dit, Je ne t'ai pas écrit hier, car je voulais t'épargner toutes mes jérémiades grincheuses. À la fin de la journée, je commençais à avoir mal à la tête et j'étais à la fois épuisée et déprimée ma propre mauvaise humeur.

Mais, j'ai dit, la journée d'hier m'a permis de m'enfoncer dans le plus profond désespoir, un endroit où je me sentais très vulnérable et malheureuse (Ô toi de peu de foi, pourquoi as-tu encore si peur ?), aujourd'hui, je vais réaliser un miracle! Aujourd'hui, je vais me faire pousser des ailes et m'envoler vers cette sublime utopie où une nouvelle fournaise ne coûte pas six mille dollars, où il n'y a jamais de file d'attente à la banque ou à la poste, où tous les conducteurs sont compétents et courtois en tout temps, où il y a une place de stationnement exactement là où vous en avez besoin, où les âmes sœurs qui sont faites pour être ensemble le sont *vraiment*. Par la seule force de la volonté, je serai une personne positive et heureuse pendant toute la journée !

Tu as dit (comme tu l'avais déjà dit plusieurs fois), Tu es une auteure si douée ! Les mots semblent te venir tellement naturellement. Tu as beaucoup de chance. Je t'envie cela.

Je n'ai pas dit, La chance n'a rien à voir avec cela. Je passe des heures à rédiger ces satanés courriels pour toi.

J'ai dit, Merci.

Au début, je t'envoyais de la poésie. Je passais souvent toute la soirée à rechercher le poème parfait que je t'enverrais en premier le lendemain matin. Parfois je t'envoyais de la poésie quand

je n'avais rien d'autre d'intéressant à t'écrire. Mais parfois, je te l'avoue, je t'envoyais des poèmes contenant des messages, en espérant que le poète les fasse passer avec plus de finesse que je ne saurais jamais le faire.

Deux fois je t'ai envoyé ces vers des « Oies sauvages » de Mary Oliver :

Tu n'as pas besoin d'être sage.

Tu n'as pas besoin de marcher à genoux

pendant des kilomètres pour expier tes fautes.

Tu n'as qu'à laisser le doux animal de ton corps

aimer ce qu'il aime.

Raconte-moi ton désespoir et je raconterai le mien¹³.

Je t'ai envoyé ces vers pour la première fois en automne, un jour où j'avais dîné dans mon jardin en compagnie de Kate et Michelle et que nous avions vu six volées d'oies qui partaient vers le sud alors que nous mangions des quesadillas aux haricots noirs et buvions du jus de mangue, étonnées de voir qu'un autre été était déjà terminé. À la vue de ces oies, j'ai ressenti encore une fois ce riche mélange d'émotions. Kate a récité ce poème de mémoire et puis je te l'ai envoyé tard dans la soirée pour que tu le trouves dès le lendemain matin à ton arrivée au travail.

Tu as dit, Merci. J'aime tout ce que tu m'envoies. Tu as fait renaître mon intérêt pour tout ce qui est poétique... et romantique.

Tu as dit, Parmi tous les milliers de mots que je lis tous les jours, ce seront les tiens et les vers que tu m'envoies qui resteront marqués dans ma mémoire pour toujours.

Je t'ai envoyé ces mêmes vers à nouveau un après-midi de printemps alors que j'étais seule dans mon jardin, en train de nettoyer la pagaille que l'hiver avait laissée derrière lui. Les oies revenaient vers le nord. Il y en avait des centaines organisées en deux gigantesques volées éparées, l'une derrière l'autre. Leurs cris lorsqu'elles m'ont survolée m'a fait réaliser que mon cœur souffrait de solitude.

J'ai dit, Tu te souviens lorsque je t'ai envoyé ce poème à l'automne ? Maintenant les oies sont de retour. Le temps passe et la vie continue...

Tu n'as pas répondu.

¹³ Traduction de Elisabeth Pomès. http://www.elisabethpomes.com/analyse_francais/inspirations_francais.html

Tu as dit qu'il allait y avoir une manifestation politique dans ta ville, pendant la visite du président d'un pays reconnu pour ses violations des droits humains. Tu as dit que tu comptais y participer. J'avais entendu parler de cette manifestation organisée à la télévision. On craignait qu'il y n'y ait beaucoup de violence. Un autre millier de policiers avaient été sollicités.

En fin de compte, tu n'as pas pu y assister, car tu avais trop de travail cette journée-là.

En réponse à ce renseignement j'ai dit, Je suis soulagée que tu n'aies pas pu y aller. J'aurais été tellement inquiète ! Je n'ai moi-même jamais participé à une telle manifestation, mais je pense qu'il y avait de fortes possibilités pour que la situation échappe à tout contrôle. Foules immenses, émotions fortes : un mélange explosif.

Tu as dit, Je suis très déçu de ne pas avoir pu aller à la manifestation. C'est peut-être vrai que la plume est plus forte que l'épée, mais les écrivains ont besoin d'un sujet d'écriture et parfois, il faut prendre des mesures, il faut en personne faire des déclarations. Je m'implique grandement dans de telles actions de désobéissance civile depuis que j'ai seize ans et cela n'est pas prêt de changer. En fait, au fur et à mesure que le temps passe, je m'implique de plus en plus. Tu n'as pas à te faire du souci pour moi... Je garde toujours les pieds sur terre. Je prendrais certainement des précautions par sécurité..... mais je n'ai peur de rien.

Je n'ai pas dit, Tu devrais.

J'ai dit, Ton insinuation que les écrivains restent assis sur leurs culs toute la journée sans rien faire, pendant que les personnes qui prennent *vraiment* cela à cœur se rendent sur place et font quelque chose, est insultante pour moi. C'est comme si tu me remettais à ma place en des termes on ne peut plus clairs. Si la manifestation était si importante pour toi, pourquoi n'as-tu pas pris congé pour y aller... au lieu de m'invectiver ?

Tu as dit, Je n'ai certainement pas voulu t'insulter ni suggérer que tu ne participes pas à des causes importantes. J'ai l'impression qu'un des problèmes avec la communication par courriel, c'est le ton qui est parfois mal interprété. Dans ce cas, c'est cette histoire de ton qui t'a fait penser que je t'invectivais.

J'ai dit, Oui, il est vrai que la communication par courriel a ses limites.

Je n'ai pas dit, Si tu écrivais mieux, il y aurait longtemps que tu aurais maîtrisé « cette histoire de ton ».

J'ai dit, Parfois je suis perdue. Mon « amant de l'hôtel » est tellement différent de mon « amant des courriels ». Je préfère de beaucoup mon amant de l'hôtel... il me prodigue tout son amour et toute son attention et, avec lui, je me sens unique et aimée. Mais l'amant des courriels m'apparaît trop souvent comme un parfait inconnu, pas du tout comme un amant. Il me laisse frustrée, car il

ne répond pas à mes questions et sa voix est très différente et peu affectueuse. Je dois trouver un moyen de fusionner ces deux amants en une seule personne dans mes pensées !

Tu as dit, Cela m'embête de ne pas toujours pouvoir t'exprimer mes sentiments convenablement et librement. Mais je tiens à préciser que je travaille dans un bureau en espace ouvert, coincé dans un labyrinthe de cloisons dans lequel les gens passent constamment. Je suis toujours conscient du fait que je ne devrais pas utiliser mon courriel professionnel pour ma correspondance personnelle. De plus, j'ai comme l'impression que les courriels ne sont pas entièrement privés, mais je n'en suis pas sûr.

Tu as dit, Raison de plus pour attendre ta prochaine visite avec impatience... nous pourrions alors parler librement, sans interruptions ni contraintes.

Tu as dit, Je sais que pour toi et moi, exprimer le fond de nos pensées et de nos sentiments est très important, même essentiel.

J'ai dit, J'ai tellement peur de te perdre à nouveau.

Tu as dit, Tu ne me perdras jamais. Je suis là. Je ne vais nulle part. Je serai toujours là pour toi.

J'ai dit que je t'aimerais toujours, quoi qu'il arrive. J'ai dit que jamais je ne te tournerais le dos ou regretterais de t'aimer autant.

J'ai dit, De savoir que tu m'aimes a changé ma façon d'être dans ce monde.

J'ai dit, Tu améliores et enrichis ma vie chaque jour, même pendant les moments les plus difficiles.

J'ai dit, Le lien entre nous est éternel et indestructible.

J'ai dit, Même si l'on répète souvent que rien ne reste jamais pareil, il y a quand même une chose qui ne changera jamais : mon amour pour toi.

De nouveau, nous nous échangeons des courriels à propos de ma prochaine visite imminente, un autre voyage d'affaires.

J'ai dit, N'est-ce pas incroyable que soudainement toutes les routes mènent vers ta ville ? Parfois, j'ai l'impression que l'univers joue en notre faveur !

Tu as dit, Oui, c'est si merveilleux. J'espère que je n'aurai pas de réunion ce soir-là.

J'ai dit, Dans le cas où ils essaieraient de t'imposer quelque chose pour cette soirée, je compte sur toi pour leur expliquer poliment, mais fermement, que tu as une autre affaire pressante dont tu dois t'occuper (c'est-à-dire moi !).

J'ai dit, Devrais-je porter mes bottes noires sophistiquées à talons hauts, qui sont assez seyantes, je dois dire, ou bien devrais-je mettre mes bottes à talons plats plus pratiques, qui tiennent bien au chaud, mais qui ne sont pas aussi jolies???

Tu as dit, Il y a encore de la neige sur le sol ici.

J'ai dit, Je pense que je vais quand même opter pour les bottes sophistiquées.

Par la suite tu as dit, Je suis très content que tu aies mis ces bottes sexy.

J'ai dit, Je suis très contente que tu ne sois pas allé à cette réunion ce soir.

Je pense à toutes les fois où tu as dit que tu m'appellerais et où tu ne l'as pas fait.

Lorsque je m'en suis plainte, tu as dit que tu avais dû terminer le rapport budgétaire trimestriel avant la fin de la journée. Tu as dit, J'étais rivé à mon bureau ici ! J'ai fermé mes courriels et éteint mon téléphone, fermé ma porte, plongé le nez dans mon travail et rédigé ce rapport !

Ou bien tu as dit qu'on t'avait appelé pour assister à une réunion qui avait duré toute la journée et puis que tu avais eu une autre réunion dans la soirée. Ou tu as dit que tu avais passé toute la journée confortablement installé dans une pièce faiblement éclairée avec tes collègues pour une séance d'information. Ou tu as dit que tu avais été coincé dans un séminaire sur l'organisation qui avait duré toute la journée. Ou tu as dit que tu avais dû terminer un projet de financement avant la date limite, c'est-à-dire avant la fin de la journée. Ou tu as dit qu'il y avait eu tout un défilé de personnes et de coups de téléphone au cours de la journée, et que tu n'avais pas eu l'occasion de me contacter. Ou tu as dit que tu avais été séquestré pendant quatre jours pour planifier les prochaines semaines de travail. Ou tu as dit que tu avais été convoqué pour ta révision de poste annuelle et cela avait pris toute l'après-midi.

Tu as dit, J'ai travaillé à l'extérieur, en essayant de rester éloigné de mon bureau autant que possible !

Tu as dit, Une importante partie de la semaine a été perdue à cause d'exigences extérieures.

Tu as dit, On m'a donné encore plus de travail à faire. Il faut vraiment que je me concentre et que je mette le reste de côté.

Tu as dit, Je suis vraiment submergé par tout ce travail qui me tombe dessus !

Tu as dit, C'est comme si l'on m'avait mis un couteau sous la gorge. Il y a tellement d'affaires importantes qui requièrent mon attention immédiate !

Tu as dit que ton immeuble n'avait plus d'alimentation en eau. Tu as dit qu'il était tombé de la pluie verglaçante toute la journée. Tu as dit que tu avais eu une intoxication alimentaire. Tu as dit que tu avais dû subitement te rendre à un colloque à l'extérieur de la ville qui a duré trois jours. Tu as dit que ton chien était mort. Tu as dit que tu avais attrapé la grippe. Tu as dit que tu avais animé une conférence pendant une journée et demie. Tu as dit que tu avais eu une chirurgie dentaire et que tu avais mis toute la semaine à récupérer. Tu as dit que tu avais pensé m'appeler, mais que chaque fois c'était trop tard et que tu ne voulais pas me réveiller. Tu as dit que ton oncle était décédé. Tu as dit que tu avais la grippe. Tu as dit que tu avais fait des travaux chez toi toute la fin de semaine (construction de cloisons sèches, ponçage, application de couche d'apprêt, peinture, peinture et encore de la peinture !) Tu as dit que tu t'étais endormi.

Tu as dit, J'ai été très malade. J'ai été terrassé par la terrible grippe qui circule par ici, une des souches les plus virulentes du virus ! J'avais juste envie d'aller me réfugier sous une pierre.

Tu as dit, C'est la première fois de tout le mois où je me sens relativement bien... c'était la pire grippe que j'ai jamais attrapée ! Pour l'amour du ciel, n'oublie surtout pas de prendre tes vitamines... c'en était une mauvaise !

Je n'ai pas dit, Cela fait dix ans que je n'ai pas eu de grippe grave.

Je n'ai pas dit, De toutes les personnes que je connaisse, tu es sûrement celle qui attrape la grippe le plus souvent.

J'ai dit, Fais-toi vacciner contre la grippe.

Tu as dit que ton chat était mort. Tu as dit que ta tante était décédée. Tu as dit qu'un ami que tu connaissais depuis l'école secondaire était décédé. Tu as dit qu'un ancien collègue était décédé la semaine dernière.

Pendant des mois, il m'a semblé que j'étais constamment en train de t'envoyer des lettres de sympathie, de condoléances et de soutien.

J'ai dit, J'aurais aimé être là pour te reconforter.

J'ai dit, Avant tout, souviens-toi que mon cœur est toujours avec toi.

J'ai dit, Tu as perdu tellement d'êtres chers ces derniers mois. J'aurais aimé être là pour toi.

Lorsque j'ai raconté tout cela à Michelle, elle a dit, Cette relation tourne autour du thème de la mort.

J'ai dit, Bon Dieu !

Lorsque j'ai demandé à Kate ce que toute cette mort pouvait bien signifier, elle a dit, d'un ton agacé, Ça ne veut rien *dire*... *c'est* comme ça.

Lorsque je t'ai demandé si tu avais développé une sorte d'aversion à m'appeler, tu as dit, Noooooon..... aucune aversion... j'ai juste été tellement occupé.

Tu as dit, J'avais tout à fait l'intention de t'appeler la semaine dernière, mais j'ai dû assister à plein de réunions et faire des visites de lieux un peu partout dans la ville. Ces jours-ci, on ne trouve presque plus de téléphones publics... et ils sont tous à l'extérieur ! Ou bien ils sont fixés sur le mur d'un Tim Hortons ou bien dans une cabine de plexiglas d'une solidité qui laisse à désirer et où le vent souffle à travers les portes battantes !

C'était en janvier.

Lorsque j'ai raconté tout cela à Kate, elle a grogné et dit, Il n'a pas de *manteau*?

Tu as dit que tu allais t'acheter un téléphone cellulaire pour pouvoir m'appeler n'importe où n'importe quand.

J'ai dit, Oui, bonne idée.

Je n'ai pas dit, Oui, il était temps que tu débarques au vingt et unième siècle.

J'ai dit, Je ne pense pas demander beaucoup. Et pourtant même les plus petites choses semblent être trop exigeantes pour toi.

Tu as alors dit que tu avais tellement de responsabilités et d'engagements. Tu as dit que tout le monde comptait sur toi. Tu as dit que tu ne pouvais pas les laisser tomber.

Tu as dit, J'espère revenir à un mode de vie relativement normal la semaine prochaine. Je promets d'essayer de mieux communiquer avec toi à ce moment-là... lorsque j'aurai plus de temps, je l'espère.

J'ai dit, Ne te fais pas de soucis pour moi. Je vais bien.

Tu as dit que jamais dans toute ta vie tu n'avais été soumis à une telle pression.

J'ai dit que j'avais beaucoup réfléchi à toute cette pression à laquelle tu étais soumis. J'ai dit que je voulais te faciliter la vie, pas la compliquer. J'ai dit que je voulais être le dernier de tes soucis. J'ai dit que je n'avais jamais voulu être un fardeau pour toi.

Tu as dit, J'espère ne jamais être un fardeau pour toi non plus.

J'ai dit, Tu n'en es pas un.

J'ai dit, Comme le dit toujours Dr. Phil, Je veux être l' « endroit moelleux qui adoucit ta chute ».

Tu as dit, Qui est Dr. Phil ?

Un jour au début, après avoir longuement raconté des bêtises à propos d'une émission que j'avais regardée à la télévision la veille, je t'ai demandé quelle était ton émission de télé favorite, et tu m'as répondu que tu ne regardais jamais la télévision, que tu *n'avais* même *plus* de téléviseur. Étant une inconditionnelle incorrigible et sans borne du petit écran, j'ai trouvé cela tellement inconcevable que sur le coup je ne t'ai pas cru.

Et si, lorsque tu l'as dit, il y avait dans ta voix ce ton de supériorité que certaines personnes qui ne regardent pas la télévision prennent envers ceux qui la regardent, j'ai choisi de l'ignorer.

Je pense à toutes les fois où tu as dit que tu m'enverrais un courriel et où tu ne l'as pas fait.

Je pense à tes silences qui sont devenus de plus en plus longs : quatre jours, une semaine, dix jours, deux semaines, trois. Les courriels quotidiens avaient manifestement sombré dans l'oubli, du moins de ton côté. Au début, je t'écrivais tous les jours quand même, et ce, même si tu ne m'avais pas répondu. Et chaque fois que j'avais à nouveau de tes nouvelles après un de ces longs silences, je te répondais immédiatement. Cela m'a pris longtemps avant de me rendre compte que chaque fois que je faisais cela, chaque fois que je cliquais sur le bouton Envoyer, je me replongeais dans la même situation d'attente. J'attends encore.

J'attends toujours.

Attendre et attendre et puis attendre encore.

Peu importe ce que j'étais en train de faire, j'attendais simplement que tu me répondes.

Me voilà, à passer de la rage à la peur, à vérifier les avis de décès pour voir si tu n'étais pas mort, d'appeler à ton bureau simplement pour m'assurer que ta voix était encore là, car je me disais que si tu étais mort, ils auraient pris le soin de changer ton message... non ?

Me voilà, à penser que, après un silence de trois semaines et demie, tu avais foutument intérêt à être mort.

Me voilà, à écrire toujours plus de courriels, drôles au début, puis au ton de plus en plus furieux et/ou désespéré :

Twinkle twinkle... petite étoile, où es-tu?

Es-tu là ? Cligne une fois des yeux si tu y es, deux fois si tu n'y es pas !

Est-ce que ça va ?

S'est-il passé quelque chose ?

Je ne veux pas t'embêter mais... as-tu reçu ma dernière lettre ?

Je ne veux pas t'embêter mais... pourquoi n'as-tu pas répondu ?

Je ne veux pas t'embêter mais... où es-tu pour l'amour de Dieu ?

Je n'en peux plus.

Je ne supporte pas que tu me laisses en suspens comme cela.

Pourquoi me fais-tu ça ?

Ton silence est assourdissant.

Me voilà, à péter les plombs : Que se passe-t-il pour l'amour de Dieu? Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le pire. Ou bien cela ou bien que tu aies décidé de mettre un terme à cette correspondance sans m'avertir. Pour de vrai? Peut-être. Je ne sais pas. Je ne sais rien. Tu n'as pas répondu à mes nombreux courriels ni à mes messages téléphoniques. Je commence à être à bout à force d'essayer de comprendre.

Me voilà, à supplier : Je t'en prie, écris-moi juste un petit mot, même bref, pour me dire que tu vas bien.

Me voilà, humiliée et consternée d'être allée jusqu'à te supplier : J'en ai assez. C'est la dernière fois que j'essaie de te contacter.

Et puis finalement tu refaisais surface, habituellement avec un *Me revoilà !* jovial dans la case objet.

Tu as dit, Non, je ne suis pas complètement disparu de la surface de cette planète !

Tu as dit, J'ai l'impression d'être tombé par-dessus bord...

Tu as dit, J'ai l'impression de m'être rayé de la carte...

Tu as dit, J'ai l'impression de ne plus être dans le coup...

Tu as dit, J'ai l'impression d'être entré dans un autre monde...

Tu as dit, Je me sens un peu comme un garçon perdu ici... à nouveau !

Tu as dit que ta messagerie avait connu un problème technique. Tu as dit que ton ordinateur avait été en panne. Tu as dit que ton ordinateur tombait en panne chaque fois que tu essayais d'accéder à tes courriels. Tu as dit que les techniciens avaient modifié ta connexion de réseau, que plus rien ne fonctionnait et que cela avait pris une semaine avant qu'ils repassent pour régler le problème.

Tu as dit que tu m'avais écrit la semaine dernière, mais que tu avais fait une erreur en tapant mon adresse et que la lettre t'était revenue.

Tu as dit que tu m'avais envoyé un courriel vendredi dernier et un autre pendant la fin de semaine, mais apparemment je ne les avais pas reçus. Tu as dit, Je me demande où ils sont allés.

Tu as dit que tu m'avais écrit hier, mais que lorsque tu avais allumé ton ordinateur ce matin, il y avait une indication que le message était « expiré. » Tu as dit, Qu'est-ce que ça veut dire ?

Tu as dit, Je t'ai envoyé des lettres jeudi et vendredi. Je me demande ce que diable il a pu se passer puisqu'elles ont l'air d'avoir été envoyées, mais tu ne sembles pourtant pas les avoir reçues. Donc les revoici.

Tu as dit, Je t'ai écrit tôt ce matin, j'ai cliqué sur Envoyer, mais mon ordinateur s'est tout à coup figé... et ma lettre a disparu. J'espère que tu recevras celle-ci !

J'ai dit, Achète-toi un nouvel ordinateur.

Tu as dit que tout ne tournait pas autour de moi.

Je n'ai pas dit, J'en suis consciente... mais est-ce pourrais-je pas être la seule qui compte de temps en temps ?

Tu as dit que je n'étais pas la seule avec qui tu avais abandonné une communication régulière. Tu as dit que tes collègues au travail s'étaient aussi demandé où tu étais passé.

Je n'ai pas dit, Tant mieux pour eux.

Lorsque je t'ai demandé si tu te sentais replié sur toi-même ces jours-ci, tu as dit, Noooooon.... pas replié... inutile de s'en faire à nouveau... j'ai simplement été très occupé.

Tu as dit, Encore une semaine plus qu'hasardeuse.

Tu as dit que tu pensais qu'une pause dans notre correspondance m'aiderait à avancer dans mes écrits.

Tu as dit, Je n'ai jamais eu l'intention de perdre contact pendant si longtemps... mais le temps a filé à toute allure..... et certaines choses sont arrivées...

J'ai dit, Quelles choses ?

Tu as dit, Je suis sincèrement désolé pour mon comportement inconséquent... Je marche à l'adrénaline ces jours-ci.

Tu as dit, J'ai l'impression d'être un chat sur un toit brûlant... en train de constamment sauter d'une chose à l'autre. J'espère bientôt retrouver une certaine régularité dans mon train de vie.

Je n'ai pas dit, Tu sais qu'il existe des laxatifs très efficaces pour ça de nos jours.

Tu as dit, Revenir à une communication régulière avec toi est tellement important pour mon cœur et pour mon âme. Je te promets que je vais t'écrire cette fin de semaine... si je trouve le temps...

Plusieurs jours ont passé.

J'ai dit, Apparemment tu n'as pas trouvé le temps.

J'ai dit, Je suis tellement frustrée que j'ai l'impression que je pourrais aussi bien habiter en Sibérie au lieu d'habiter à quelques heures de chez toi.

Je n'ai pas dit, Je suis sûre que même en Sibérie ils ont des messageries fiables depuis le temps. Ces derniers mois, grâce aux merveilles de la technologie moderne, j'ai reçu des courriels de Moscou, Kyoto, Oslo, d'un terrain de camping dans les forêts au nord du Wisconsin, d'une plage dans les Bermudes et d'un navire qui traversait le détroit de Davis de la côte ouest du Groenland à la côte est de l'île de Baffin.

Tu as dit que tu savais que ton incapacité à communiquer par moments était frustrante et irritante pour moi, mais que tu pensais toujours à moi. Tu as dit que même lorsque tu ne pouvais pas être en contact, tu m'aimais toujours autant.

Tu as dit, Nos échanges réguliers me manquent tellement. Mais sache que mes pensées s'achèment quand même vers toi.

Tu as dit que tu m'envoyais toujours ton amour par télépathie. J'ai dit, C'est gentil, mais de mon côté, la télépathie ne marche pas.

Tu as dit que tu pouvais comprendre pourquoi j'étais en colère. Tu as dit que tu étais désolé d'être une cause d'inquiétude, de bouleversements et de stress. Tu as dit que tu m'aimais tellement et que jamais tu ne voudrais être la source de mon inquiétude ou de mon anxiété. Tu as dit que tu étais chagriné de l'avoir été... encore une fois.

Tu as dit, Je n'ai jamais cherché à te blesser... encore une fois.

J'ai dit, J'ai commencé à prendre des antidépresseurs... encore une fois.

Tu n'as rien dit à ce sujet dans ta réponse une semaine plus tard. À la place, tu as décrit les vingt-quatre projets différents sur lesquels tu travaillais, un accident atroce que tu avais vu en allant au travail la veille, qu'heureusement personne n'avait été sérieusement blessé même si c'était difficile à croire étant donné l'état critique de l'épave, un jeune homme avec des dreadlocks que tu avais rencontré dans le parc pendant ta promenade du dîner qui transportait un classeur contenant toutes les paroles de Bob Marley écrites à la main qu'il avait mémorisées une par une !

Tu as dit, Tu seras heureuse d'apprendre que cette semaine, j'ai réorganisé tous mes fichiers... Ils étaient devenus un tel embarras ! Tu as dit que tu avais suivi le système que je t'avais suggéré il y a quelques mois. Tu as dit que tu te sentais mieux depuis que tu avais réorganisé tes fichiers. Tu as dit, Tu as toujours été un as de l'organisation ! Je suis à présent en face d'une rangée ordonnée de boîtes de rangement reluisantes ... tout ce que je peux dire c'est... quel soulagement !

Tu m'as juré que désormais tu ferais un effort pour améliorer la communication entre nous.

Tu as promis.

Tu as dit que tu voulais vraiment reprendre contact de façon sérieuse et consistante avec moi.

Tu as dit que tu étais tellement désolé de m'avoir blessée, mais qu'il fallait que je te comprenne.

Je n'ai pas dit, Comment pourrais-je te comprendre, bon Dieu ?

La majorité des choses que tu me dis sont si obliques, ambiguës et indirectes qu'en fin de compte je ne sais plus ce que tu voulais vraiment dire.

Je n'ai pas dit, J'ai retourné la situation dans tous les sens possibles afin d'essayer de comprendre... cela suffit maintenant.

J'ai dit, Je te pardonne.

Encore une fois.

Je pense à ce vieux dicton, la malédiction du cœur brisé :

« L'espoir vit éternellement. »

J'ai fait quelques recherches et j'ai découvert qu'à l'origine, cela provenait du livre d'Alexander Pope, « Essai sur l'homme » : *Et l'espoir vit éternellement dans le cœur humain. L'homme ne se croit pas béni, mais doit l'être à la fin*¹⁴.

Cela date de 1733, il y a presque trois siècles. Et pourtant, si ancien que ce proverbe puisse paraître, il est toutefois précédé d'un autre dicton, de la Bible celui-là, Proverbes *numéro 13 : 12* : *Un espoir différé rend le cœur malade.*

¹⁴ Traduction de Sir Tollemache Sinclair (1825-1912), <http://www.biblisem.net/meditat/popeeslh.htm>

Ma copine Lorraine possède aussi un dicton sur ce sujet : « J'ai renoncé à tout espoir et je me sens mieux à présent. » C'est à cet état que j'aspire. Mais pour le moment, je n'en suis pas encore là.

Fait intéressant, Alexander Pope a aussi écrit, *Les fous se précipitent là où les anges craignent de poser les pieds.*

Après tous tes problèmes de téléphone et d'ordinateur, je voulais te faciliter la vie et trouver un moyen tout simple qui te permettrait de rester en contact avec moi. J'ai donc acheté un livret de cartes postales, trente photos historiques de ta ville couleur sépia. J'ai collé un timbre sur chaque carte postale et j'ai inscrit avec soin mes propres nom et adresse dans l'espace au bas de chaque carte.

Je trouvais cela très astucieux. Je t'ai donné le livret de cartes postales en cadeau.

Nous étions dans le hall de l'hôtel de luxe à ce moment-là. Des sols en marbre, des murs en acajou, des tables antiques, des canapés et des fauteuils richement garnis. Élégamment vêtus, vaquant à leurs occupations avec aplomb, des hommes et des femmes sous l'éclat d'un lustre en cristal de la taille d'une petite voiture.

Nous étions en train d'admirer une série de photo-portraits de gens célèbres accrochés dans le hall. Tu as longuement fixé pensivement une photo de Georgia O'Keeffe. J'ai commencé à palabrer au sujet d'une longue biographie sur elle que j'avais un jour lue et je t'ai dit à quel point j'aimais ses tableaux.

Tu as dit, C'est un miracle que personne n'essaie de les voler.

J'ai dit, Ils sont boulonnés au mur.

Nous nous sommes assis sur l'un de ces canapés élégants. J'ai sorti le livret de cartes postales de mon sac et te l'ai donné.

J'ai dit, Lorsque tu ne pourras pas m'envoyer de courriel ou m'appeler, maintenant tu pourras m'envoyer une carte postale à la place !

Tu n'as rien dit. Tu as parcouru avec attention toutes les cartes, en examinant chaque photo tranquillement et minutieusement, comme si dans tout ça c'était les images qui comptaient le plus.

Finalement, tu les as rangées dans ta serviette et tu as dit, Et que vas-tu faire exactement de toutes ces cartes postales quand je te les enverrai ?

Comme si tu t'imaginais que j'allais courir dans toute la ville avec elles ou que j'allais les faire imprimer dans le journal, les poster sur Internet ou je ne sais quoi encore.

Tu as dit, Vas-tu les mettre sur le frigo ?

J'ai dit, Non.

J'ai reçu trois cartes postales de toi durant le mois qui a suivi et puis plus rien. En plaisantant, Kate et moi disions que, de même qu'il n'y avait pas beaucoup de téléphones publics dans ta ville, il ne semblait pas y avoir beaucoup de boîtes aux lettres non plus.

Je t'ai taquiné à propos de ça. J'ai dit, Tu sais ces gros trucs carrés rouges en métal que l'on trouve souvent à l'angle des rues... trouves-en un !

Tu as dit que tu aimais tellement les photos sur les cartes postales que tu voulais les garder pour toi.

J'ai dit, Pour moi, chaque jour où j'ai de tes nouvelles est automatiquement un meilleur jour que ceux où je n'en ai pas.

La journée suivante, tu m'as envoyé un long courriel joyeux à propos de tous tes plans futurs et tes perspectives, tes souhaits et rêves et les possibilités qui s'offraient à toi.

Tu as dit, J'ai une très forte motivation intérieure pour accomplir beaucoup de choses dans ma vie.

Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer qu'apparemment tu pensais que tu allais vivre pour toujours.

Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que je n'apparaissais nulle part dans tout cela.

(Je n'ai aussi pas pu m'empêcher de noter que, dans ce cas, ne *pas* avoir de tes nouvelles aurait été mieux en fin de compte.)

J'ai dit, Lorsque je m'autorise à jeter un coup d'œil sur l'avenir, tu es toujours là en plein milieu de l'action.

Tu as dit, C'est important de se concentrer sur le présent, de vivre un jour à la fois, restons donc sur cette voie-là...

Tu as dit, C'est un processus en plusieurs étapes.

Parfois, j'essayais de ne pas t'écrire trop souvent. À un moment donné, j'ai jeté un coup d'œil à la pile croissante de notre correspondance et j'ai découvert que depuis notre première nuit ensemble à l'hôtel de luxe, l'intervalle le plus long entre mes lettres avait été de six jours. Je me suis dit que si je n'écrivais pas tant, je finirais peut-être par te manquer.

Je voulais que tu comprennes la sensation que cela procurait lorsqu'on était celui ou celle qui attend. Je croyais que cela te ferait du bien de souffrir un peu, tout comme moi j'avais souffert. Je croyais que tu m'apprécierais plus si je n'étais pas constamment là à te pépier dans les oreilles, aussi monotone que la pluie tombante. Je croyais que tu ferais vraiment plus attention à moi si tu pensais que tu risquais peut-être de me perdre.

À ce moment-là, je croyais que si je n'étais pas toujours aussi fiable et prévisible, tu le remarquerais.

Aujourd'hui je me dis : Si tu l'as remarqué, tu as probablement été soulagé.

J'ai dit, Ce n'est pas bon pour moi d'avoir l'impression d'être toujours en dernier sur ta liste de choses à faire. Et d'être toujours la chose dont on peut se passer.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, Ce n'est pas bon pour moi d'avoir l'impression de ne même plus être *sur* ta liste de choses à faire.

Tu as dit, Mes journées sont telles les dunes de sable sur la côte atlantique balayée par le vent...

J'ai dit, Même si tu es la personne la plus importante dans ma vie en ce moment, j'ai souvent l'impression que je ne suis qu'un grain de sable dans la tienne.

Tu as dit, Tu n'es pas un grain.

J'ai dit, J'ai l'impression que le seul moment où j'attire ton attention, c'est quand je panique.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, J'ai l'impression que, désormais, même lorsque je panique, je ne peux même plus attirer ton attention.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, J'ai besoin que tu me rassures, et j'ai besoin que tu le fasses *maintenant*. Il y a quelque temps tu as dit que nous vivions cette histoire à deux. Mais à présent, j'ai l'impression que je suis toute seule. Cela me semble être une punition cruelle et hors du commun. Tout ce que je veux maintenant, c'est de t'entendre parler. À propos de tout et de n'importe quoi. Le sujet n'a pas d'importance. Nous n'avons pas besoin de parler de choses émotionnelles ou contrariantes. J'ai simplement besoin d'entendre ta voix.

Tu as dit, J'apprécie tout ce que tu dis. Oui, nous avons du retard à rattraper au téléphone. J'ai moi aussi très envie d'entendre ta voix. J'espère pouvoir te rappeler plus tard.

À ce moment-là, j'avais déjà appris que lorsque tu disais « j'espère », les chances que ce que tu souhaitais ensuite se produise étaient très minces.

À ce moment-là, j'avais enfin compris que tu n'arriverais jamais à utiliser correctement le verbe *espérer*.

À ce moment-là, je commençais à m'apercevoir que tu n'étais pas si imprévisible en fin de compte.

Je pense à ce que tu disais toujours :

Cette semaine n'est plus qu'un vague souvenir.

Une autre semaine... un autre vague souvenir d'activités.

Ce mois n'est plus qu'un vague souvenir.

Ces derniers mois ne sont plus qu'un vague souvenir.

Tu as dit, Mon Dieu, c'est fou comme le temps file vite ! À travailler des heures supplémentaires très tôt comme très tard, ma vie n'est plus qu'un vague souvenir... remplie, mais chaotique !

Je pense à la fois où tu as dit que nous appartenions à deux mondes complètement différents. Cela m'avait dérangée.

À ce moment-là, j'ai dit, Non, je ne crois pas. Il se trouve simplement que nous vivons dans différentes parties du *même* monde.

Aujourd'hui je dis : Oui, nous vivons dans deux mondes différents. Le tien est plus flou que le mien. Peut-être as-tu besoin de lunettes.

Parfois, les horoscopes dans le journal, tout comme les indices des mots croisés, semblent étrangement s'appliquer à notre situation.

LE TIEN : Alors qu'aujourd'hui le soleil se déplace dans une des régions les plus sensibles de votre carte, vous devrez vous attendre à ce que certaines personnes dans votre vie soient plus susceptibles que d'habitude. Comme vous aussi vous serez susceptible, essayez de ne pas réagir de façon excessive devant ce que vous percevez comme de l'entêtement et de la mauvaise humeur des autres.

LE TIEN : Vous impressionnerez vos amis et même les membres de votre famille qui pensaient tout connaître de vous. Peu importe ce que vous accomplirez cette semaine, cela changera la façon dont les autres vous perçoivent, et peut-être même la façon dont vous vous percevez.

LE MIEN : Vous voulez donner une deuxième chance à quelqu'un qui vous a déçu, mais est-ce vraiment une bonne idée ? Il est important que vous puissiez faire confiance aux gens, mais toujours est-il que ce n'est pas la première fois que cette personne ne tient pas sa parole. Si vous lui donnez une deuxième chance, assurez-vous qu'elle sait que, cette fois, c'est tout ou rien.

LE TIEN : Avant la fin de la journée, vous vous rendrez compte que la confusion que vous avez ressentie ces jours-ci est due au fait que vous avez regardé votre existence sous le mauvais angle. D'ici les vingt-quatre prochaines heures, vous verrez ou entendrez quelque chose qui répondra à plusieurs de vos questions et vous entrainera vers une nouvelle direction pour toute la vie.

Je pense au fait que, parfois, je me surprends encore à penser à des choses que j'aimerais te raconter, mais comme nous ne sommes plus en contact, ce n'est pas possible. Par exemple :

La semaine dernière, j'ai acheté deux nouveaux aimants pour mon frigo qui représentaient des femmes élégantes des années quarante : col de vison, peau impeccable, rouge à lèvres écarlate et sourcils épilés en arcs fins empreints d'ironie. Sur un des aimants on pouvait lire, *Elle savait comment satisfaire un homme, mais la plupart du temps elle ne voulait pas*. Sur l'autre il y avait, *Les jours pluvieux et les imbéciles me dépriment...* (C'était le caractère elliptique dans celui-ci, autant que le sentiment qui s'en dégageait, qui m'a fait rire à voix haute dans le magasin.)

Une fois, j'étais arrêtée à un feu rouge au centre-ville alors qu'il pleuvait des cordes. Un énorme car de touristes avançait péniblement à l'intersection et a tourné à gauche devant moi. Il était entièrement recouvert de l'une de ces annonces publicitaires panoramiques. L'image sur le car représentait un château majestueux, tellement net et clair que, même sous la pluie, il avait l'air d'être en trois dimensions. Ce n'est que quand le feu est passé au vert et que j'ai repris mon chemin que j'ai réalisé que le bâtiment sur le car était l'hôtel de luxe où nous avions logé. Lorsque je suis rentrée après mes courses, j'étais à peine surprise de trouver un courriel de l'hôtel intitulé *Enquête de satisfaction du client*.

J'ai entendu « Dancing in the Moonlight » trois fois en une semaine. Les deux premières fois, je l'ai entendue sur la station de radio des vieux tubes que j'écoute toujours dans la voiture. La première fois, j'ai pleuré, mais très légèrement, un bref instant, rien qu'un petit peu, pas assez pour avoir à m'arrêter. La deuxième fois, j'ai éteint la radio et j'ai poursuivi mon chemin vers ma destination, une petite boule dans la gorge et un nœud très léger dans l'estomac.

La troisième fois que j'ai entendu la chanson, je dînais dans un restaurant du centre-ville avec ma copine Lorraine. Après un examen inutile de nos menus, nous avons commandé le même plat que d'habitude : des sandwiches au bœuf pour toutes les deux (le sien saignant, le mien à point), des frites, de la salsa au maïs, de la mayonnaise à l'ail comme trempette et du déca à volonté. La chanson s'est mise à jouer pendant que nous attendions notre commande.

Au son des premières notes, je me suis arrêtée au beau milieu de ma phrase en pointant le plafond d'où émanait la musique. Nous avons toutes les deux écouté attentivement pendant un moment, nos têtes inclinées vers le haut. Puis nous avons fait la moue, roulé des yeux et repris notre conversation là où on l'avait laissée.

Lorsque nos sandwiches sont arrivés, nous t'avions déjà oublié.

Je pense au moment où je t'ai vu pour la dernière fois. J'étais à nouveau dans ta ville à l'hôtel de luxe.

Environ une heure avant qu'il soit temps pour moi de rentrer, nous avons décidé de prendre un verre au piano-bar du hall de l'hôtel. J'ai pris du café, tu as pris un verre de vin rouge qui, je ne pouvais m'empêcher de remarquer, coûtait presque autant qu'une bouteille entière chez un marchand de vin. Nous nous tenions les mains au-dessus de la table tout en discutant de choses sans importance aussi aisément que si nous le faisions tous les jours.

À un moment donné, je suis allée à la salle de bain et j'ai apprécié le fait que tu me regardes marcher à travers la pièce. Avec mes bottes chics en cuir noir à talons hauts, je portais une nouvelle tenue (une jupe noire aux genoux, exceptionnellement élégante, et une blouse chatoyante en soie turquoise ajustée aux bons endroits) que j'avais spécialement achetée pour cette visite, pas pour les affaires que je devais faire lors de ce séjour, mais pour toi. Dans la chambre, tu avais pris le soin de l'admirer et puis tu m'avais déshabillée tout en douceur, pièce par pièce, en commençant par les bottes.

Très vite le moment est venu que je parte. Tu as payé nos boissons et je suis allée récupérer ma valise à la conciergerie. Tu as dit que tu aurais aimé pouvoir m'amener à la gare, mais qu'il fallait vraiment que tu retournes travailler. Tu m'as donc mise dans un taxi avec ma valise et tu as dit au chauffeur de prendre bien soin de moi. Il m'a fait un petit sourire en coin dans le

rétroviseur quand nous avons démarré et tu es resté sur le trottoir en me faisant tristement au revoir de la main.

Je n'ai pas pleuré dans le taxi, car je ne voulais pas donner satisfaction au chauffeur. Mais j'ai pleuré à la gare. Très peu de personnes s'en sont rendu compte et, encore, cela n'avait pas l'air de les déranger. Plusieurs femmes m'ont souri instinctivement d'un air sympathique et compréhensif. J'ai alors eu une révélation sur le fait qu'il y a un nombre considérable de places publiques où pleurer est acceptable, les gares étant certainement l'une d'elles, tout comme les gares routières, les aéroports, les églises, les hôpitaux, les cimetières, les salles de cinéma et peut-être même les bars très tard dans la nuit, après une demi-douzaine de verres et un peu trop de chansons tristes (mais pas dans les supermarchés, comme j'avais déjà pu le constater). J'ai tout écrit dans le petit carnet que je transporte dans mon sac (comme les écrivains sont censés le faire).

Puis je t'ai appelé au travail avec mon téléphone cellulaire pour te raconter ma révélation. J'étais toujours en larmes. Tu as répondu, mais tu étais occupé et ne pouvais pas trop parler.

Je suis montée dans le train à l'heure. Quelque part au milieu du chaos où je devais trouver ma place, ranger ma valise et donner mon ticket au receveur, j'ai cessé de pleurer. Quarante-cinq minutes après l'heure de départ prévue, alors que nous commençons à nous impatienter, ils ont annoncé que le train était en panne.

Nous sommes restés assis à la gare pendant deux heures, c'est-à-dire le temps que mon voyage aurait dû prendre. Nous sommes restés assis à manger des petits sacs d'arachides et de croustilles, en regardant le soleil descendre à l'ouest. J'ai appuyé ma tête contre la fenêtre tandis que ta ville disparaissait dans l'obscurité et commençait à scintiller dans la nuit.

Il y avait beaucoup de plaintes et de soupirs, beaucoup de passagers mécontents qui téléphonaient chez eux pour dire qu'ils arriveraient en retard. Je n'avais personne à appeler chez moi. J'ai pensé appeler Kate ou Michelle, mais j'ai décidé de t'appeler à la place. Cette fois, tu n'as pas répondu.

Finalement, ils ont accroché notre train à un autre (cela a pris quelque temps, comme tu peux te l'imaginer) et l'ont remorqué jusqu'à ma ville et au-delà.

Bien sûr je t'ai tout raconté dans un courriel le lendemain matin.

Tu as dit, Les voyages en train sont déjà assez pénibles et stressants... mais d'avoir en plus à subir ce gros retard pour couronner le tout ! Naturellement je compatis et je te plains. J'aurais vraiment aimé être allé à la gare, mais cela aussi peut s'avérer difficile... dans les vieux films, il y a tellement de séparations qui se font à la gare... Mais il est vrai que cela aurait été bien de pouvoir passer ces derniers instants ensemble.

Je ne savais pas que c'était la dernière fois que l'on se verrait.

Et toi ?

Je croyais que notre histoire ne finirait jamais.

Et toi ?

Il y avait tellement de questions que je t'avais posées et auxquelles tu n'avais jamais répondu. Mais il y a toujours certaines questions importantes que je n'avais jamais eu, pour une raison ou une autre, le courage de poser. Des questions pour lesquelles j'aimerais encore connaître les réponses, même si je suis sûre que ce n'est pas demain la veille que je les aurai maintenant.

J'aimerais encore savoir quand tu as décidé que c'était fini entre nous.

J'aimerais encore savoir pourquoi tu ne t'es même pas donné la peine de me le mentionner. J'aimerais encore savoir pourquoi tu me laisses continuer ainsi.

Je pense à la dernière fois que je t'ai vu.

Tu as dit que j'étais parfaite.

J'ai dit que tu étais parfait aussi.

Nous étions nus tous les deux. Nous avions tous les deux tort.

Écrivez une histoire qui commence par la question, « Pourquoi ne m'as-tu pas appelée? »

Écrivez une histoire qui commence par la question, « Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? »

Écrivez une histoire qui commence par la question, « Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu ne voulais plus de moi ? »

Écrivez une histoire sous la forme d'une lettre d'amour.

C'est ce que je suis en train de faire.

Je pense à toutes les fois où je t'ai dit que je suis quelqu'un qui a besoin de connaître la vérité, aussi difficile à entendre soit-elle.

Tu as dit que tu respectais et admirais beaucoup cela.

Écrivez à propos du silence.

Écrivez à propos d'une activité interdite.

Écrivez à propos de l'électricité.

Écrivez à propos de vos regrets.

Écrivez à propos d'intentions douteuses.

Écrivez à propos de sorts jetés.

Écrivez à propos de la lâcheté.

Écrivez à propos du mensonge.

Écrivez à propos d'une promesse faite.

Écrivez à propos d'une promesse non tenue.

Écrivez à propos de l'action de pleurer.

Écrivez toute une page sur la morve.

J'ai dit, Dans le rêve romantique de notre histoire, je suis en fait un ange, capable de faire face à cette situation pour l'éternité avec grâce, facilité et force, en pensant seulement à toi et jamais à moi. Dans mon rêve romantique, je suis sereine et dévouée, toujours prête à donner, sans jamais avoir besoin de rien de plus que le pur bonheur de t'aimer, même lorsque je n'ai pas de tes nouvelles pendant plusieurs semaines, même lorsque je ne te vois pas pendant plusieurs mois de suite. Mais en réalité, je suis déçue de découvrir que je ne suis rien de tout cela. Je ne suis pas sereine, ni dévouée. Je n'arrive pas à donner sans rien vouloir en retour. Je n'arrive toujours pas à surmonter ce problème de communication. Je n'arrive toujours pas à arrêter de vouloir entendre ta voix et voir ton visage. En réalité, je suis déçue de découvrir que je ne suis pas un ange... je suis juste humaine.

J'ai dit, Mon rêve romantique est tellement riche et merveilleux, et il ferait un très beau film. Mais la réalité est si différente : tellement dérisoire, sans espoir et insupportable. Comme tu le sais fort bien, l'amour dans le monde réel n'est jamais comme l'on s'y attend.

Tu as dit, Je veux arrêter de te faire souffrir.

J'ai dit, Dans cinq ou dix ans, lorsque nous repenserons à cette période de notre vie, je me demande quelle sera notre réaction. Quels mots choisirons-nous pour la décrire ? J'imagine que l'avenir nous le dira... comme il le fait toujours.

Tu n'as pas répondu.

Lorsque c'est devenu de plus en plus évident que j'avais de plus en plus de difficulté à gérer le stress et l'anxiété liés à notre situation, tu as dit que je devrais me mettre à la course à pied. Tu as dit que cela m'aiderait à recommencer à écrire plus régulièrement. Tu as dit que je ne faisais pas assez d'exercice. Tu as dit que des études médicales avaient démontré que les personnes en bonne forme physique sont en meilleure santé mentale et que l'exercice physique est en voie de devenir un traitement reconnu pour l'anxiété et la dépression. Tu as dit que si je voulais être avec toi, je devais devenir une adepte du conditionnement physique.

Tu as dit, Tu as le corps d'une coureuse... je suis sûr que c'est naturel chez toi !

J'ai dit, Si j'ai déjà le corps d'une coureuse, j'ai donc réussi à l'avoir sans courir. Pourquoi commencer maintenant ?

Tu as dit que si je n'étais pas fervente de la course à pied, la marche serait alors la meilleure solution. Tu as dit que je devrais aller m'acheter une bonne paire de chaussures de marche. Tu as dit, Si tu te mets à la marche, alors toi aussi tu te verras comme une athlète !

Ce ton m'a hérissée. J'ai dit que je n'avais jamais eu le désir intense de me considérer comme une athlète.

Tu t'es excusé d'être aussi bienveillant, un trait de caractère que d'autres avaient déjà critiqué auparavant.

J'ai fini par capituler. J'ai dit que, malgré mon hostilité initiale à cette idée, j'allais toutefois l'essayer... avec mes bottes habituelles. On était quand même en février.

Tu as dit que je devrais t'envoyer un rapport de progrès quotidien.

Jour 1

RAPPORT DE MARCHE

Allez-retour d'ici au centre-ville : une heure aller-retour avec deux courts arrêts. Acheté du shampoing et du revitalisant à The Body Shop (très bon : ingrédients complètement naturels, miel du commerce communautaire de Gambie, huile d'olive d'Italie, pas testé sur les animaux) et un cappuccino glacé au Tim Hortons (pas très bon : il est probablement plus sain de boire le

shampooing... est-ce que la consommation d'un cappuccino glacé annule tous les avantages et les mérites de la marche à pied ?) Pendant la marche, n'ai pas fumé, pas bu de Pepsi ou utilisé mon téléphone cellulaire. Ai vu plusieurs personnes marcher en faisant une ou toutes ces choses. Aussi vu un homme en train de manger une pointe de pizza. Il m'a semblé qu'il y avait du pepperoni et des champignons, peut-être aussi des oignons. Me suis dit qu'il valait mieux ne pas aller regarder de trop près de peur d'être mal comprise.

CONCLUSIONS

- I. Suis censée écrire un livre joyeux sur le bonheur alors que j'ai le cœur gros et que je suis malheureuse. Peut-être devrais-je écrire un livre joyeux sur la tristesse, un livre triste sur le bonheur ou un livre triste sur la tristesse. Plusieurs options !
- II. Marcher est plus facile qu'écrire.

Jour 2

RAPPORT DE MARCHE

Suis allée au centre-ville en voiture, mais me suis promenée en faisant des courses : environ 45 minutes. Est-ce que marcher (rapidement) pendant que l'on fait des courses génère les mêmes effets bénéfiques que de marcher pour le plaisir ? Même si ce n'est pas aussi relaxant, j'imagine que ça demeure un bon exercice physique.

Ai passé quelques mauvais instants dans un magasin de matériel d'art à cause des paroles d'une chanson qui passait : *Some people wait a lifetime for a moment like this...*¹⁵ Me suis rattrapée avec Bruce Springsteen que j'ai entendu à la radio dans la voiture pendant que je rentrais chez moi. Dans une chanson appelée « Dancing in the Dark » (par opposition à « Dancing in the Moonlight »), le Boss raconte à quel point il en a marre de rester assis à essayer d'écrire ce livre ! Ai éclaté de rire.

CONCLUSIONS

1. Pourquoi tous les magasins passent-ils de la musique ? Les gens ne peuvent-ils plus se passer de bande sonore pour magasiner ? La musique constitue un risque omniprésent. Dois acheter des bouchons d'oreille.
2. Malgré l'embuscade musicale, le poids du monde que je porte sur mes épaules maigrettes m'a semblé plus léger aujourd'hui. Ne sais pas si c'est grâce à la marche à pied ou à l'action même d'avoir finalement fait des courses. Dans tous les cas, c'est une très bonne chose.
3. Épaules maigrettes n'ont pas su relever le défi.

¹⁵ Certaines personnes attendent toute leur vie pour un moment comme celui-ci.

Jour 3

RAPPORT DE MARCHE

Allez-retour d'ici au parc Victoria : 35 minutes aller-retour sans m'arrêter. Malgré le parapluie, la marche a été écourtée à cause de la pluie. Ai toutefois trouvé le brouillard agréable. Au parc, trois patinoires de hockey et un anneau de patinage familial avaient déjà fondu. Je trouve cela très triste. (Te souviens-tu quand l'hiver était froid et que la pluie n'existait pas en février ?) Ai trouvé un vingt-cinq cents et une minuscule vache en plastique noire et blanche. Serait-ce des signes de Dieu ? Devrais-je faire un appel téléphonique ? Devrais-je boire plus de lait ? Devrais-je déménager en Alberta et devenir une baronne du bétail ?

Après la marche : bain moussant à l'huile de lavande (il paraît que c'est un parfum relaxant) : 30 minutes. Me suis brièvement détendue.

CONCLUSIONS

Écrire ce rapport est ce que j'ai fait de plus amusant de toute la journée.

Marcher demeure toujours plus facile qu'écrire, malgré le mauvais temps. Me sentais très vertueuse en mettant un pied devant l'autre.

Le mélange du nouveau shampoing et du temps humide a été bénéfique pour mes cheveux.

Trop de bains en février, même avec de l'huile de lavande, rend la peau sèche. Dois retourner à The Body Shop pour acheter du lait hydratant.

Jour 4

RAPPORT DE MARCHE

Je ne suis pas allée marcher. Par paresse. Ai mal à l'estomac et à la tête. Trop froid dehors. (L'hiver est de retour). Ai mal aux pieds. Beaucoup d'excuses. Ai fait une sieste à la place.

Après la sieste, ai fait les cent pas dans la maison en essayant de trouver de l'inspiration : 1 heure et 45 minutes. (Faire les cent pas peut être considéré comme de la marche à pied ?)

CONCLUSIONS

J'ai honte.

Mais pas assez honte pour affronter le froid.

Jour 5

RAPPORT DE MARCHE

Encore une fois, ne suis pas allée marcher aujourd'hui. Toujours trop froid. Ai préféré rester à l'intérieur et lire un livre devant la cheminée. (En fait, n'ai pas de cheminée, mais si j'en avais une, irais m'installer devant pour lire. À la place, je vais me blottir sous une couverture douillette au crochet.) Pendant ma lecture, boirai du Pepsi et fumerai. Plus tard, me mettrai en pyjamas et robe de chambre, mangerai un grand sac de croustilles saveur barbecue, boirai encore plus de Pepsi et regarderai une émission de télé-réalité complètement nulle dans laquelle un beau célibataire riche doit choisir une femme parmi un essaim de vingt-cinq belles filles plantureuses.

CONCLUSIONS

Ne me destine pas à devenir athlète.

Ai désormais officiellement opté pour une préretraite de ma carrière de marcheuse. Vais m'en tenir au rire à la place. (Voir l'article : « Mieux vaut rire que guérir. »)

Espère que tu n'es pas en colère contre moi.

Tu as dit que tu pouvais comprendre ma réticence à faire de l'exercice physique. Tu as dit que tu savais combien il était difficile de changer.

Tu as dit, Le choix de ton mode de vie t'appartient et ce que je propose ou suggère n'est en aucun cas un ordre.

Tu as dit que je pouvais choisir de tout ignorer ou d'accepter. Tu as dit que tu ne me jugerais certainement pas pour cela.

Tu as dit, Il y a des choses à notre sujet que nous aimons telles quelles et que nous ne voulons pas vraiment changer.

J'ai dit, Je suis contente que tu comprennes.

Tu as dit, Si nous essayons de nous changer l'un l'autre, cela ne pourra que finir en catastrophe.

J'ai dit, Je ne veux pas te changer... Je t'aime tel que tu es.

Tu aurais dû dire que tu ne voulais pas me changer non plus, mais tu ne l'as pas fait.

Ce n'est pas étonnant que la journée suivante mon horoscope dise : *Vous êtes ce que vous êtes pour de bonnes raisons et il est vain d'essayer de changer. Une fois que vous avez compris cela, votre vie sera beaucoup plus facile, surtout parce que vous ne chercherez plus à satisfaire certaines personnes dont la personnalité et le cheminement personnel sont différents des vôtres.*

J'ai dit, Pendant des années je croyais que ma vie était toute tracée. Et c'était une vie soigneusement construite, une vie qui m'a permis de me sentir en sécurité et d'être saine d'esprit et assez heureuse. À présent, je ressens une grande confusion. Je ne suis plus aussi adaptée à ma propre vie.

J'ai dit, J'ai toujours aimé ma petite maison. Cela fait vingt ans que je vis ici et j'ai toujours aimé le sentiment rassurant de me sentir protégée dans ma maison. J'ai aussi toujours aimé toutes mes choses, probablement plus que je ne le devrais. J'ai toujours aimé ces quelques centimètres carrés de la planète que je considère à moi. J'ai dit, Mais dernièrement, j'ai envie de me débarrasser de tout. Cette petite maison est *bourrée à craquer*, c'est un miracle qu'elle n'ait pas encore explosé ! Parfois j' imagine que les murs se bombent sous la pression. Ou encore qu'elle bascule du côté où se trouvent les étagères, qui vont du sol au plafond. Je me sens encombrée par tant de choses. Là, tout de suite, j'aimerais juste tout jeter et habiter dans une chambre blanche qui comprend le strict nécessaire... ou peut-être dans une tente ou une grotte ou sur une île seulement accessible par hydravion. Là je dévouerais ma vie à la littérature et j'oublierais le reste...

Par « le reste », je voulais dire toi.

Je voulais que tu sois alarmé par l'idée que je puisse faire quelque chose d'aussi radical et dramatique tel que partir et disparaître complètement, de façon à ce que l'on n'entende plus jamais parler de moi.

Mais je voulais aussi que tu saches que j'étais prête à tout laisser si je le devais... « si je le devais » se traduisant par une demande de cohabitation avec toi là-bas.

(Il me semble aujourd'hui que tu ne faisais alors probablement pas beaucoup d'effort pour lire entre les lignes de mes courriels rédigés si soigneusement (en as-tu seulement déjà fait?). Il me semble que tu ne scrutais pas mes paroles si méticuleusement choisies de la même manière que je scrutais perpétuellement tes points de suspension si exaspérants.)

Encore une fois, mon horoscope de la journée suivante était on ne peut plus vrai : *Votre vie est très encombrée en ce moment. Il est urgent que vous vous débarrassiez de tout ce qui (objets et personnes) ne vous rapproche pas de vos objectifs à long terme. Faites-le aujourd'hui.*

Tu as dit, Je suis tout à fait d'accord pour dire qu'au fil des années, nous avons tendance à accumuler beaucoup de bazar.

Quelque part au milieu de tout cela, tu as soudain arrêté de mettre « affectueusement » à la fin de tes courriels. Tu as commencé à les signer de ton seul nom à la place, parfois tu mettais seulement ta première initiale. Cela m'a beaucoup contrariée. J'ai donc aussi arrêté de mettre « affectueusement » à la fin de mes courriels.

Ce manège a continué pendant deux semaines.

Finalement j'ai demandé, Pourquoi as-tu arrêté de mettre « affectueusement » à la fin de tes courriels ?

Tu as dit, Ah oui? Je ne m'en étais pas rendu compte. J'imagine que j'ai simplement oublié.

J'ai dit, Tu n'as pas remarqué que j'avais aussi arrêté de mettre « affectueusement » à la fin des miens ?

Tu as dit, Bien, non... je n'ai pas fait attention.

Après cela, tu as recommencé à mettre « affectueusement » à la fin de tes courriels.

Et moi aussi.

Écrivez à propos de ces mots qui ont plusieurs significations : baie, fraise, note, sirène, voler.

Écrivez à propos de ces mots qui ont plusieurs interprétations : amour, confiance, vérité, jamais, pour toujours.

J'ai dit, Parfois je suis très fâchée et impatiente avec moi-même de ne pas toujours pouvoir gérer cette situation avec sérénité. Je continue à croire qu'un de ces jours, j'aurai une idée magique qui me permettra de mieux gérer toutes mes émotions extravagantes et indisciplinées. Parfois, je suis épuisée de ressentir toutes ces *émotions* tout le temps.

Tu as dit, Les émotions..... ah oui... parfois j'aimerais simplement pouvoir les bannir de mon cerveau, la plupart du temps, elles m'apportent plus de complications que je ne le voudrais... mais, à l'opposé, je ne veux pas non plus devenir une personne « insensible », car il s'agirait là d'un bannissement vers une sorte de purgatoire. Je trouve que, plus le temps passe, plus mes émotions sont à fleur de peau.... je pensais que je deviendrais plus résistant avec le temps, mais je me rends compte que c'est plutôt le contraire qui se produit à présent.

Je t'ai raconté que j'avais eu un gros rhume, quelque chose de rare pour moi. Ma gorge était irritée jusque dans mes oreilles et je me sentais fiévreuse. J'ai dit que j'étais tellement mal en point la veille que j'ai dû prendre du Tylenol et de la vitamine C et je suis restée clouée au lit toute la journée.

J'ai dit, Normalement, lorsque je ne me sens pas très bien, je m'oblige quand même à me lever, à m'habiller et à agir machinalement... mais hier j'ai abandonné ! Mais je crois qu'il y a un peu d'espoir pour moi aujourd'hui : non seulement j'arrive à respirer par ma narine droite, mais ma tête me semble aussi à moitié moins lourde, et je n'ai plus l'impression d'avoir reçu une brique en plein milieu du front ! Manifestement, je suis sur la voie de la guérison !

Tu as dit, Je me sens très littéraire aujourd'hui ! Je pense que je vais écrire un livre ! Je t'en enverrai plus de détails quand j'aurai préparé un résumé de ce que j'ai en tête.

J'ai dit, Bravo ! Je suis curieuse de connaître ton idée de livre et j'ai hâte d'en savoir plus lorsque tu auras quelque chose de prêt à me montrer. Si jamais tu as besoin d'une aide quelconque, n'hésite pas à me le demander !

Je n'ai pas dit, Tant mieux pour toi ! Je ne me suis pas sentie « littéraire » depuis des mois.

Je t'ai raconté que ma voisine était décédée, celle qui avait récemment fêté ses quatre-vingt-dix ans, celle pour qui le cornemuseur avait joué « Scotland the Brave » dans la rue.

J'ai dit, J'ai entendu l'ambulance arriver en plein milieu de la nuit. Je me suis levée pour voir ce qui se passait. Ils l'ont sortie sur un brancard, son visage recouvert d'un drap.

Tu as dit, Il fait une journée superbe ici aujourd'hui... douce, dégagée, radieuse et remplie de chants printaniers des oiseaux de retour du Sud. C'est un de ces matins sortant de l'ordinaire qui vous remplit d'un sentiment d'appréciation, d'émerveillement et de joie.

J'ai dit, La nuit dernière nous avons eu un orage terrible, la fin du système météo qui a provoqué des tornades à l'ouest d'ici hier après-midi. L'électricité a été coupée pendant plusieurs heures et le vent était terrifiant. J'étais si effrayée que je suis descendue au sous-sol avec ma lampe de poche et je me suis assise en tremblant sur une vieille chaise longue jusqu'à ce que la lumière revienne. Un pâtre de maisons plus loin, un très grand peuplier s'est effondré vers minuit, cassé à la base. Cela a fait un tel bruit que je pensais que c'était un de mes grands arbres du jardin. Heureusement, il est tombé dans la rue et non sur une maison. Mais tout le monde n'a pas eu

autant de chance. Lorsque je suis sortie ce matin, j'ai vu beaucoup d'arbres à terre dans toute la ville, certains avaient plus d'un mètre de diamètre et s'étaient cassés net à cinquante centimètres au-dessus du sol. Plusieurs voitures avaient été écrasées et des maisons étaient endommagées.

Tu as dit, La semaine a été très compliquée ici. Le travail s'est avéré intéressant, diversifié et très prenant. J'essaie de continuer à jongler avec toutes mes balles.

Je n'ai rien dit au sujet de tes « balles ».

Il y a deux ans, pour mon anniversaire, Michelle m'avait donné une poupée qui s'appelait « Mr. Wonderful. » Elle mesure à peu près un pied avec une grosse tête en plastique, des cheveux ondulés sculptés, de grands yeux bleus et une grande bouche souriante remplie de dents miraculeusement blanches. Il porte une chemise bleu clair et des pantalons kaki avec une ceinture en cuir marron. Ses pieds sont extrêmement grands, chaussés de bottines à lacet marron. Il est très musclé aux épaules et étroit à la taille. Lorsqu'on appuie sur sa main gauche, il dit toutes ces paroles merveilleuses que les femmes depuis la nuit des temps ne demandent soi-disant qu'à entendre :

En fait, je ne suis pas sûr du chemin à prendre. Je vais m'arrêter un instant pour demander ma route.

Chérie, pourquoi ne pas te reposer et me laisser préparer le repas ce soir ?

Le match à la télé n'est pas si important que ça. Je préfère passer du temps avec toi.

Pourquoi ne pas aller faire un tour au centre commercial ? Ne voulais-tu pas t'acheter de nouvelles chaussures ?

Allez, prends la télécommande. Du moment que je suis avec toi, ce qu'on regarde m'est parfaitement égal.

As-tu passé une journée difficile, chérie ? Pourquoi ne t'assieds-tu pas pour que je te masse les pieds ?

Tu sais, je pense que c'est important de parler de notre couple.

Il ne dit pas :

J'ai été très occupé ces derniers temps...

J'espère que j'aurai le temps de t'appeler la semaine prochaine...

J'ai à nouveau la grippe...

Je ne trouvais pas de cabine téléphonique...

Je ne trouvais pas de boîte aux lettres...

Ma messagerie ne fonctionnait plus...

Mon ordinateur était en panne... encore une fois.

Pendant longtemps, j'ai cru que tu étais « Mr. Wonderful ».

Apparemment, je me suis trompée.

J'ai dit, Il n'y a aucune réponse simple. En ce moment, il ne semble pas avoir y de réponse du tout.

Tu as dit, Arrête de t'inquiéter et retourne travailler, ma chère.

J'ai dit, Je ne m'inquiète pas, je pense.

Tu as dit, Eh bien, arrête, quoi que tu fasses, et retourne travailler !

J'ai dit, Quelle différence y a-t-il entre s'inquiéter et penser ?

Tu as dit, La situation est vraiment en train de s'aggraver aujourd'hui...

Je me suis dit qu'il valait mieux que je réponde à ma propre question, puisqu'il était évident que tu n'allais même pas essayer. J'ai dit, La différence entre penser et s'inquiéter c'est que, lorsque je pense, je brasse les idées dans ma tête, je les fais circuler dans mon esprit pour les voir sous différents angles (ce n'est pas une expérience désagréable et c'est souvent efficace), mais lorsque je m'inquiète, je pleurniche, je m'agite et je m'entortille (ce n'est pas très agréable, pas très efficace, cela provoque une forte anxiété, qui s'alimente d'elle-même comme une collision en chaîne et ne fait alors qu'empirer).

Tu as dit, Ça alors... tu es vraiment douée pour tous ces trucs de psychologie ! Je vais finir par devoir acheter un canapé pour mon bureau !

Tu as dit, Mais à présent... Je dois laisser tout cela de côté pendant quelque temps et faire de mon travail ma priorité aujourd'hui. Tous ces problèmes émotionnels ont un impact négatif sur mon travail. Il y a plein de personnes qui attendent que je prenne une décision dans plusieurs dossiers.

Je n'ai pas répondu.

J'ai dit, Si l'on se sentait toujours bien quand on fait une bonne chose et toujours mal quand on fait une mauvaise chose, la vie serait beaucoup plus simple.

Tu n'as pas répondu.

Même lorsque les choses sont devenues difficiles entre nous, parfois j'essayais encore de te faire rire. Un lundi matin humide et morose de la fin octobre, j'ai téléchargé une image d'un bol de chili fumant et te l'ai envoyée.

J'ai dit, J'ai préparé une grosse casserole de chili hier et je pensais que peut-être tu en voudrais un peu pour ce midi. Prends-tu de la crème sure avec ton chili ? Moi, oui.

Tu n'as pas répondu.

J' imagine que tu avais d'autres projets pour ce midi-là.

Je disais toujours, je vais mieux maintenant.

Je faisais toujours des résolutions qui, je croyais, m'aideraient à remettre de l'ordre dans ma vie.

Je disais toujours, Je vais laisser tous ces soucis derrière moi et avancer de façon plus positive.

J'essayais de me convaincre moi-même autant que toi. J' imagine que je croyais que, si je le répétais assez souvent, cela finirait par devenir vrai.

J'ai dit, Je crois que ce qui est le plus difficile pour moi dans cette affaire, c'est que même si je pense avoir réglé certaines choses, cela ne dure jamais bien longtemps. Avant même que je puisse faire quoi que ce soit, tout redevient chaotique. J'espère que maintenant la tempête va enfin se calmer un peu et qu'il y aura moins de perturbations. Qu'est-ce que je ne donnerais pas (toi aussi, j'en suis sûre) pour être tranquille pendant un long moment!

J'ai dit, Le seul moment où je me sens vraiment bien, c'est quand je suis avec toi. Seulement alors, je sens que je suis la personne que je dois être, la personne que j'ai toujours voulu être. Comme nous ne nous voyons que très rarement, cela me pose un véritable problème !

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, J'essaie vraiment de faire en sorte que « mes canards se mettent en rang ».

À Kate j'ai dit, Chaque fois que j'arrive enfin à « mettre mes canards en rang », c'est comme s'ils s'envolaient à nouveau hors de l'eau. Les maudites plumes qui volent partout !

Tu as dit, Moi aussi il faut que « je mette mes canards en rang ».

Je n'ai pas dit, Coin-coin.

Tu as dit, Je ne suis pas le seul homme dans le monde, tu sais.

Nous étions au téléphone. Pour une fois, tu m'as enfin appelée quand tu avais dit que tu le ferais. Bien sûr, j'étais enchantée d'avoir de tes nouvelles et nous avons bavardé aimablement pendant un moment. Et puis la conversation a pris une autre tournure et je me suis retrouvée à me plaindre parce tu me manquais beaucoup trop, parce que je trouvais très difficile d'être si loin de toi, parce que j'avais besoin de te voir.

Et puis tu l'as dit : Je ne suis pas le seul homme dans le monde, tu sais.

Comme un enfant, j'ai crié, Retire ce que t'as dit, retire ce que t'as dit, retire ce que t'as dit !

Tu as dit, Oublie ce que je viens de dire.

Dans le fond, j'entendais le brouhaha général des bureaux au beau milieu d'une journée de travail et le son d'un autre téléphone en train de sonner.

Puis, j'ai entendu taper à l'ordinateur.

J'ai dit, Es-tu en train de taper pendant que nous parlons ?

Tu as dit, Oui, j'essaie désespérément de rattraper mon retard.

Parfois les horoscopes dans le journal semblent être faits sur mesure pour nous deux.

LE MIEN : Je vous en prie, n'hésitez pas à afficher vos émotions aujourd'hui, mais n'en faites pas trop, car les autres risqueraient de croire que vous en êtes esclave. En ce moment de l'année, plus que les autres, vous êtes plutôt nerveuse, et vous risquez d'être perçue comme une comédienne.

LE TIEN : Les gens vous feront perdre votre temps aujourd'hui si vous les laissez faire – empêchez-les donc. Vous avez trop à penser et trop à faire pour prêter attention à ce à quoi s'adonnent les autres, et vous n'avez pas l'énergie physique et morale de vous occuper à la fois de leurs besoins et des vôtres. Vous n'êtes pas toujours obligé d'être le gars sympa.

Écrivez à propos de la première (ou de la dernière) personne qui vous a brisé le cœur. Si vous pouviez prendre votre revanche, le feriez-vous ?

Revanche est vraiment un mot affreux...

Tu as dit que tu avais fait du sport tous les jours, de la marche aussi, même parfois de la course à pied, pour entretenir ta forme physique. Tu as dit, Tu vois... je joins le geste à la parole !

J'ai dit, Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à avancer dans la vie comme tu sais si bien le faire ? Je t'envie pour ça.

Tu t'es offusqué.

Tu as dit, J'ai peut-être l'air d'avancer dans la vie, mais en fait j'agis de façon machinale.

Tu as dit, Je n'ai pas le choix, je *dois* avancer dans la vie.

Tu as dit, Sinon, les conséquences seront terribles !

Comme si les conséquences de ne pas avancer dans ma vie étaient insignifiantes en comparaison.

Nous étions d'accord pour affirmer que tout ceci était un test pour nous deux. Mais nous n'étions pas certains sur quoi on nous testait.

J'ai dit, Peut-être sommes-nous testés sur des choses différentes.

Tu as dit, Peut-être.

J'ai dit, Mais pourquoi ai-je toujours l'impression que ma force a constamment besoin d'être mise à l'épreuve ? Pourquoi Dieu, en me regardant de là-haut, il ne pourrait pas se dire, Ok, elle est assez forte maintenant, ouais je crois qu'elle a réussi suffisamment de tests, je vais donc la laisser tranquille pendant un moment pour qu'elle vive dans la paix et le bonheur?

J'ai dit, Même si je ne crois pas avoir vraiment besoin de passer un autre gros test dans la vie, je suis quand même déterminée à réussir celui-ci !

J'ai dit, Je pense souvent que si j'avais été capable de m'accrocher il y a trente ans, les choses auraient été différentes. Je suis donc déterminée à m'accrocher cette fois-ci, peu importe ce que je dois faire. Même si je ne comprends pas tout à fait en quoi consiste ce test, je sais comment je me sentirai une fois que j'aurai réussi. Tout vient à point à qui sait attendre...

Tu as dit, Globalement, il n'y a qu'une seule chose qui ne change pas..... la vie est toujours remplie, complexe et continuellement instructive.

Un mois s'était écoulé depuis notre dernière rencontre. Entre-temps, je n'avais reçu que quatre ou cinq courriels de toi et pas un seul coup de téléphone.

J'ai dit, Au risque de le regretter, aujourd'hui je dois te parler à cœur ouvert. Ma dernière visite remonte à un mois. Le temps passe et la vie continue. Aujourd'hui, je crois que tout ceci n'était au bout du compte qu'un rêve. Lorsque j'étais là-bas avec toi, je me sentais tellement aimée. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à garder ce sentiment lorsque je suis toute seule chez moi ? J'ai l'impression que tu t'éloignes de plus en plus. Je ne sens aucune connexion avec toi ces jours-ci. Je me sens tellement délaissée. J'ai l'impression que l'attention que je te porte n'est plus désirée ou requise. J'ai l'impression que je devrais simplement te laisser tranquille maintenant. Tu es tellement replié sur toi-même. Je pense que je devrais moi aussi me replier en réponse... mais je ne semble pas y parvenir. J'ai l'impression de me jeter sur toi.

J'ai dit, Je crois que je ne suis tout simplement pas le genre de personne capable de bien supporter cette situation. Peut-être que je manque trop d'assurance, que je suis trop exigeante, que je manque trop d'affection, que je suis trop sensible, trop obsessionnelle... trop amoureuse... trop *quelque chose*, c'est sûr !

J'ai dit, Je suis désolée pour tout ... pardonne-moi si je me plains... je ne devrais probablement pas envoyer ce message, mais je vais le faire quand même... il faut que je sois franche et honnête... c'est ma malédiction.

Tu as dit, Je comprends parfaitement tout ce que tu dis et cela me tourmente vraiment beaucoup de voir qu'à cause de moi tu te sens blessée et déconnectée. Si je le pouvais, j'aimerais pouvoir communiquer avec toi tout le temps, n'importe quand et librement. La dernière fois où j'ai vraiment ressenti de la joie, de l'affection et un bien-être total, c'était il y a un mois... avec toi.

J'ai dit, Merci. De te montrer si compréhensif. Et d'être toi. Merci d'être aussi patient avec moi. Je t'aime tellement.

Tu as dit, Merci. J'attends avec impatience de voir tout ce que nous nous apporterons mutuellement cette semaine, la semaine prochaine et dans l'avenir... pour le reste de notre vie.

J'ai dit, Je t'en prie, ne crois pas que chaque jour aura été horrible pour moi ici... j'ai aussi eu de bonnes journées ! Pendant un moment, j'ai même répertorié tout cela, en mettant une note codée dans mon agenda à la fin de chaque journée :

TB = très bon

B = bon

M = moyen

Ma = mauvais

TMa = très mauvais

I = insupportable

J'ai dit, Il y a quelques semaines, j'ai regardé un documentaire à la télévision sur les vétérinaires. Ceux-ci parlaient de la manière de s'y prendre pour décider s'il était temps ou non d'euthanasier votre animal de compagnie souffrant. Apparemment, si votre compagnon bien-aimé a plus de mauvaises journées que de bonnes, il est temps d'intervenir. J'étais certainement arrivée à un point où j'avais plus de mauvais jours que de bons ! Mais je vais beaucoup mieux à présent.

Tu as dit, Je suis contre l'euthanasie.

Tu as dit que cela faisait quelques jours que tu ne m'avais pas écrit, car tu te sentais très déprimé et tu ne voulais pas m'ennuyer avec tes problèmes.

J'ai dit, Tu n'as jamais à me dissimuler tes problèmes ou tes sentiments, quels qu'ils soient. Je t'en prie, ne te cache pas de moi. Je t'aime autant (ou plus) lorsque tu te sens vulnérable et triste que lorsque tu te sens fort et heureux. Tu n'as pas besoin d'être Superman. Je t'aime lorsque tu es déterminé et tenace. Je t'aime lorsque tu es frustré et anxieux. Je t'aime lorsque tu es certain. Je t'aime lorsque tu as des doutes. Je t'aime lorsque tu es confus. Je t'aime lorsque tu es parfait. Je t'aime encore plus lorsque tu ne l'es pas.

J'ai dit, Tu as dit un jour que j'étais douée pour t'aider à faire sortir tes vrais sentiments... je n'ai donc qu'à continuer !

Tu as dit, Ce n'est pas dans ma nature de partager mes sentiments et mes problèmes avec tout le monde.

J'ai dit, Je ne suis pas tout le monde.

Tu n'as pas répondu.

Je pense à Noël. Je t'ai envoyé un paquet au début de décembre : mon CD préféré du moment, *Alina* de Arvo Pärt, que mes amies et moi écoutions tout le temps à cette époque ; un livre de poésie, *Why I Wake Early* de Mary Oliver, l'auteur du poème sur « les oies sauvages » ; un presse-papier du Vietnam, une pierre noire de la taille d'un poing si polie et laquée qu'elle brillait, sur laquelle avaient été peints deux poissons orange et rouges peints en touches si chatoyantes qu'on aurait dit qu'ils nageaient.

Dans la carte (sur laquelle il y avait un saint-bernard baveux aux yeux tristes en habit de Père Noël qui disait, *J'aimerais tellement te voir... pas seulement avec mon cœur !*) j'ai dit que je ne voulais pas que tu te sentes obligé de m'envoyer un cadeau simplement parce que je t'en avais envoyé un. (Bien sûr, je ne le pensais pas vraiment.)

Dans un courriel deux semaines plus tard, tu m'as remerciée pour les charmants et délicats cadeaux (que tu venais tout juste d'ouvrir). Tu as dit que oui, tu allais aussi m'envoyer quelque chose, pas *une* seule chose, mais *plusieurs* que tu étais en train de rassembler en ce moment.

J'ai dit, J'en suis ravie... j'attends leur arrivée avec impatience ! Je dois avouer... j'aime les cadeaux, à la fois en donner et en recevoir !

C'était à peu près une semaine avant les Fêtes. Tu as dit que tu espérais que le paquet arrive à temps. Je t'ai imaginé en train de conduire vers l'autoroute aux limites de ta ville et lancer le présent par la fenêtre de ta voiture dans ma direction, en lui souhaitant bonne chance et bon voyage à travers le verglas, la neige et la circulation.

Il n'est jamais arrivé, s'ajoutant donc à toutes les autres choses que tu as dit m'avoir envoyées et qui ne sont jamais arrivées.

Kate, Michelle et moi nous sommes moquées de cela.

Nous avons dit, La route vers l'enfer. De bonnes intentions. Pavée de. Trois petits points.

Nous avons dit, Dans ce cas-ci, la route vers l'enfer est pavée de cadeaux de Noël capricieux, de cartes postales non postées, de courriels prétendument envoyés et de coups de téléphone non passés.

Sans parler du téléphone cellulaire que tu n'as jamais acheté (ou duquel tu ne m'as jamais appelée si tu en as acheté un) et toutes ces pensées affectueuses que tu as dit m'avoir envoyées par télépathie.

Nous sommes en juillet. Où est mon cadeau ?

Je pense à toutes ces choses qui, dans une histoire, avec les bons mots, le bon ton et au bon moment, sont très drôles, mais qui, dans la vraie vie, sont accablantes.

Dans l'histoire, l'auteure elle-même peut aller jusqu'à en rire, tout particulièrement de sa bêtise et de sa crédulité. Mais dans la vraie vie, ces mêmes choses provoquent beaucoup de larmes, des débats intérieurs obsessionnels, des pertes d'appétit prolongées, encore plus de nuits insomniaques que d'habitude et une importante angoisse de la page blanche. Sans parler de grande offense, de grande anxiété, de grands chevaux, de trop de café et trop de cigarettes.

Le jour après Noël, j'ai écrit et dit, Ici, notre temps des Fêtes a connu ses hauts et ses bas jusqu'à maintenant.

Je t'ai raconté que le compagnon de ma copine Michelle, Adam, avait dû être amené d'urgence en ambulance à l'hôpital le jour de Noël, car il avait eu une attaque en matinée. Il s'est avéré que ce n'était en fait qu'une petite attaque; il était désormais de retour chez lui, mais cela restait quand même une attaque, et nous nous sommes fait beaucoup de soucis pour lui.

Je t'ai raconté que, deux jours avant Noël, la petite chienne de ma copine Lorraine avait accidentellement avalé du poison anti-fourmi et avait dû être amenée d'urgence chez le vétérinaire pour qu'on lui fasse un lavage d'estomac. Ils l'ont gardée en observation pour la nuit, mais elle va bien à maintenant.

Je t'ai raconté que j'avais presque été emboutie à l'arrière pendant une tempête de neige alors que je me rendais chez Kate pour le souper de Noël. J'ai dit, Il s'en est fallu de peu !

J'ai dit, J'espère que le reste des Fêtes se déroulera sans autres catastrophes.

Je n'ai pas mentionné ton cadeau de Noël, que je n'avais toujours pas reçu. J'ai supposé qu'il arriverait dans un jour ou deux, si ce n'était pas avant le Nouvel An, ce serait peu de temps après.

Tu as dit, Merci beaucoup de la lettre ! Cela m'a fait très plaisir !

Tu n'as rien dit au sujet de Michelle ou d'Adam ou de la petite chienne de Lorraine, tu n'as pas parlé d'attaque, de poison ou de dangers évités.

Tu n'as pas non plus parlé du cadeau.

Chaque jour, j'attendais le facteur. Chaque jour, il ne m'apportait aucun cadeau.

Un mois plus tard, j'ai dit, Tu m'avais dit que tu allais m'envoyer un cadeau pour Noël, mais il n'est toujours pas arrivé. Peut-être s'est-il perdu ?

Tu n'as pas répondu.

Il me semble maintenant que, pendant que j'essayais d'interpréter les signes que je voyais dans de minuscules vaches en plastique noire et blanche, des indices récalcitrants de mots croisés, des cartes à jouer égarées, des horoscopes dans le journal, des dictons dans les biscuits chinois, un renard qui traverse la rue, des pigeons qui roucoulaient il y a trente ans, je suis passée à côté des vrais signes qui étaient là depuis le début.

À quoi pensais-je ?

Stupide, stupide, stupide.

Qu'est-ce qui cloche chez moi pour avoir invariablement transformé chaque petite miette que tu jetais dans ma direction en un énorme gâteau (au moins un gâteau de mariage à trois étages, avec un glaçage à la crème au beurre sculpté de décorations et des boutons de rose et, tout en haut, une paire de figurines en porcelaine s'embrassant qui nous ressemblaient étrangement) ?

Qu'est-ce qui cloche chez moi pour que chaque fois que tu me donnes un centimètre, je prenne un kilomètre ?

Qu'est-ce qui cloche chez moi pour que je continue à croire qu'un jour nous serons ensemble malgré toutes les preuves du contraire ?

Qu'est-ce qui cloche chez moi pour que je m'accroche de plus en plus à toi au fur et à mesure que tu t'éloignes ?

Qu'est-ce qui cloche chez moi pour que j'aie pu me laisser pitoyablement aveugler par l'amour... évidemment pas par ton amour déclinant pour moi, mais par mon amour de plus en plus désespéré pour toi ?

Qu'est-ce qui cloche chez moi pour avoir pris tout ceci pour de l'amour dès le départ ?

Kate et Michelle me répètent constamment de ne pas me faire du mal pour rien au sujet de tout ce fiasco. Elles me rappellent que chaque personne en ce monde a un jour agi de façon stupide au nom de l'amour.

Je dis, Certaines personnes plus que d'autres.

Elles me serrent dans leurs bras.

Je pleure.

Elles disent, Que celle sans la moindre parcelle de stupidité jette la première pierre !

Elles me rappellent que si l'amour n'est pas exactement aveugle, alors c'est certainement un maître des pensées magiques, un sorcier qui voit seulement ce qu'il veut voir, un virtuose qui entend seulement ce qu'il veut entendre et un génie incomparable qui réinterprète la réalité comme ça l'arrange.

À nouveau elles me serrent dans leurs bras.

Je pleure un peu plus.

J'ai dit, J'ai besoin de savoir exactement ce qui se passe avec toi. Fidèle à mes habitudes, je vais maintenant te poser quelques questions et puis toi, fidèle à tes habitudes, tu n'y répondras probablement pas.

Fidèle à tes habitudes, tu n'as pas répondu.

J'ai dit, J'en ai plus qu'assez d'être ignorée.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, J'en ai plus qu'assez de parler à un mur de pierre.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, J'en ai plus qu'assez d'essayer de me faire entendre et comprendre dans ces longues lettres angoissées auxquelles tu ne réponds que rarement. Ce qui a un jour été un dialogue significatif est désormais un monologue torturé.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, J'en ai plus qu'assez d'être humiliée par ton silence.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, Veux-tu que je t'aime ou non ?

Tu n'as pas répondu.

Je pensais à ce que j'étais, ici dans ma ville, toujours en train de m'expliquer, toujours en train de m'examiner, moi et mes sentiments, et toi et les tiens, dans les moindres détails, et ce, de façon tellement étendue (ou devrais-je dire « distendue » ?) que Kate et Michelle disaient que « je sortais mes instruments de dentiste. »

Je pensais à ce que j'étais, ici dans ma ville, toujours en train de chercher des réponses, de rechercher la clarté, la certitude et la vérité. Et toi, dans ta ville tu étais, toujours vague et évasif,

fuyant et ambigu, toujours à t'échapper, à te défiler et à te dissimuler, toujours à user de faux-fuyants, à t'esquiver et à tourner autour du pot.

Rétrospectivement, je me rends compte que, pendant que j'étais dans ma ville fidèle à moi-même, tu l'étais toi aussi dans la tienne.

Longtemps après que ma patience eut clairement atteint ses limites, tu continuais quand même à me remercier d'être aussi patiente.

Tu as dit, J'aimerais vraiment te remercier pour la patience que tu as toujours su témoigner à mon égard.

(Il me semble aujourd'hui que tu étais peut-être sarcastique. Mais à ce moment-là, je ne l'avais pas perçu ainsi, le sarcasme étant davantage mon domaine que le tien.)

À ce moment-là, j'ai dit, Merci. Je ne suis peut-être pas aussi patiente que tu le penses. Je ne me suis jamais vue comme une personne patiente... je te remercie quand même. Maintenant je dis : je ne suis pas patiente. Je ne suis pas bienveillante. Je n'ai plus rien à donner.

Je ne t'envoyais plus les horoscopes du journal que je trouvais utiles. Je les découpais, les collais dans mon agenda et les gardais pour moi à la place.

LE MIEN : Certaines personnes ont l'air de croire que vous êtes facilement manipulable et vous devez sortir de vos habitudes pour leur prouver le contraire. Ne vous inquiétez pas si vous en faites un peu trop aujourd'hui – c'est mieux que de ne rien faire du tout. Votre signe est un signe cardinal, ce qui signifie que c'est vous qui devriez donner des ordres.

LE MIEN : Ne soyez pas surprise si quelqu'un sur lequel vous pensiez pouvoir compter vous déçoit aujourd'hui. Vous serez peut-être choquée, mais les signes sont manifestes depuis quelque temps – vous les avez ratés, car vous avez été aveuglée par votre relation. Au moins maintenant, vous connaissez leur vraie nature.

LE MIEN : Le destin arrive toujours et apporte avec lui la bonne expérience au bon moment. Si vous gardez cette pensée à l'esprit, vous serez plus apte à faire en sorte que les événements récents tournent à votre avantage. Pendant que d'autres se plaindront que la vie est injuste, vous continuerez discrètement votre travail dans un état d'acceptation calme et même joyeux.

LE MIEN : Les choses s'arrangent pour vous. Vous n'avez qu'à tenir bon un peu plus longtemps afin de surmonter l'orage qui se prépare. Les amis sont une source de soutien continue. Bientôt vous comprendrez quelque chose d'important qui transformera votre vie et vous aidera à utiliser votre potentiel au maximum.

Je pense que lorsque quelqu'un vous maltraite, vous vous sentez mal dans votre peau. Tout particulièrement si cette personne est quelqu'un que vous aimez, quelqu'un qui prétend aussi vous aimer. Vous commencez à douter de vous-même. Peut-être que vous méritez tout cela d'une certaine façon, ou peut-être que c'est de votre faute si tout s'est mal passé. Vous pensez de façon obsessionnelle à vos propres défauts et vous vous demandez constamment comment vous pourriez changer afin que tout rentre dans l'ordre à nouveau. Si seulement vous pouviez devenir une meilleure personne, alors il vous aimerait comme vous l'aimez, et alors... finalement... alors... enfin... alors... donc... vous seriez tous les deux heureux.

Je pense à toutes ces fois où je me détestais pour l'amour que je te portais.

Je pense que l'écart entre se dire, Je suis folle de toi, et se dire, Je suis tout simplement folle est plutôt mince.

Écrivez à propos de quelque chose qui a été volé.

Écrivez à propos de quelque chose que s'est pas encore passé.

Écrivez à propos de quelque chose que vous feriez différemment.

Écrivez à propos de quelque chose que vous voulez, mais que vous ne pouvez pas avoir.

Écrivez à propos de quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre.

Écrivez à propos de quelque chose qui ne s'est jamais fait et ne se fera maintenant jamais.

Écrivez à propos de quelque chose que vous avez fait et dont vous avez honte.

Chaque fois que je tempêtais contre toi par courriel, je finissais toujours par t'écrire à nouveau avant que tu n'aies la chance de répondre, je t'écrivais une demi-heure, une heure, deux heures ou trois heures plus tard, en m'excusant pour mon courriel précédent qui, je savais, avait été écrit à bout de nerfs, était excessivement émotionnel et très exagéré. Chaque fois, je finissais par m'excuser pour mes jérémiades, mes plaintes, pour m'être montrée si grincheuse, si exigeante, si sacrément difficile.

Puis je devais t'écrire une troisième fois pour m'excuser de m'être excusée.

J'ai dit, J'aimerais qu'il y ait un bouton Retirer sur mon ordinateur sur lequel il soit aussi facile de cliquer que sur le bouton Envoyer. Mais... hélas... il n'y en a avait pas.

J'ai dit, Peut-être aurais-je dû écrire un mot léger et jovial au lieu d'admettre que je me sentais contrariée et blessée.

J'ai dit, Je suis tellement désolée. J'ai l'esprit embrouillé... par l'amour, le manque de sommeil, les sinus bloqués, une fin de semaine difficile ici, par le sentiment que tu es à un million de kilomètres de moi. En plus, lorsque je traverse une période où je n'écris pas, j'ai tendance à devenir très nerveuse !

J'ai dit, Je suis tellement désolée. Je t'en prie, pardonne-moi de t'avoir fait vivre une autre situation stressante alors que tu en as déjà bien assez.

J'ai dit, Je suis tellement désolée. Je sais que j'ai été beaucoup trop égocentrique.

J'ai dit, Je suis tellement désolée. J'espère que tu n'as pas été offensé par ce que j'ai dit.

J'ai dit, Je suis tellement désolée. Je fais pourtant beaucoup d'efforts, mais je suis frustrée.

Tu as dit, Je ne pourrais jamais être offensé par ce que tu dis... et je peux bien comprendre ta frustration. Je t'en prie, ne te retiens pas lorsque tu veux me dire quelque chose. Tu peux communiquer avec moi aussi souvent que tu le souhaites. J'apprécie toujours tes pensées et tes idées. Elles me manquent tellement... lors de ces interruptions récurrentes.

Tu as dit, Notre histoire comporte plusieurs parties dont les chapitres ne nous sont pas encore tous dévoilés. Tu as dit que c'était normal pour moi d'être en colère. Tu as dit que je pouvais tout te dire... absolument tout... et qu'il n'y aurait aucun problème.

Tu as dit, Dans notre situation, il n'y a pas de guide à suivre, pas de manuel d'utilisation à étudier.

Tu as dit, C'est un *work in progress*.

Je n'ai pas dit, Trop de travail, pas assez de progrès.

J'ai dit, Je suis désolée. Pour tout.

J'ai dit, Je suis tellement émotive, obsessionnelle, maniaque, anxieuse, hypersensible, facilement blessée, facilement contrariée, parfois désagréable et méchante et, en ce moment, très déprimée. En ce moment, j'essaie une autre sorte de médicament qui, je l'espère, fonctionnera mieux que les précédents.

J'ai dit, Nous sommes si différents. Comment pouvons-nous être des âmes sœurs ?

Deux semaines ont passé. Deux longues, tristes, exaspérantes semaines pendant lesquelles tu n'as pas répondu.

Finalement, tu as répondu.

Finalement, tu as dit, Je n'ai pas pu ouvrir ta dernière lettre avant maintenant.

Finalement, tu as dit, Je t'en prie, ne sois pas trop dure envers toi-même.

Tu as dit, Tout va bien se passer pour nous si nous ne perdons pas de vue nos attentes.

J'ai dit, Alors dis-moi exactement ce que tu attends de moi.

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, Qu'est-ce que tu attends de moi à présent ?

Tu n'as pas répondu.

J'ai dit, Je pense que, de plusieurs façons, nous nous sommes laissés bercer par trop d'illusion.

Tu as dit, Le travail ici a été intéressant et intense...

J'ai dit, Au cours de cette année et demie, il y a eu tellement de choses que j'ai dû accepter par rapport à cette situation, que cela me plaise ou non. Mais une chose que je *ne peux pas* accepter est le sentiment que tu n'es pas honnête envers moi, que tu caches tes émotions, tes émotions sincères, ta vraie personnalité.

J'ai dit, Je ne peux savoir que ce que tu me dis.

Tu as dit que je ne devrais pas m'attendre à ce que tu sois disposé à parler de ce qui se passe chez toi, dans ta ville.

Un jour tu m'as dit que tu n'aimais pas que je parle de toi à mes amies. Tous les hommes disent cela. Toutes les femmes le font.

Au fil du temps, quelques-unes de mes amies en ont eu marre de ce sujet de conversation. Elles ont arrêté de me demander de tes nouvelles et elles ont insinué que je me complaisais dans ma propre souffrance. Elles étaient, bien entendu, impatientes avec moi. Elles m'ont suggéré un nouvel homme, un nouveau projet, un nouveau passe-temps, une nouvelle coupe de cheveux. Elles m'ont suggéré une thérapie.

Mais complaisance ou pas, Kate et Michelle sont restées à mes côtés peu importe combien de temps et combien de fois je parlais de toi. Elles m'offraient toujours leur soutien et elles ne montraient jamais de signe de fatigue face à mon incessante obsession à vouloir disséquer la désintégration de notre couple. Je me suis excusée auprès d'elles pour ma préoccupation tenace.

J'ai dit que je savais que je n'avais qu'une seule corde à mon arc ces jours-ci. Elles ont ri et ont convenu que j'avais raison, et puis nous avons continué à parler de toi.

Moins tu répondais à mes questions, plus je passais du temps au téléphone avec elles, pour qu'à nous trois nous essayions de trouver des réponses. On aurait dit une relation par comité. Ce n'était que des spéculations et parfois il nous arrivait d'en parler pendant des heures.

Cela prenait bien sûr plus de temps que si tu avais seulement répondu toi-même aux questions.

Nous sommes toutes les trois très bavardes au téléphone. Nous sommes toutes les trois auteures et adorons les mots. Nous étions toutes les trois frustrées et bonnes pour l'asile. Rien à faire, nous n'arrivions pas à suivre ce pas de danse, ce mouvement d'approche, de fuite que tu exécutais. Nous nous sommes mises à ponctuer nos longues discussions à ton sujet par les mots « trois petits points », invariablement suivis par un tonitruant rire indigné.

Nous t'appelions « Le malin Roublard » et étions collectivement en colère contre toi la plupart du temps.

Au début, Kate disait souvent, Accroche-toi.

Je voyais cela comme un conseil sage et lyrique, et c'est donc devenu mon nouveau mantra. Chaque nuit, lorsque j'allais me coucher seule, je me répétais cette phrase tel un mantra, dans un sérieux effort d'effacer et de remplacer ces autres phrases qui habituellement erraient dans mon esprit en une boucle infinie : « Je t'aime... Tu me manques... J'ai si peur... »

J'ai tellement aimé la phrase de Kate que je l'ai partagée avec toi.

Tu as dit, Oui, c'est une phrase parfaite ! Magnifique... géniale !

Mais tu n'arrivais jamais à la répéter correctement. À chaque fois que tu essayais de me la dire, passais toujours à côté.

Tu as dit, Rappelle-toi, nous devons continuer à avancer fermement...

Tu as dit, Oui, nous devons continuer à aller de l'avant...

Tu as dit, Quoi qu'il arrive, nous devons persévérer.

Pendant un moment, Kate était plus patiente avec toi que je ne l'étais. Elle m'a conseillée d'attendre le bon moment. Elle a dit, Tout finira par s'éclaircir. Tôt au tard, tout s'arrangera.

Rappelle-toi simplement : tu penches plus vers le « tôt », alors que lui est du genre à plus pencher vers le « tard ».

Fréquemment, Michelle disait, MON DIEU, QUELLE MERDE!!!!!!!

Son enthousiasme blasphématoire était contagieux. Bientôt, nous étions toutes en train de pester contre toi.

Plus tard : Michelle a dit, Je pense c'est un psychopathe de merde!

Dès lors, je ne parlais pas seulement de toi à Michelle et Kate au téléphone pendant des heures, mais j'avais aussi commencé à leur lire tes courriels. Parfois, je leur faisais tout simplement suivre tes messages directement, et puis, à la façon des écrivains, nous les déconstruisions mot par mot.

Si cela t'agaçait de penser que je leur parlais de toi, je pouvais juste imaginer à quel point tu serais contrarié si tu savais que je leur envoyais aussi tes courriels. C'était avec grand plaisir que je contemplais ton désarroi.

Peut-être même plus agréable était l'élaboration tripartite de ma revanche fantaisiste qui m'amènerait à me rendre dans ta ville et à débarquer dans ton bureau sans prévenir. Je porterais ma jupe la plus moulante, un haut suggestif et mes bottes à talons hauts sophistiquées.

Michelle a suggéré que le plan marcherait mieux si j'étais nue.

Kate a dit, Nue, oui, mais garde les bottes.

Je marcherais sur la pointe des pieds à travers le labyrinthe de cloisons grises jusqu'à que je te trouve.

Je t'ai imaginé assis devant ton ordinateur, me tournant le dos; je me tiendrais là en silence jusqu'à que tu sentes mes yeux te perforer l'arrière du crâne. Puis tu te retournerais et je serais là dans toute ma splendeur, sourire au visage, une main sur la hanche et l'autre brandissant une liasse de courriels restés sans réponse.

Kate a dit, Une poignée de condoms.

Michelle a dit, Une grenade.

Kate a suggéré que ce serait plus marrant si l'on s'organisait pour que j'arrive au moment où tu assistais à une autre de tes réunions si importantes, entouré de tes collègues, de tes clients et de ton patron.

Michelle a dit, Oui, et puis tu pourrais bondir sur la table de conférence avec ces magnifiques bottes et lui écraser les doigts tout en l'étranglant avec un cordon de téléphone.

Parfait ! Ai-je dit, en riant si fort que j'étais presque en larmes.

Kate et Michelle ont dit en chœur, Est-ce qu'on peut venir nous aussi ?

J'ai dit, Bien sûr ! Ce ne serait pas pareil sans vous ! Nous apporterons une caméra afin de tout filmer pour la postérité !

Si revigorante et satisfaisante que cette revanche ait pu être, je n'ai pu en réalité que t'envoyer un texto depuis mon téléphone cellulaire vers ton ordinateur. Un de ces messages programmés qui disait tout simplement, J'arrive.

Tu n'as pas répondu.

Une heure plus tard, je t'ai envoyé un autre message programmé. Celui-ci disait, J'arriverai dans 15 minutes.

Une autre heure s'est écoulée toujours sans aucune réponse de toi. À ce stade, ton silence avait annulé le moindre aspect amusant de mon petit jeu. Je t'ai envoyé un courriel normal depuis mon ordinateur. J'ai dit, Je me suis juste un peu amusée avec mon téléphone. Ne t'inquiète pas... Je suis bien chez moi comme d'habitude.

Tu as répondu tout de suite. Tu as dit, Oh, Je me demandais qui m'envoyait ces messages.

Dans notre effort de collaboration pour arriver à te comprendre, nous, les trois femmes, avançons le terme *passif-agressif* de plus en plus fréquemment. Je me suis rendu compte que, même si j'avais utilisé ce terme assez souvent pour catégoriser et dénoncer diverses personnes qui j'avais croisées au fil des ans, je ne savais pas précisément ce que cela signifiait. J'ai donc fait des recherches. Et voilà... c'était toi tout craché !

Alors que je commençais à parcourir la liste des traits passifs-agressifs, mes « sonnettes d'alarme », comme tu les avais un jour appelées, se sont mises à tinter en reconnaissance. Très vite, elles carillonnaient assez fort pour être entendues jusque dans ta ville.

L'homme passif-agressif a peur de l'intimité. Méfiant et réservé, il n'est pas en phase avec ses propres émotions et est réticent à dévoiler sa fragilité émotionnelle. Il combat sa propre dépendance en essayant de contrôler vos faits et gestes. Il trouve refuge dans le démenti, dans la fuite et dans l'indifférence bien structurée.

L'homme passif-agressif est un obstructionniste. Il fait souvent des promesses, mais il ne les tient que très rarement. Il promettra de faire tout ce que vous lui demandez, mais il ne dira pas quand et il ira délibérément lentement pour vous frustrer. Ou peut-être qu'il ne fera rien du tout.

L'homme passif-agressif ment et invente des excuses pour ne pas avoir tenu ses promesses. Afin d'exercer son pouvoir sur vous, il ne divulguera pas d'information et/ne laissera pas libre cours à son amour, préférant inventer une histoire plutôt que de vous donner une réponse claire. Lorsqu'il se fera attraper dans ce stratagème, il dira qu'il essayait seulement de vous protéger de la vérité.

L'homme passif-agressif se plaint fréquemment de sa malchance et attribue la responsabilité de ses problèmes et de ses échecs à des conditions qui échappent à son contrôle. Afin d'éviter les reproches, il se fera passer pour quelqu'un de malheureux et d'innocent qui n'arrive pas à répondre à vos demandes excessives. Se sentant abusé lorsqu'il n'a pas été à la hauteur de ses promesses et de ses responsabilités, il va donc reculer ou se retirer complètement.

L'homme passif-agressif est fier d'être « un gentil garçon ». Il ne vous confrontera pas directement lorsqu'il y aura conflit. À la place, il essaiera d'ébranler votre confiance par des commentaires et des actions auxquelles il ne peut jamais trouver de justifications si on le met à l'épreuve. Rien n'est jamais de sa faute. Il se voit comme quelqu'un de très compliqué que personne d'autre n'arrive à comprendre.

L'homme passif-agressif est une personne qui remet tout au lendemain. Il possède un sens du temps très particulier et croit que les dates limites n'existent pas pour lui. Il est distrait de façon sélective et en retard de façon chronique. En vous faisant attendre, il garde le contrôle et établit les règles de base pour le couple.

L'homme passif-agressif est le roi de l'ambiguïté, des messages contradictoires et de l'incapacité de se brancher. Il ne dit jamais ce qu'il veut dire. Même après qu'il vous aura dit quelque chose, vous continuerez à vous demander ce qu'il a vraiment voulu vous dire.

Il semblerait donc que, contrairement à ce que tu avais dit un jour, il existait bel et bien un manuel d'utilisation pour notre « situation ».

Malheureusement pour moi, je l'ai découvert beaucoup trop tard.

Après avoir, en jubilant, partagé ces informations sur l'homme passif-agressif avec Michelle et Kate, Michelle a dit, Peu importe comment tu aurais affronté la situation, ça se serait terminé de la même manière.

J'ai trouvé cela très réconfortant.

Et aussi libérateur.

Je me dis que, même si je n'avais aucun complexe à raconter à Kate et Michelle tous les détails croustillants et accablants de mes difficultés avec toi, je leur parlais rarement de mon incapacité à écrire pendant que je traversais mes problèmes de couple. D'une certaine façon, ma lutte contre l'angoisse de la page blanche était trop personnelle pour que j'en parle.

La seule manière dont je pouvais l'expliquer était de leur dire qu'en ce moment, il n'y avait qu'une histoire qui comptait pour moi, et *cette* histoire, *notre* histoire, était bien la seule histoire que je ne pouvais pas écrire.

Comme elles aussi étaient auteures, elles ont compris immédiatement.

Kate a dit, Lorsque la vraie vie est si *vaste*, la fiction semble si petite et sans importance.

Michelle a dit, Un jour les mots te reviendront et alors tu sauras exactement ce que tu auras à dire.

J'ai dit, Je me rends compte que je ne suis pas une très bonne élève pour ce qui est d'arriver à comprendre à quel point les choses ont changé entre nous. Maintenant, je pense comprendre la situation.

Tu as dit, Tu ne comprends pas...

J'ai dit, Si. Finalement, si. Je comprends.

J'ai dit, Je comprends finalement que la relation que j'ai eue avec toi est complètement différente de celle que tu as eue avec moi.

Grandis, me dis-je à moi-même.

Ne pense plus à ça, me dis-je à moi-même.

Reprends ta vie en main, me dis-je à moi-même.

On récolte ce qu'on sème, me dis-je à moi-même.

On a que ce qu'on mérite, me dis-je à moi-même un millier de fois par jour.

Mais je n'ai jamais été très convaincue par tout cela et je ne le suis d'ailleurs toujours pas.

Lorsque je dis cela, je ne sais pas si je parle de moi ou de toi.

Écrivez à propos d'une fois où vous vous êtes fait passer pour quelqu'un d'autre.

J'ai fait semblant d'être patiente. J'ai fait semblant d'être calme, sage, sereine, compréhensive, mature et angélique. J'ai fait semblant (parfois) de ne pas être obsédée, désespérée, dépendante, maniaque, pathétique, furieuse.

J'ai fait semblant d'aimer les chevaux même si la seule fois où j'ai fait de l'équitation c'était quand j'étais petite fille et que je m'étais assise sur un poney Shetland aussi grand que large. J'en avais tellement peur que j'ai pleuré jusqu'à ce que mon père me descende de là. Je n'ai jamais monté à cheval de ma vie et je n'en ai d'ailleurs pas l'intention.

J'ai fait semblant de ne pas avoir de parent (ne serait-ce que par alliance) qui possédait une ferme UJG¹⁶, qui élevait aussi des bisons pour en faire des burgers, et qui faisait une petite fortune grâce à ces deux entreprises.

J'ai fait semblant de ne pas beaucoup jurer, car tu as souvent dit que tu trouvais le langage grossier insultant et que toi-même tu ne parlais jamais de la sorte. (J'ai fait semblant de ne pas remarquer que, de même que tu ne disais pas de mots grossiers, tu n'avais pas l'air de pouvoir dire le mot *sexe* non plus.)

J'ai fait semblant de ne pas remarquer tes erreurs de grammaire et ton style d'écriture maladroit.

J'ai fait semblant de te croire lorsque tu disais que tu gardais mes livres sur ta table de chevet.

J'ai fait semblant que je rêvais de toi, nuit arrosée d'amour après nuit arrosée d'amour.

J'ai fait semblant d'aimer les bleuets, les orages, les voyages, le plein air et la musique médiévale. J'ai fait semblant de savoir ce qu'était un orgue de Barbarie.

J'ai fait semblant d'être sérieuse lorsque je disais que j'allais arrêter de fumer.

J'ai fait semblant (pendant quelques jours, du moins) d'être une adepte de la forme physique.

J'ai fait semblant de dire que cela m'était égal si tu m'envoyais une carte de Noël ou pas.

J'ai fait semblant de rechercher une stabilité émotionnelle dans tous les aspects de ma vie.

En rétrospective, je peux simplement conclure que tu as fait semblant de m'aimer.

J'ai dit, Je n'en peux plus d'être déçue. Je veux pouvoir compter sur toi, mais j'ai appris avec le temps que ce n'est pas une bonne idée. Je n'en peux plus, franchement plus, d'être traitée comme si j'étais la chose la moins importante dans ta vie. Tout le monde a ses limites et j'ai atteint les

¹⁶ Urine de jument gravide.

miennes. Manifestement, il n'y a pas de place pour moi dans ta vie et tu n'es pas prêt à faire de la place.

Tu as dit, Je me suis résigné au fait que je n'ai pas pu répondre à tes attentes...

J'ai dit, Arrête de me parler de mes attentes. Tu en as aussi. Tu ne t'es tout simplement jamais donné la peine de me les transmettre.

Tu as dit, Le scénario que nous avons créé pour tous les deux était bien au-delà de tout ce qu'on aurait pu imaginer.

Je n'ai pas dit, Le scénario que *tu* as créé pour *moi* était bien au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer.

Tu as dit, Nous devons nous entraider pour traverser ces épreuves.

J'ai dit, Je ne veux pas de ton aide. Je veux simplement être en paix. Je suis trop vieille pour continuer ainsi, trop vieille pour me débattre comme un gros poisson qui souffre et se tourmente tout le temps. La vie normale semble si loin. Je veux juste retrouver mon ancienne vie simple et solitaire.

J'ai dit, Je me sens comme si l'on m'avait jeté un sort; maintenant, je veux me réveiller et redevenir comme j'étais avant.

La journée suivante, c'était la Saint-Valentin.

Tu as dit, Tous mes meilleurs vœux en cette journée... prends bien soin de toi là-bas.

Je n'ai pas répondu.

J'ai dit, J'ai été aussi claire que possible. Dorénavant, je m'arrête. Si tu veux poursuivre l'aventure, tu devras me dire pourquoi... ouvertement, sincèrement et honnêtement. Donc... la suite dépend de toi.

Une demi-heure plus tard, je t'ai à nouveau écrit et j'ai dit, Et si tu ne veux pas poursuivre, s'il te plaît, aie le courage de le dire. Comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, je ne veux pas être protégée et je n'en ai pas besoin. S'il te plaît, fais-moi l'honneur de me dire la vérité pour changer.

Une heure plus tard, je t'ai écrit encore une fois et j'ai dit, Je n'aurais pas dû dire que la suite dépend de toi. C'est faux. Elle dépend de moi.

Deux semaines ont passé. Tu n'as pas répondu.

À Kate et Michelle, j'ai dit en fulminant, Bon Dieu ! Je ne suis même pas capable de rompre avec lui comme il faut !

Finalement, tu as répondu.

Finalement, tu as dit, J'étais à l'extérieur du bureau, à travailler dans divers endroits à travers la ville... et je viens juste de voir tes mots aujourd'hui. Nous avons embauché du personnel et démarré les projets d'été... ça promet!

J'ai dit, L'expérience m'a appris que si on repousse une personne assez longtemps et assez souvent, elle finira par partir. Cela fait des mois que tu me repousses et j'ai refusé fermement de partir. Mais maintenant, il est temps que je parte.

J'ai dit, Pour ma propre sauvegarde, je dois trouver une façon de devenir aussi distante avec toi que tu l'as été avec moi.

J'ai dit, Peut-être que ce sera mieux pour toi, puisque tu ne te sentiras plus obligé d'être en contact avec moi alors que tu as tant de choses importantes à faire.

Tu as dit, Maintenant, je me sens vraiment mal ...

Tu as dit que tu te sentais malade, honteux, dégoûté de toi-même pour le mal que tu m'avais fait à cause de ta stupidité nombriliste.

Tu as dit que tu étais dévasté d'apprendre tout ce que tu m'avais fait subir. (Comme si c'était la première fois que tu étais mis au courant de ma douleur.)

Tu n'as pas dit, Je t'en prie, ne me quitte pas.

Tu n'as pas dit, Je t'en prie, Ne laisse pas tomber tout ça

Tu n'as pas dit, Je ne pourrai pas supporter de te perdre à nouveau.

Tu n'as pas dit, Je ne peux pas vivre sans toi.

Je n'ai pas dit, Ne me parle pas de dévastation. J'ai accaparé le marché de la dévastation. Tout comme ceux de plusieurs autres états qui commencent aussi par la lettre *d*.

Désolation.

Désespoir.

Dépression.

Découragement.

Détresse.

J'ai dit, Ça n'aurait pas dû être si difficile.

Tu as dit, Je sais que je continue à te décevoir.

J'ai dit, Oui, en effet.

Tu as dit, Je me sens comme un moins que rien.

Je n'ai pas dit, Tu te sens comme un moins que rien parce tu en es un.

J'ai dit, Lorsque tu es revenu dans ma vie après trente ans, je croyais que j'étais plus âgée et plus sage. Apparemment, je suis seulement plus âgée. Tout le monde sait qu'il n'y a rien de pire qu'une vieille imbécile.

J'ai dit que j'avais l'impression que, de bien des façons, tu m'avais prise pour une imbécile.

Tu n'as pas nié cela.

Tu as dit, Mes sentiments d'amour, d'admiration, de respect, de tendresse, d'affection et ma dévotion sincère pour toi ont toujours été et resteront toujours en moi.....jusqu'à la fin des temps. Malgré tout ce bouleversement récent, je suis sûr que notre amitié de toute une vie perdurera; elle transcendera le temps et tous les méandres que la vie apportera.

J'ai dit, Je ne veux pas être ton amie.

J'ai dit, J'espère que tu as jeté tout ce que je t'ai envoyé, tout ce que tu possèdes qui m'est associé. Je veux qu'il ne reste aucune trace de cette période, je veux l'effacer pour toujours.

Tu as dit, Je ne pourrais jamais jeter ce que tu m'as donné. Je continuerai à jamais de chérir le meilleur de ce que nous avons partagé.

Manifestement tu n'es pas affecté, comme je le suis (comme la plupart des gens), par ce phénomène rétroactif qui fait en sorte que la fin de l'histoire modifie le début et tout ce qui s'est passé entre temps. Manifestement, tu es immunisé contre la contamination infectieuse du passé heureux par le présent malheureux.

Manifestement, tu n'as pas conscience du fait que je devrais dire, qu'en fin de compte, je ne t'ai jamais aimé, même pas la première fois trente ans plus tôt.

Tu as dit, Tu as traversé tant d'épreuves avec moi et je regretterai profondément cela pour toujours.

Je n'ai pas répondu.

Je n'ai pas dit, Ne me parle pas de regret. J'en ai également le monopole

Tu as dit, Je ne sais pas comment, mais je te promets que je me rattraperai.

J'ai dit, Je ne veux plus jamais avoir affaire à toi.

Ce n'était peut-être pas entièrement vrai avant que je le dise. Mais une fois dit... ça l'était.

Tu as dit, Je suis maintenant dévasté pour de bon...

Tu as dit, Je me déteste...

J'ai décidé de monter sur mes grands chevaux.

J'ai dit, Je pense bien qu'il y a plein de bonnes raisons pour lesquelles tu te détestes, mais je ne me permettrais pas de dire que je les connais. Je dirais simplement que la haine de soi ne mène à rien. Il faut agir et accepter toute responsabilité. Il y a aussi probablement plein de bonnes raisons pour lesquelles tu te sens « maintenant dévasté pour de bon » ..., mais encore une fois, je ne me permettrais pas de dire que je les connais. En réalité, je ne prétends rien connaître de toi. Je sais que, au fur et à mesure que le temps passe, tu t'en remettras. C'est comme ça que les gens font. C'est la nature humaine. Rescousse et rétablissement. Après tout, quelle est l'autre option ?

Tu n'as pas répondu.

Pour une fois, je ne m'attendais pas à ce que tu répondes.

Même si tu adores les chevaux, je savais que tu n'aimerais pas *ceux-là* : mes grands chevaux caracolant les naseaux dilatés, crinière au vent, agitant la queue, montrant le blanc des yeux, et peut-être même les dents.

La semaine dernière, c'était mon anniversaire. J'ai passé une merveilleuse journée en compagnie de mes amies. Nous avons beaucoup ri et trop mangé de l'élégante salade de poulet aux fruits secs, pignons et raisins, et de shortcake aux fraises pour dessert. Elles m'ont offert des livres, du bain moussant et des cartes amusantes. Je me suis aussi acheté une carte, choisie tout spécialement en ton honneur (en l'honneur de ton silence, en l'honneur de ton absence).

Sur la photo grossière d'un torse d'homme musclé, mais sans tête, on pouvait lire : *Il mangeait sainement, faisait de l'exercice régulièrement et cela ne l'a pas empêché de mourir.*

À l'intérieur on lisait : *À quoi bon? Mangez du gâteau.*

C'est ce que nous avons fait.

La journée qui a suivi mon anniversaire, j'ai fait le tour de ma maison et j'ai rassemblé tout ce qui t'était associé.

Tout d'abord, j'ai démonté la petite étagère aux allures de sanctuaire que j'avais aménagée dans la bibliothèque de ma chambre. Il y avait ce dicton trouvé dans le biscuit chinois sur le calendrier de mon frigo, *Votre premier amour ne vous a jamais oubliée*, que j'avais placé dans un petit cadre en argent brossé. Il y avait trois photos de toi : une prise ici dans mon jardin, toi assis à la table de pique-nique, plissant des yeux au soleil, après le repas de poulet froid et salade d'orge grecque ; deux photos de toi devant l'hôtel de luxe : sur la première tu affiches un air triste ; sur l'autre, devant mon incitation et mon insistance, tu arbores un grand sourire abruti. Ces deux-là avaient été prises en hiver. Il y a des bancs de neige sale tout autour et le ciel est d'un bleu si pâle qu'il a presque l'air blanc. J'ai mis ces deux photos ensemble dans un cadre en cuir à charnière qui s'ouvrait comme un livre. Au bas de la photo triste, j'avais collé une citation de l'auteure américaine Anne Lamott : *Lorsque Dieu est sur le point de faire quelque chose de merveilleux, Il choisit des circonstances difficiles. Lorsqu'Il a décidé de faire quelque chose de stupéfiant, Il choisit des circonstances impossibles.*

Ensuite, fidèle à moi-même, j'ai classé toute notre correspondance par courriel de façon chronologique dans des trieurs accordéon. (Bien sûr, j'avais imprimé tous les messages au fur et à mesure... et, oui, je suis très douée pour l'organisation !) Empilés, ils faisaient 20 cm de hauteur. Par curiosité, je les ai posés sur la balance de la salle de bain. Ils pesaient plus de 6 kg. Je soupçonne que 19 de ces centimètres et qu'au moins 5 de ces kilos sont les courriels que je

t'ai écrits, l'autre centimètre et les quelques grammes restants étant composés de ceux que tu avais rédigés.

J'ai rassemblé quelques livres.

Le zen et l'art de tomber amoureux, un invendu que j'avais acheté dans une librairie de ta ville la dernière fois que nous nous étions vus. Et duquel je t'avais envoyé plusieurs citations des maîtres du zen y compris :

Nous ne questionnons jamais le sens de la vie lorsque nous sommes amoureux.

Avez-vous la patience d'attendre jusqu'à ce que la boue sèche ?

Nous ne savons pas si c'est de l'or jusqu'à ce qu'on le discerne à travers le feu.

Si tu me cherches vraiment, tu me verras immédiatement.

Un livre intitulé *Mon copain est de retour : histoires vraies de redécouvertes de l'amour avec un chéri perdu de vue depuis longtemps* que je n'ai jamais eu le temps de lire et que je ne lirai, maintenant, jamais. C'est déjà une véritable torture de regarder la section des photos d'« hier et aujourd'hui » au milieu : des photos datant de l'école secondaire de chaque couple en haut de chaque page avec les photos de leur mariage trente ou quarante ans après en-dessous. J'aurais dû acheter un autre livre à la place, un bestseller à l'époque : *Ce que pensent les hommes*.

Il y avait aussi le livre que Lorraine m'avait recommandé :

Réinventer sa vie. J'ai essayé... et échoué.

Il y avait quelques cartes, à la fois amusantes et à l'eau de rose, que je collectionnais avec l'intention de te les envoyer :

La photo d'un somptueux parterre de tulipes rouges et jaunes. *Tes pensées illuminent ma journée... Je suis heureuse que tu fasses partie de ma vie.*

Un dessin d'un chariot à plate-forme, utilisé pour déplacer les meubles lourds.

Quand je pense à toi... je suis transportée de joie.

La silhouette d'un téléphone sur fond rose foncé, entièrement recouvert des paroles *Vous n'avez pas de nouveaux messages*, répétés en petits caractères noirs des centaines de fois. À l'intérieur : *Voilà qui résume à peu près ma vie. Comment vas-tu ?*

Il y avait aussi la seule carte que tu m'aies jamais envoyée. L'année dernière pour mon anniversaire. Un dessin humoristique d'un gâteau sur le recto, avec les paroles : *As-tu fait un vœu ? Moi, oui*. À l'intérieur on pouvait lire, *Je souhaite que tu aies toujours une raison de sourire, de bons souvenirs à te rappeler et que les meilleurs moments soient à venir*. Même à

l'époque, je m'étais dit que cela aurait pu être quelque chose que tu aurais très bien pu envoyer à ta sœur ou à ta mère ou à l'une de tes vieilles tantes. Mais j'ai repoussé cette pensée et t'ai remercié avec autant d'effusion que si tu m'avais envoyé une bague en diamant. J'ai dit, Tu es si gentil et charmant, tu es si bon pour moi, tu es l'homme le plus merveilleux du monde ! Je peux seulement conclure en disant que tu es ... un amour !

J'ai empilé toutes ces choses sur la table de la cuisine et je me suis assise là à fixer la pile pendant une heure. J'ai essayé de décider ce que je devais en faire : ces souvenirs un jour chéris ne sont maintenant rien de plus que des déchets, des morceaux et des fragments d'une autre histoire d'amour malencontreuse, les épaves rejetées d'un autre cœur brisé. J'ai essayé de décider comment me débarrasser de tout ce qui restait de mon rêve avec toi.

J'ai pensé tout transporter dans le jardin et tout brûler. Si symbolique et satisfaisant qu'il parût, ce geste semblait un peu mélodramatique. D'ailleurs, il y a maintenant un arrêté municipal qui interdit de faire brûler quoi que ce soit. Et, avec la chance que j'ai, un de mes voisins appellera la police ou les pompiers ou les deux.

J'ai pensé jeter le tout dans un grand sac poubelle vert et aller le déposer dehors avec les déchets, mais ce n'était pas assez cérémonial, et d'ailleurs, la plupart des trucs pourraient se recycler.

De toute façon, aucun de ces choix, feu ou déchets, ne satisfaisait mon côté rat.

Même si j'avais dit que j'espérais que tu jetterais tout ce que je t'avais donné, tout ce que tu possédais qui m'était associé, je n'avais pas forcément l'intention de faire pareil.

Je suis donc allée fouiller dans le sous-sol jusqu'à ce que je trouve un grand bac de rangement en plastique bleu qui pouvait facilement être dépouillé de son contenu (un porte-pot en macramé, un ensemble de pots de cuisine décorés de canards, trois vieux pulls, un coussin gonflable pour le bain et un rideau de douche transparent) et s'utiliser pour entreposer tout ce bazar.

J'y ai rangé les articles un par un.

Les photos.

Les courriels, les quelques 6 kilos.

Les quatre lettres d'il y a trente ans et la boîte à cigares où je les avais conservées.

Le cd de *Dancing in the Moonlight*.

Les livres.

Les cartes.

Le calendrier de Toscane.

L'horaire du train qui relie ma ville et la tienne.

Les trois freesias violets que j'avais rapportés de l'hôtel de luxe la première fois que nous avons passé une nuit ensemble. J'avais essayé de les faire sécher correctement, mais ils étaient maintenant tout fripés et avaient fini par pourrir.

Le talon d'un ticket pour une exposition d'art où nous devions aller ensemble, mais comme tu avais annulé à la dernière minute, j'avais dû y aller toute seule et j'ai pleuré devant le célèbre tableau de Tom Thomson représentant une forêt du nord avec des pins noirs au premier plan et une rivière immobile et scintillante à l'arrière-plan. Un agent de sécurité m'a observée impassiblement pendant tout ce temps-là, les bras croisés sur la poitrine.

Une brochure portant sur l'hôtel de luxe ainsi que son papier à lettres monogrammé, des blocs-notes, quatre pochettes d'allumettes vides, trois cartes postales blanches et une demi-douzaine d'enveloppes monogrammées. J'avais glissé dans l'une d'elles l'as de cœur que j'avais trouvé dans le stationnement du dépanneur.

Un pain de savon parfumé au miel sauvage que tu m'avais donné et dont je ne m'étais jamais servi afin de le conserver pour toujours, et un sac vide qui avait contenu un demi-kilo de café gourmet équitable très coûteux sur lequel tu avais inscrit, J'espère que tu te régaleras ! Le savon et le café étaient les cadeaux d'anniversaire que tu m'avais offerts avec la carte l'année dernière.

Une boîte vide qui avait contenu une douzaine de truffes au chocolat faites à la main que nous avons partagées de bouche à bouche.

La bouteille du parfum Obsession, presque vide à présent, dont je me suis d'abord servie pour vaporiser mon traversin et puis ensuite pour désodoriser ma salle de bain.

Le papier à lettres spécial que j'utilisais lorsque j'envoyais quelque chose par la poste, avec ses jolis motifs de quatre styles différents, chacun avec un message inspirant :

Crois en la sagesse de ton cœur.

Belle destinée : chaque moment revêt un sens.

La vie est un voyage : rêve, explore et trouve la paix dans les aventures de la vie.

Le temps apporte une sagesse que seul le cœur peut comprendre.

J'y ai aussi rangé deux blouses que tu avais admirées : celle en soie turquoise que j'avais achetée tout spécialement pour te plaire et que j'avais portée la dernière fois que je t'ai vu, et la beige avec des diamants fantaisie et l'expression en français que j'avais achetée parce que j'avais entendu notre chanson dans le magasin. Et puis j'en ai aussi ajouté une troisième, car un jour au téléphone tu m'avais parlé de ton rêve dans lequel je portais une blouse bleue; ça n'a pas

manqué, ce jour-là j'étais précisément vêtue d'une blouse bleue. À cette époque, j'avais pris cela pour un autre signe qui montrait à quel point nous étions psychiquement reliés.

Aujourd'hui je me dis : Tout le monde possède au moins une blouse bleue.

Au dernier moment, j'ai retiré les trois blouses de la boîte et les ai accrochées dans ma garde-robe. Moi aussi, je les aime.

Pendant un bref instant, j'ai pensé y mettre le vernis à ongles *Fever*, mais je me suis ensuite souvenue que tu ne l'avais en fait jamais vu sur mes ongles de pied. Et d'ailleurs, j'avais commencé à beaucoup aimer cette teinte et il est désormais rare que je sorte sans vernis sur mes ongles de pied.

J'ai aussi pensé y mettre mes bottes en cuir à talons hauts sophistiquées que tu aimais tant, mais comme elles m'ont coûté trois cents dollars, elles vont rester dans mon placard d'entrée.

J'ai mis le couvercle sur la boîte et je l'ai traînée jusqu'au sous-sol. Je l'ai planquée au fond d'une pièce, à côté d'une dizaine d'autres bacs de plastique contenant des décorations de Noël, des vieux rideaux, des puzzles, des jeux de société, une vingtaine de premières éditions des livres Nancy Drew, des vieux calendriers des vingt dernières années, les livres d'or des funérailles de mes parents et mon impressionnante collection de poupées Barbie.

J'ai éteint la lumière et fermé la porte. J'ai remarqué que la boîte dans laquelle je te gardais désormais était beaucoup plus grande que la précédente.

Je suis remontée et j'ai fait une sieste. J'ai allumé le ventilateur, me suis étendue sur le divan et n'ai pas tardé à m'endormir.

J'ai dormi pendant presque quatre heures, durant lesquelles je n'ai pas bougé, ni rêvé ni pleuré.

Bien sûr, je ne t'envoie plus les horoscopes du journal. En fait, j'ai même arrêté de lire les tiens. Je ne lis maintenant que les miens et je continue à conserver les meilleurs dans mon agenda pour m'y référer.

LE MIEN : Allez de l'avant. Ne revenez pas sur le passé. La nouvelle lune de demain dans votre signe est un merveilleux présage de réussite, mais le niveau de réussite dont vous profiterez dépendra de votre volonté de passer à autre chose. Les limites et les restrictions qui dominaient votre vie jusqu'à très récemment vont commencer à disparaître. Peu importe combien de fois vous vous êtes trompée dans le passé, tout est on ne peut plus clair à présent.

LE MIEN : Ce qui est fait est fait et l'on ne peut rien y changer. Si vous acceptez cela aujourd'hui, vous éprouverez une grande sensation de paix et un sentiment encore plus grand de liberté. Les événements récents vous offrent tout un éventail de possibilités et si vous ne pouvez

pas encore les voir, c'est parce que vous n'arrivez pas à laisser le passé de côté et à regarder vers l'avenir. Rappelez-vous que c'est l'avenir qui est important, et qu'il commence immédiatement.

LE MIEN : C'est une bonne chose que vous n'abandonniez pas facilement, car ce qui vous a donné du fil à retordre dans le passé vous semblera dorénavant plus facile. D'ici la fin de la semaine, vous avancerez rapidement. Vous recommencerez à vous intéresser à un projet pour lequel vous aviez perdu tout enthousiasme pendant quelque temps et, cette fois-ci, il semble que ce sera une grande réussite.

Je repense à l'une de tes dernières lettres où tu avais dit, De penser que j'ai pu également t'empêcher d'écrire me met hors de moi....Je te conseille vivement d'écrire... Si ce que nous avons eu à affronter te donne un sujet d'écriture... peut-être serait-ce une façon de s'en sortir...

À ce moment-là, je n'ai pas répondu.

À ce moment-là, j'étais à court de mots, frappée d'une crise d'aphasie, une maladie que mon dictionnaire définit comme : *la perte de la capacité de s'exprimer ou de comprendre, en raison de lésions cérébrales.*

Mais aujourd'hui je dis : Tu es arrogant et condescendant.

Aujourd'hui je dis : Ta grammaire est mauvaise.

Aujourd'hui je dis : Les Enfers n'ont pas de pire furie.

Aujourd'hui je dis : Méfie-toi de ce que tu as souhaité.

Je pense à ta femme.

Je pense à la seule fois où je l'ai rencontrée; et tu étais si excessivement dévoué, si attentionné, si obséquieux. Tu étais tel un gymnaste, à faire des pieds et des mains pour la satisfaire.

C'était bien longtemps avant que les choses ne se compliquent.

Mais déjà à ce moment-là, nos regards ne se croisaient pas.

Peut-être que, déjà à ce moment-là, elle savait ce qui allait arriver.

Peut-être qu'elle savait avant nous.

Peut-être qu'elle te connaissait mieux que tu ne le croyais, mieux que je te connaissais, mieux que tu te connaissais.

Aujourd'hui je dis : Il semblerait que je ne sois plus à court de mots.

Introduction à l'analyse littéraire et traductologique de l'intertextualité

Traduire la littérature n'est pas chose aisée, pourtant c'est à mon avis le domaine de traduction qui propose le plus de possibilités de créativité. Paradoxalement, c'est peut-être le type de traduction qui présente aussi le plus de contraintes. Parmi ces contraintes, on compte l'intertextualité, qui constitue l'un des problèmes importants de la traduction des textes littéraires dits « postmodernes » puisque les auteurs de textes littéraires reconnaissent d'emblée que leurs œuvres sont en fait un tissu qui se compose de textes antérieurs. En d'autres termes, lorsque l'on traduit un texte littéraire, l'intertextualité présente dans le texte de départ constitue une importante contrainte pour le traducteur. En effet, l'intertextualité dans un roman n'est pas toujours traduisible de façon directe. En d'autres termes, il est essentiel que le traducteur se pose les questions suivantes : le lecteur percevra-t-il l'intertexte traduit de la même manière que le lecteur du texte d'origine? Le lecteur de la culture cible pourra-t-il reconnaître aussi facilement le texte auquel l'intertexte fait référence? La référence à un texte antérieur parlera-t-elle au lecteur de la culture de réception? L'intertexte existe-t-il dans la culture cible? Ne serait-il pas préférable d'avoir recours à une adaptation ou à d'autres procédés dans certains cas?

Afin d'illustrer l'enjeu de l'intertextualité en traduction, j'ai choisi de m'intéresser au roman *At a Loss for Words* écrit par l'auteure canadienne Diane Schoemperlen. Il est vrai que ce roman constitue un défi de taille pour le traducteur francophone en raison du haut niveau d'intertextualité que l'on trouve tout au long du roman. Horoscopes, articles de journaux, citations, paroles de chansons (tous des exemples d'ailleurs de types de texte appartenant à la culture populaire) s'entremêlent pour créer une narration hors du commun que la traductrice devra reproduire dans la version francophone, dont elle devra tout au moins tenir compte.

Cette analyse, qui se consacrera donc spécifiquement à la nature, plutôt qu'à la fonction, de l'intertextualité en traduction, comportera trois parties. En premier lieu, j'examinerai brièvement l'intertextualité sous un angle théorique et historique général, en donnant notamment quelques définitions afin d'établir les bases sur lesquelles repose la suite de mon analyse. Puis, je me pencherai sur la question de l'intertextualité en traduction telle quelle a été étudiée chez des auteurs tels que Geneviève Roux-Faucard (2006), Lawrence Venuti (2006), Delphine Chartier (2006), Peter Bush (2006) et Eleonora Frederici¹⁷ (2007). Enfin, la troisième partie de cette analyse sera consacrée à l'analyse de la notion proprement dite d'intertextualité dans le roman de Diane Schoemperlen, *At a Loss for Words*, et de la traduction française que j'ai réalisée. Il est vrai que l'intertextualité occupe une place importante dans le roman de Schoemperlen et, dans ce cas-ci, elle représente un enjeu important pour le traducteur. En effet, *At a Loss for Words* est presque entièrement constitué d'intertextes (références, allusions, citations). Dans la troisième section de cette analyse, j'élaborerai donc sur mes choix de traduction pour ces segments précis du texte et ainsi ajouterai ma contribution à la réflexion entourant le phénomène de l'intertextualité en traduction. Par exemple, faut-il traduire les titres des ouvrages auxquels la narratrice fait référence? Faut-il traduire littéralement les citations lorsqu'il n'existe pas de traduction officielle? Est-il mieux d'adapter certaines allusions afin qu'elles soient plus adaptées à la culture francophone? Les références faites par la narratrice seront-elles comprises par le public francophone? À noter que bien que le phénomène soit répandu dans tout le roman, les intertextes sont surtout puisés dans la première moitié du texte puisque par la suite, il s'agit essentiellement d'exemples similaires à ceux déjà examinés auparavant.

¹⁷ L'intertextualité en traduction est un sujet réel, mais relativement peu couvert en traductologie. Il consiste en un nombre limité d'écrits dont l'important recueil *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité* qui contient trois des textes que j'ai retenus et que j'estime être les plus importants pour les fins de cette thèse. Je retiens donc un article qui propose une typologie (Roux-Faucard) pour ensuite me concentrer sur quatre textes qui sont de nature théorique. Je ne traite pas ici des écrits qui portent sur des études de cas.

1. L'intertextualité

Avant de procéder à cette analyse plus approfondie, je me concentrerai, dans un premier temps, sur ce phénomène d'intertextualité et sur l'enjeu qu'il représente en traduction. Tout d'abord, qu'est-ce que l'intertextualité? De façon générale et dans son sens le plus usuel, on définit normalement l'intertextualité comme une « relation établie par le lecteur ou le critique entre un texte littéraire et d'autres textes, et d'où procède le sens du texte »¹⁸. Si l'on remonte à l'étymologie du terme, on remarque que le préfixe latin « inter » signifie la réciprocité des échanges, l'interconnexion, l'interférence, l'entrelacs; le radical du terme « textualité » est en fait dérivé du latin « textere », qui fait référence à la qualité du texte comme « tissage », « trame »¹⁹; il y a donc un certain redoublement sémantique de l'idée de réseau, d'intersection. Dans « Historique du concept d'intertextualité », article recensé dans les *Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, simplement intitulées *L'intertextualité* (1998), Nathalie Limat-Letellier décrit l'intertextualité comme ce qui « caractériserait ainsi l'engendrement d'un texte à partir d'un ou de plusieurs autres textes antérieurs, l'écriture comme interaction produite par des énoncés extérieurs et préexistants ».²⁰ Il faut toutefois aller au-delà de l'étymologie et se rendre compte que l'intertextualité est aussi un aspect essentiel de la communication verbale et qu'elle est surtout associée à des enjeux cognitifs et à l'élaboration de méthodes d'analyse littéraire.

C'est dans les années 1960 que la notion d'intertextualité voit le jour au sein du groupe avant-garde Tel Quel, lorsque Julia Kristeva invente le terme français en se fondant sur l'idée selon

¹⁸ Définition du Larousse en ligne, <http://www.larousse.com/en/dictionnaires/francais/intertextualit%C3%A9/43874>

¹⁹ Ruprecht, Hans-George, « Intertextualité », *Texte* (Toronto), n° 2, 1983, p. 13-15 (prépublication d'une notice également prévue pour le *Dictionnaire international des termes littéraires*).

²⁰ Limat-Letellier, Nathalie, « Historique du concept d'intertextualité », p. 17, dans *L'Intertextualité*, *Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, 637, Diffusion, Les Belles Lettres, Paris, 1998.

laquelle un texte ne peut pas s'envisager sans penser à ceux qui existent déjà. Dans *Semiotikè*, elle définit l'intertextualité comme une « permutation de textes » : « Dans l'espace d'un texte, plusieurs énoncés pris à d'autres textes se croisent et se neutralisent. » Elle reprend en fait la notion de dialogisme de Mikhaël Bakhtine, plus précisément sa notion de polyphonie, développée dans les années 1920, en affirmant : « tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. À la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité [...] »²¹ En d'autres termes, l'auteur d'un texte construirait ses écrits à partir de fragments de textes antérieurs.

La notion d'intertextualité continuera de se développer dans les années 1970 et 1980. C'est en 1973 que Roland Barthes devient le principal théoricien de cette notion du concept d'intertexte. En effet, selon lui, « tout texte est un *intertexte*; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues. [...] L'intertexte est un champ général de formules anonymes, dont l'origine est rarement repérable, de citations inconscientes ou automatiques, données sans guillemets. »²² Dans *Le Plaisir du texte*, qu'il publie en 1974, on remarque que Barthes présente le concept de l'intertexte sous un angle moins scientifique que ces prédécesseurs. Il relie la notion d'intertextualité à l'imaginaire de l'écrivain et à la subjectivité de l'auteur. Il perçoit l'intertexte comme « un jeu de reflets brouillés²³ » ayant une valeur rétrospective plutôt que prospective. D'ailleurs, en lisant Proust, Barthes arrive à identifier des traces de Stendhal ou de Flaubert : « Je savoure [...] le renversement des origines, la désinvolture qui fait venir le texte antérieur du texte ultérieur. Je

²¹ Kristeva, Julia, *Semiotikè. Recherches pour une sémanalyse*, coll. « Tel Quel », éd. Du Seuil, 1969, « Le mot, le dialogue et le roman », p. 145-146.

²² Barthes, Roland, article « Texte (théorie du) », *Encyclopaedia Universalis*, 1973.

²³ Limat-Letellier, Nathalie « Historique du concept d'intertextualité », p. 25, dans *L'Intertextualité*, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 637, Diffusion, Les Belles Lettres, Paris, 1998.

comprends que l'œuvre de Proust est, du moins pour moi, l'œuvre de référence, la *mathesi* générale, le *mandala* de toute cosmogonie littéraire [...]. Proust, [...] ce n'est pas une « autorité »; simplement *un souvenir circulaire*. Et c'est bien cela l'intertexte : l'impossibilité de vivre hors du texte infini – que ce texte soit Proust, ou le journal quotidien, ou l'écran télévisuel : le livre fait le sens, le sens fait la vie. »²⁴ Si l'on considère l'intertextualité dans le sens très large que lui donne Barthes, on remarquera que lorsqu'on lit un texte, des souvenirs textuels affluent constamment à notre mémoire, mais il est évident que tous les lecteurs d'un texte n'établiront pas les mêmes liens textuels étant donné qu'ils ne possèdent pas tous le même bagage littéraire.

Les travaux de Mich  el Riffaterre marqueront aussi l'évolution de la notion d'intertextualité. Il cherche la « trace intertextuelle » à l'échelle de la phrase, du fragment ou du texte bref. En d'autres termes, pour Riffaterre, la sémiotique intertextuelle s'applique, avant tout, à l'étude de détail d'un texte et propose notamment des hypothèses de lecture. Contrairement    Kristeva, qui avait plutôt tendance à diriger la problématique vers la production littéraire, Riffaterre se penche surtout sur la réception, c'est-à-dire les rapports entre le texte et le lecteur. Selon lui, il existe un lien fondamental entre l'intertextualité et le mécanisme de lecture propre au texte littéraire. C'est en percevant « les rapports entre une œuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie »²⁵ que le lecteur arrive à identifier le texte comme littéraire. Donc l'intertexte est en fait : « l'ensemble des textes que l'on peut rapprocher de celui que l'on a sous les yeux, l'ensemble des textes que l'on retrouve [...] à la lecture d'un passage donné »; quant à l'intertextualité, il s'agit d'« un phénomène qui oriente la lecture du texte, qui en gouverne éventuellement l'interprétation, et qui est le contraire de la lecture linéaire ».²⁶

²⁴ Barthes, Roland, *Le Plaisir du texte*, coll. « Tel Quel »,   d. du Seuil, p. 59.

²⁵ Riffaterre, Michael, « La trace de l'intertexte », *La Pensée*, né 215, octobre 1980.

²⁶ Riffaterre, Michael, « L'intertexte inconnu », *Littérature*, né 41, février 1981, p. 4-5.

En 1982, Gérard Genette contribue grandement à la construction de la notion d'intertextualité avec *Palimpsestes*. En effet, il la définira de façon plus large en l'intégrant à une théorie plus générale de la transtextualité qui est en fait « tout ce qui met [un texte] en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes ».²⁷ La transtextualité inclut quatre types de relations dont justement l'intertextualité à proprement parler, définie « d'une manière sans doute restrictive, par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire [...] par la présence effective d'un texte dans un autre [...] »²⁸ L'intertextualité inclut donc la citation (référence littérale et explicite), le plagiat (référence littérale, mais non explicite puisqu'elle n'est pas déclarée) et l'allusion (référence non littérale et non explicite exigeant la compétence du lecteur pour être identifiée).

Au début des années 1980, il paraît aussi une seconde contribution importante, soit l'ouvrage d'Antoine Compagnon, *La Seconde Main* ou *Le Travail de la citation* (Seuil) qui, pour la première fois, faisait une étude systématique de la pratique intertextuelle de la citation qui est en fait la reproduction d'un énoncé, soit le texte cité extrait d'un texte d'origine (texte 1), qui sera introduit dans un texte d'accueil (texte 2). Si le signifiant de l'énoncé reste le même, ce n'est pas le cas du signifié qui se verra modifié en raison du déplacement de l'énoncé. On assistera de plus à une transformation qui touchera tant le signifié du texte cité que le texte d'accueil où il se retrouvera. Compagnon perçoit ce processus comme un modèle de l'écriture littéraire qui, structurellement parlant, est contrainte à la même exigence transformationnelle et combinatoire : « Le travail de l'écriture est une réécriture dès lors qu'il s'agit de convertir des éléments séparés et

²⁷ Genette, Gérard, *Palimpsestes*, 1982.

²⁸ Genette, Gérard, *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Seuil, coll. « Poétique », 1982, p. 8.

discontinus en un tout continu et cohérent [...] toute écriture est collage et glose, citation et commentaire. »²⁹

En 1988, Annick Bouillaguet expose la possibilité de systématisation du domaine de définition de l'emprunt intertextuel en croisant deux notions : le « littéral » et « l'explicite »³⁰. Ainsi, la citation est décrite comme un emprunt littéral et explicite; le plagiat, comme littéral et non explicite; la référence est à la fois non littérale et explicite; et l'allusion est non littérale et non explicite. Même si le concept d'intertextualité est encore loin de son état d'achèvement, il commence aujourd'hui une nouvelle étape de redéfinition. L'intertextualité est donc un concept assez récent, mais qui occupe une place de haute importance en littérature. Ce phénomène est donc toujours en cours d'élaboration théorique depuis les années 1970. Selon Pierre-Marc de Biasi, « [l'intertextualité] est loin d'être parvenue à son état d'achèvement, elle entre vraisemblablement aujourd'hui [en 1989] dans une nouvelle étape de redéfinition. »³¹

À noter qu'en plus de la citation, du plagiat et de l'allusion, on recense aussi la parodie qui, au sens strict, renvoie à la transformation d'un texte dont le sujet noble est appliqué à un sujet vulgaire, tout en conservant son style. Dans son sens plus large, la parodie renvoie à tout détournement à visée ludique ou satirique d'une œuvre. L'intertextualité comprend aussi le pastiche, terme introduit en France à partir de la fin du 18^e siècle et qui désigne en fait une imitation pure du style. Dans cette analyse, je rappelle qu'il s'agit strictement de la question de la référence, de la citation et de l'allusion puisque ce sont les trois types de traces intertextuelles les plus répandues dans le roman de Schoemperlen.

²⁹ Cité par Antoine Compagnon dans *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, p. 32.

³⁰ Extrait d'une thèse soutenue à l'université Paris-III, intitulée *La Pratique intertextuelle de Marcel Proust* dans « À la recherche du temps perdu » : les domaines de l'emprunt (parue aux éditions du Titre en 1990 sous le titre de Marcel Proust. *Le jeu intertextuel*).

³¹ Conclusion de l'article « Intertextualité (théorie de) » dans *l'Encyclopædia universalis*, 1989.

2. L'intertextualité et la traduction

Après ce bref aperçu théorique, je me penche dans les pages qui suivent sur l'enjeu que présente la traduction de l'intertextualité. Pour ce faire, je compte m'appuyer principalement sur les textes de Geneviève Roux-Faucard, « Intertextualité et traduction » (2006); de Lawrence Venuti, « Traduction, intertextualité, interprétation » (2006); de Delphine Chartier, « De la perception de l'hypotexte à sa traduction, une histoire de lectures... » (2006); de Peter Bush, « Intertextuality and the Translator as Story-teller » (2006); d'Eleonora Frederici, « The Translator's Intertextual Baggage » (2007).

2.1. « Intertextualité et traduction », Geneviève Roux-Faucard

Dans « Intertextualité et traduction », avant même de parler de traduction en tant que telle, Geneviève Roux-Faucard rappelle quelques principes de base concernant le sens d'un texte qui ne dépend pas uniquement de sa relation à l'auteur et au lecteur (lecteur réel et implicite), mais aussi, comme on l'a vu ci-dessus avec le concept d'intertextualité, de sa relation avec d'autres textes. C'est donc sur cette deuxième relation que se concentrera cette deuxième section, soit la traduction de l'intertextualité, qui présente un enjeu important pour le traducteur. En effet, les traces intertextuelles telles que celles citées à la fin de la section précédente – citation, allusion et autres références – sont particulièrement difficiles à traduire puisque le texte cité dans le texte original n'est pas toujours connu de la culture de réception. Ce sera donc au traducteur de trouver des moyens de contourner ce problème pour le moins fréquent. Selon Roux-Faucard, le traducteur pourra soit utiliser des pratiques explicatives qui risquent de modifier l'effet³² produit ou visé, soit privilégier la fonction du lien intertextuel, soit encore avoir recours à une adaptation.

³² Ici « effet » se réfère aux sentiments, aux souvenirs du lecteur.

Il est aussi important de mentionner que, lorsque le phénomène de l'intertextualité se produit, chaque texte fait partie d'un réseau plus vaste. Le texte traduit occupe lui aussi une place dans ce réseau, différente de celle de son texte directeur; cela fait de la traduction un texte vivant et autonome.

Est-il donc possible de traduire un texte en sachant qu'une partie du sens et de l'effet se construit en fonction d'autres textes? Il est vrai que les lecteurs de la culture d'arrivée ne réagiront peut-être pas de la même façon face aux textes choisis sur mesure pour le public de la culture d'origine.

L'intertextualité, toujours présente à travers les textes, est donc un enjeu majeur pour la traduction. Afin de comprendre un peu plus ce phénomène, je montrerai, toujours en me basant sur le texte de Roux-Faucard, quels éléments du texte original – souvent des aspects liés au sens et à l'effet – sont concernés par l'intertextualité. En premier lieu, selon Roux-Faucard, c'est par l'intertextualité que l'on peut avoir accès à une « partie de l'information qui peut ne pas s'exprimer autrement dans le texte ».³³ En effet, les marques intertextuelles servent à caractériser les personnages comme dans *Effi Briest*, roman de Fontane publié en 1894, où l'un des protagonistes, un major, séduit l'héroïne en ayant recours à la poésie amoureuse de Goethe et de Heine. Ces emprunts poétiques dépeignent le major comme un beau parleur sachant très bien se servir de la culture littéraire pour séduire une femme. L'intertextualité joue aussi un rôle dans la caractérisation du monde prussien dans lequel se déroule l'action du roman. Ici, les emprunts intertextuels contribuent de beaucoup au sens du texte.

³³ Roux-Faucard, Geneviève, « Intertextualité et traduction », *Érudition*, Volume 51, n° 1, mars 2006, p. 98-118.

L'intertextualité est aussi importante pour le façonnement de la voix du narrateur. Si l'on reprend le roman de l'exemple précédent, on remarque que Fontane, qui est pourtant un écrivain discret et pudique, arrive toutefois, grâce à ces fameux emprunts poétiques, à faire passer le sentiment d'érotisme naissant entre les deux personnages. De plus, en citant Heine, le texte devient aussi un commentaire sur le destin de la jeune femme et ce, sans que le narrateur fasse irruption dans la narration de façon explicite, mais plutôt grâce à un tissage de renvois, d'indices, de signaux, de symboles qui permettent de signaler le sens du texte et de lui donner un certain ton que le lecteur percevra comme la voix du romancier.

L'intertextualité joue aussi un rôle primordial dans la relation entre le texte et le lecteur implicite, c'est-à-dire l'effet produit sur le public récepteur. Ici, Roux-Faucard s'appuie sur l'analyse de Wolfgang Iser selon lequel « l'effet est le résultat de l'interaction entre les structures du texte, destinées à jouer d'une certaine façon sur la sensibilité du lecteur, et les caractéristiques cognitives et émotionnelles de ce lecteur, qui est lui-même inscrit dans les structures du texte : lecteur *implicite*, donc ».³⁴ Si l'on revient au roman de Fontane, il faut donc que le lecteur ait une certaine connaissance de la poésie de Heine afin de percevoir l'effet « érotique » qui se dégage du texte, en d'autres termes, l'effet présuppose cette connaissance. Il est aussi bon d'ajouter que l'intertextualité dans le roman met en avant une certaine complicité culturelle entre la voix du narrateur et son lecteur (implicite). En effet, dans le cas de *Effi Briest*, Fontane savait que les lecteurs berlinois des années 1880 pourraient facilement ressentir les effets du texte étant donné leurs compétences culturelles et leur connaissance de la poésie de Heine.

Enfin, par l'intertextualité, le lecteur a accès à ce que l'auteur *veut dire* à travers son récit. Si l'on se rapporte encore une fois au roman *Effi Briest*, on remarque que c'est en fait un plaidoyer pour

³⁴ Roux-Faucard, Geneviève, « Intertextualité et traduction », *Érudit*, Volume 51, n° 1, mars 2006, p. 98-118.

une société qui serait plus ouverte et plus attentive aux droits et aux sentiments naturels de l'individu. Ainsi, en citant les vers de Heine, l'auteur aimerait que la société prussienne prenne conscience du message de progression et de contestation contenu dans cette poésie. En d'autres termes, grâce à l'utilisation d'emprunts intertextuels, l'auteur arrive à faire passer un message de façon plus subtile, mais peut-être tout aussi efficace que s'il avait eu recours à ses propres mots.

À présent, avant de passer à l'analyse du roman *At a Loss for Words*, j'examinerai plus en profondeur les différentes sortes d'intertextes que l'on peut trouver dans un texte ainsi que certaines façons de les traduire que propose Roux-Faucard. Ainsi, toutes les traces intertextuelles ne se traduisent évidemment pas de la même façon. Je vais donc limiter ici ma description à trois sortes d'intertextes, soit la référence, la citation et l'allusion.

a) La référence

Lorsqu'il y a une référence dans le texte (emprunt non littéral, mais déclaré), le traducteur doit dans la majorité des cas faire une transcription des noms propres en s'assurant d'en respecter l'usage dans la langue d'arrivée. Par exemple, on traduira *the Queen of Sheba* par la Reine de Saba. La référence est la trace intertextuelle qui donne donc en général le moins de fil à retordre au traducteur.

b) La citation

La citation (emprunt littéral et déclaré) pose déjà un problème plus complexe quand il s'agit de la faire passer dans une autre langue. En traduisant une citation, le traducteur doit non seulement s'assurer qu'il reproduit le contenu sémantique du fragment cité, mais aussi ce qu'il estime être l'effet qui est évoqué chez le lecteur du texte original, à savoir les souvenirs, les émotions, etc. Malheureusement, il arrive parfois qu'une citation ne produise qu'un maigre effet sur le lecteur

du texte traduit. Roux-Faucard donne l'exemple d'une citation en allemand tirée de *Effi Briest* rendue par « Les lis blancs de tes doigts » ou par « Tes doigts de lis si délicats » qui, selon elle, ne touchera pas beaucoup le lecteur francophone. Bien que l'original allemand (« Deine weichen Lilienfinger ») n'ait déjà rien de très remarquable, il faut quand préciser que derrière cette séquence se trouve tout un poème et toute une poétique. Qui plus est, le public à qui se destine la traduction ne connaît probablement pas aussi bien le poème allemand d'où provient cette citation. Cela joue bien sûr en la défaveur du lecteur de la traduction. C'est en fait le contexte d'une citation qui la rend si efficace dans le texte original. Dans une traduction, la citation se retrouve souvent sans contexte et c'est pour cette raison qu'elle ne peut pas se permettre d'être stylistiquement déficiente. Parfois, le traducteur préférera passer en mode non littéral en remplaçant la citation par une paraphrase en y ajoutant, dans certains cas, une référence.

c) L'allusion

L'allusion (emprunt non littéral et non déclaré) présente elle aussi plusieurs difficultés de traduction. C'est une figure de style qui peut évoquer des personnes, des événements, des faits ou encore des textes supposément connus sans qu'on ait à les nommer explicitement. Comme toute allusion repose sur l'effet qu'elle produit sur le lecteur, le traducteur devra s'assurer que sa traduction rend bien cet effet. Dans le cas où l'allusion renvoie à quelque chose de propre à la culture source (par exemple un texte propre à une certaine langue), le traducteur aura tout intérêt, soit à avoir recours à une adaptation qui reproduirait un effet similaire, soit à ajouter une note afin d'expliquer au lecteur de la traduction à quoi renvoie exactement l'allusion en question. Parfois il arrive qu'une référence permette d'explicitier l'allusion, ce qui, par la même occasion, pourrait peut-être faciliter la tâche du traducteur, mais ce n'est bien sûr pas toujours le cas. En effet, comme dans l'exemple que donne Roux-Faucard, la présence d'une référence n'atténuera

pas la difficulté de traduction lorsque l'allusion acquiert son sens par un jeu sur le signifiant de la langue originale (par exemple, une rime), jeu qui est évidemment perdu en traduction. Dans ce cas-là, le traducteur devra encore une fois avoir recours à une note explicative afin que sa traduction soit compréhensible.

2.2. « Traduction, intertextualité, interprétation », Lawrence Venuti

Dans « Traduction, intertextualité, interprétation »³⁵, Lawrence Venuti montre de façon très détaillée l'enjeu de l'intertextualité dans la réception de textes. Selon Venuti, l'intertextualité est un point central dans la production et la réception de traductions. Pourtant, il est pratiquement impossible de traduire les intertextes étrangers de façon complète ou exacte. C'est pourquoi on les remplace habituellement par des relations intertextuelles analogues, mais différentes, dans la langue réceptrice. De cette manière, la traduction pourra être lue et comprise par les lecteurs de la langue de réception. Il y aura donc un écart entre le texte source (le texte étranger) et le texte d'arrivée (le texte traduit). L'intertextualité ne rend pas la traduction impossible, mais en complique le processus « en l'empêchant d'être une transmission limpide. »³⁶ Ainsi, le texte traduit offrira plusieurs possibilités d'interprétation selon les communautés culturelles qui évoluent dans la situation réceptrice.

Venuti commence son article en précisant que « chaque texte est fondamentalement un intertexte, relié à d'autres textes par un ensemble de relations, présentes d'une manière ou d'une autre dans le texte même, et desquelles il tire son sens, sa valeur et sa fonction. »³⁷ Les relations

³⁵ J'ai préféré me référer ici à la traduction française de « Translation, Intertextuality, Interpretation » réalisée par Maryvonne Boisseau pour des raisons de cohérence et pour éviter les problèmes de traduction autour des notions d'intertextualité.

³⁶ Venuti, Lawrence, « Translation, Intertextuality, Intrepretation », *Romance Studies*, Vol. 27 n° 3. July, 2009, p. 157-173.

³⁷ Venuti, Lawrence, « Traduction, intertextualité, interprétation », *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité*, p. 17.

intertextuelles peuvent prendre plusieurs formes, soit la citation, l'allusion ou encore la parodie, tel que je l'ai déjà mentionné plus haut. À noter que Venuti fait bien la différence entre ces formes-là, bien définies, et d'autres relations qui se veulent plus subtiles et implicites. Dans ce cas-ci, l'intertextualité fera référence à des structures linguistiques établies (acte de langage) ou à des œuvres antérieures de genre similaire (œuvre littéraire). Il est important de souligner que l'intertextualité ne peut naître sans l'existence d'une tradition linguistique, littéraire ou culturelle. Venuti met bien l'accent sur le fait que la réception est un aspect primordial pour le phénomène d'intertextualité. En effet, il est important que le lecteur possède les connaissances littéraires et culturelles nécessaires à la reconnaissance de la présence d'un texte dans un autre. Il doit aussi avoir la compétence critique qui lui permettra de comprendre la signification de la relation intertextuelle à deux niveaux : pour le texte où on la retrouve et pour la tradition dans laquelle s'intègre ce texte lorsque l'on repère l'intertextualité.

Selon Venuti, la traduction est un cas unique d'intertextualité, et rassemble trois ensembles de relations intertextuelles : 1) les relations entre le texte étranger et les autres textes (dans la langue étrangère ou dans une autre langue); 2) les relations entre le texte étranger et la traduction (jusqu'à présent, on en parlait en termes d'équivalence); 3) les relations entre la traduction et d'autres textes (dans la langue de traduction ou dans une autre langue). Le traducteur cherchera donc à recréer la forme d'intertextualité qu'on trouve dans le texte étranger en établissant une relation intertextuelle dans la traduction au risque de créer un plus grand écart entre le texte étranger et ses traductions en substituant une relation à une tradition étrangère par une relation à la culture de la langue de réception. Mais Venuti va encore plus loin. Ainsi, il perçoit l'intertextualité « non seulement comme une relation verbale, mais comme une interprétation qui vient bouleverser le jeu de l'équivalence et ne laisse indemne ni le texte étranger ni la culture de

la langue de traduction. »³⁸ L'auteur précise que, dans ce cas, l'interprétation ne renvoie pas seulement à une simple donnée dont le sens serait inhérent au texte étranger, mais il s'agit plutôt de fixer un sens en prenant en considération à la fois le texte étranger et la culture de la langue de réception.

Les relations intertextuelles construites dans et par le texte étranger sont celles auxquelles le traducteur fait face en premier. Il est rare que ce premier ensemble soit totalement ou exactement recréé, car la traduction entraîne un processus de décontextualisation. Il est vrai qu'à cause des différences structurelles entre les langues, le traducteur se voit obligé de démonter, réorganiser et déplacer la chaîne de signifiants de la langue d'origine. Par conséquent, l'expérience du lecteur du texte traduit ne pourra jamais être équivalente (ni même comparable) à celle du lecteur du texte d'origine. À cause de la décontextualisation, il n'est pas possible de reproduire les relations intertextuelles en traduisant de façon quasiment littérale les mots et expressions qui sont à l'origine de l'intertextualité dans le texte étranger. Il est vrai que si cette traduction très proche peut entraîner une certaine correspondance sémantique, la signification qui découle de « la reconnaissance d'un lien entre le texte étranger et une tradition culturelle étrangère »³⁹ sera perdue. Le traducteur peut compenser cette perte grâce à des procédés paratextuels (par exemple, en recourant à une présentation ou à des annotations) pour expliquer, entre autres, la signification culturelle d'une marque intertextuelle. Venuti ajoute toutefois que, bien que ce commentaire du traducteur s'avère utile pour avoir une meilleure compréhension du texte, ce caractère savant que revêt désormais la traduction risque non seulement de réduire son lectorat, mais aussi d'annuler l'effet immédiat que le texte de départ produit sur son lecteur.

³⁸ Venuti, Lawrence, « Traduction, intertextualité, interprétation », *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité*, p. 18.

³⁹ Venuti, Lawrence, « Traduction, intertextualité, interprétation », *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité*, p. 20.

Lors de l'acte de traduire, le texte étranger est à la fois décontextualisé et *re*-contextualisé puisque la traduction est en fait une réécriture en des termes qui seront intelligibles et intéressants pour le lecteur de la culture de réception. Donc, plutôt que de percevoir la traduction comme une opération visant à la communication, il faut l'envisager comme un travail d'interprétation, comme une reconstruction active qui dépend des facteurs linguistiques, culturels et sociaux dans la situation de réception. Il est vrai qu'une traduction est avant toute chose une interprétation du texte d'origine. Notons que le travail de recontextualisation se complique considérablement lorsque la relation intertextuelle dans le texte étranger comprend un texte déjà traduit dans la langue étrangère. Ainsi, une allusion biblique dans le texte d'origine n'est pas forcément rendue par l'allusion à ce même passage dans la traduction vers la langue de réception.

Selon Venuti, les formes d'intertextualité que l'on trouve dans une traduction affectent à la fois le texte étranger et les textes dans la culture de réception. En effet, une traduction signifie qu'il y a une recontextualisation à la fois du texte étranger (la traduction en tant que telle) et du texte de la langue de traduction (citation ou imitation) puisque cela entraîne une certaine transformation qui modifiera leur portée. Les relations intertextuelles dans une traduction sont, certes, interprétatives, mais aussi possiblement interrogatives : le lecteur est invité à une compréhension critique des textes cités ou imités (et des traditions culturelles / institutions sociales où ces textes se situent) ainsi qu'à une compréhension du texte étranger à partir de textes, traditions, etc., propres à la culture de réception. L'intertextualité engendre donc nécessairement une interprétation interrogative.

Afin de pouvoir faire une analyse approfondie de l'intertextualité dans une traduction, le lecteur doit posséder de bonnes compétences en langues étrangères, mais doit être capable de comparer

les textes étrangers et leurs traductions. Par ailleurs, il est important qu'il ait une culture littéraire et générale assez développée pour reconnaître les relations intertextuelles, ainsi qu'une forte culture théorique afin d'en faire une interprétation critique.

2.3. « De la perception de l'hypotexte à sa traduction, une histoire de lectures... », Delphine Chartier

L'article de Delphine Chartier, « De la perception de l'hypotexte à sa traduction, une histoire de lectures... » touche lui aussi au phénomène d'intertextualité. Chartier commence par citer un passage de *La Seconde Main* de Compagnon selon lequel « la citation est un opérateur trivial d'intertextualité ».⁴⁰ Le lecteur est sollicité par la citation, qui le renvoie à un autre texte. Le traducteur (qui est avant tout un lecteur) va percevoir la présence d'un texte dans un autre, le reconnaître, l'interpréter et avoir le choix de prendre le relais de l'auteur auprès du lecteur de la langue de réception. Le texte second se verra donc inscrit dans une autre spirale qui réfractera le texte d'origine. L'intertextualité se manifeste sous de multiples formes et représente donc tout un défi pour le traducteur qui en vient à se poser les deux questions suivantes : jusqu'où peut-on traduire l'intertextualité? Le traducteur doit-il prendre le risque d'une explicitation et imposer à son lecteur sa propre interprétation?

En premier lieu, Chartier examine le cas du lecteur premier lorsqu'il se voit confronté au phénomène d'intertextualité. La mémoire culturelle du lecteur lui permet de percevoir l'intertextualité dans un texte. L'intertextualité peut se percevoir grâce à l'intersection d'un mince indice avec la mémoire personnelle du lecteur. Dans cet article, Chartier préfère toutefois se concentrer sur les cas où un texte est objectivement présent dans un autre texte. À noter que

⁴⁰ Compagnon, A. 1979. *La Seconde Main*. Paris. Éditions du Seuil, p. 44.

cela ne signifie pas nécessairement qu'il sera plus facilement détecté par le lecteur. Ainsi, afin de repérer sa présence, il est important que le lecteur partage les références de l'auteur.

Dans la deuxième section de son article, Chartier examine le cas où le lecteur premier devient traducteur ou auteur second et qu'il approche le texte avec sa connaissance de la littérature de la culture de départ et la finalité de traduire ce texte. Lorsqu'il traduit, le traducteur doit avoir conscience du lecteur second (le lecteur de la traduction). En d'autres termes, il se construit une image de ce lecteur tout en sachant qu'il ne possède pas les mêmes connaissances culturelles et littéraires que lui. Chartier va ensuite poser une question essentielle et son envers, à savoir, si le traducteur se construit l'image d'un lecteur peu informé, pour qui il aurait alors tendance à expliciter l'hypotexte, ou si le traducteur présuppose que son lecteur sera assez érudit pour déchiffrer et interpréter le lien intertextuel. De plus, lorsqu'il y a intertextualité, la traduction des intertextes dépend d'autres traductions antérieures des textes d'où sont tirés ces mêmes intertextes.

Finalement, dans la dernière partie de l'article, Chartier se demande si on peut parler d'un authentique palimpseste de lecture pour le lecteur second puisque le lecteur de la traduction ne va pas forcément coïncider avec le lecteur que l'auteur avait initialement en tête. De plus, lorsqu'il y a intertextualité, il y a deux traducteurs/auteurs interposés entre le texte source et le texte d'arrivée; chacun laisse son empreinte sur les textes qu'il a traduits.

2.4. « Intertextuality and the Translator as Story-teller », Peter Bush

« Intertextuality and the Translator as Story-teller » de Peter Bush examine la pratique créative des traducteurs littéraires et le rôle essentiel que leur expérience de lecteurs, écrivains et sujets historiques joue dans cette pratique. Afin d'étudier le processus interprétatif qui entraîne une recréation du récit, cet article se fonde sur des exemples d'intertextes provenant de trois textes (*Pierre Ménard* de Jorge Luis Borges, *Électre à la Havane* de Leonardo Padura et *Foutricomédie* de Juan Goytisolo). Bush cherche à mettre de l'avant l'importance d'une pédagogie de la traduction qui irait au-delà des frontières étroites imposées par les tendances traductives actuelles.

2.5. « The Translator's Intertextual Baggage », Eleonora Federici

Un autre article qui m'a semblé pertinent pour les besoins de ma thèse est celui d'Eleonora Federici, « The Translator's Intertextual Baggage ». Dans son article, Federici définit le traducteur comme un médiateur / interprète entre différents mondes linguistiques et culturels. De plus, en raison de l'endroit où il vit et de sa politique identitaire, le traducteur possède son propre bagage intertextuel littéraire, linguistique et culturel qui s'infiltré dans son acte de traduction, lorsqu'il transforme le texte source en texte cible. Dans « The Translator's Intertextual Baggage », Federici représente le traducteur de façon métaphorique ; ainsi, le traducteur serait, en fait, tel un voyageur dans un nouveau monde littéraire inconnu qu'il explore à travers ses propres lunettes culturelles, sa propre culture. Par la lecture de ce nouveau texte littéraire, le traducteur pourra enrichir sa vision de sa propre culture à condition qu'un « dialogue » entre les deux cultures soit établi. Par la même occasion, il fera découvrir de nouveaux aspects linguistiques, sociaux, historiques et culturels aux lecteurs de la culture cible. Le traducteur se

retrouve donc dans deux mondes et doit non seulement faire face à la question de décalage et d'intraduisibilité, mais aussi à celle de l'intertextualité. Il est vrai qu'un texte se présente souvent comme une toile de références intertextuelles difficiles à rendre dans le texte de la culture cible. Federici donne l'exemple de la traduction d'un texte ou d'un contexte post-colonial où le traducteur se voit obligé de lire entre les lignes les nombreuses pratiques intertextuelles. Il doit reconnaître les références intertextuelles de l'auteur, les traces d'autres textes et traductions, les nombreux signes de marques culturelles et sociopolitiques et les adaptations linguistiques. Toutefois, ces traces intertextuelles sont un élément central pour l'image de l'auteur dans la culture cible ainsi que pour la réception du texte traduit. Le traducteur devient alors un médiateur culturel qui entretient une interaction transculturelle en dialoguant entre les cultures.

3. L'intertextualité dans *At a Loss for Words*

Dans cette troisième section, j'analyserai le phénomène de l'intertextualité dans le roman de Diane Schoemperlen, *At a Loss for Words*.

3.1. Biographie de Diane Schoemperlen et présentation de *At a Loss for Words*

Schoemperlen est née en 1954, à Thunder Bay, en Ontario. Connue pour ses nouvelles et ses romans, elle est aussi enseignante et éditrice. Après avoir obtenu son diplôme de l'Université de Lakehead en 1976, elle a étudié pendant un été au Banff Centre sous la supervision d'écrivains tels que W.O. Mitchell ou encore Alice Munro. Depuis 1986, elle se consacre à sa carrière d'écrivaine et a également enseigné des cours de création littéraire au St. Lawrence College et à la Kingston School of Writing, entre autres. Elle vit désormais à Kingston en Ontario.

Les œuvres de Schoemperlen se caractérisent par une expérimentation sur la forme. Dans ses premiers ouvrages, l'auteur raconte la vie quotidienne des femmes de la classe ouvrière en utilisant des techniques de jeu de mots. Les personnages de ses histoires font face à des problèmes ordinaires (dépression, problèmes de couple, etc.). Son quatrième recueil de nouvelles, *Man of my Dreams* (1990), est sélectionné pour le prix du Gouverneur général et, tout comme ses livres précédents, il y est question de vies ordinaires racontées dans des formes narratives non classiques. Dans son premier roman, *In the Language of Love* (1994), Schoemperlen utilise les 100 mots de stimulation du test psychologique standard de l'association de mots (*Standard Word Association Test*) pour raconter l'histoire de Joanna, artiste de collage. L'auteure n'est donc pas complètement étrangère au procédé intertextuel.

Schoemperlen a aussi travaillé dans le domaine de l'édition. Elle a, entre autres, dirigé la publication d'un recueil de nouvelles écrites par des femmes, *Vital Signs : New Women Writers*

in Canada (1987) ainsi que *Coming Attractions '96* (*Coming Attractions* est en fait une anthologie annuelle).

Les ouvrages les plus récents de Schoemperlen se concentrent sur diverses façons d'exprimer la foi, qu'il s'agisse de *Forms of Devotion* (1998), recueil de nouvelles qui a gagné le prix du Gouverneur général, ou de *Our Lady of the Lost and Found* (2001), deuxième roman de Schoemperlen. Ces ouvrages présentent une vision plutôt ironique de la foi et les histoires y sont racontées par des narrateurs qui ne sont même pas membres de l'Église.

Quant à son dernier ouvrage, *At a Loss for Words* (2008), il raconte l'histoire d'une écrivaine à succès (la narratrice) qui revoit par hasard, lors de l'une de ses séances de dédicaces de livre, son premier amour, celui qui lui avait brisé le cœur trente ans auparavant. Après cette rencontre, les deux commencent une relation à distance en gardant contact par de nombreux courriels et de coups de téléphone, persuadés que cette fois leur amour sera assez fort pour perdurer. Mais à cause de ce nouvel amour, la narratrice finit par souffrir de l'angoisse de la page blanche. Elle se met alors à chercher de l'inspiration dans les textes qui l'entourent – horoscopes, prédictions diverses dans des gâteaux secs, livres sur l'angoisse de la page blanche – pour combattre sa réalisation que la langue n'est pas assez forte pour bâtir un amour solide. Le fait que *At a Loss for Words* est écrit à la deuxième personne du singulier (en plus de la première personne) donne au roman à la fois un format de lettre, « a laugh-out-loud anti-love letter » selon le *National Post*, et pratiquement des allures de journal intime dans lequel la narratrice note tous les détails de sa relation, toutes les émotions ressenties, les déceptions, les joies, etc.

3.2. Les traces intertextuelles dans *At a Loss for Words*

Ce troisième roman de Schoemperlen se présente d'une certaine façon sous la forme d'une mosaïque de textes. En effet, le texte est entremêlé de citations, d'horoscopes provenant du *Globe and Mail*, de courriels, de références à des articles de journaux, etc. La partie proprement appliquée de cette thèse qui suit porte donc sur les traces intertextuelles très présentes dans *At a Loss for Words* et sur la façon de les traduire en français. En premier lieu, je recense plusieurs exemples d'intertextes dans le texte original et j'examinerai leur importance dans le roman; puis, j'expliquerai les problèmes de traduction de l'intertextualité et mes choix de traduction ainsi que les autres possibilités qui auraient pu être envisagées, mais qui n'ont pas été retenues pour des raisons que je justifierai. Pour des fins de présentation, je diviserai donc ici, en suivant la typologie de Roux-Faucard, les différentes traces intertextuelles que l'on trouve dans *At a Loss for Words* en plusieurs catégories, soit la référence, la citation et l'allusion.

3.2.1. Références

Comme on l'a vu ci-dessus dans l'article de Roux-Faucard, les références sont souvent les intertextes qui présentent le moins de difficultés pour la traduction. Afin de conserver l'effet original, il est toutefois essentiel que la référence en question ait aussi une signification pour le public francophone. Dans *At a Loss for Words*, la narratrice fait référence aux aliments de la marque *President's Choice* qui a son équivalent en français, soit *Le Choix du Président*. Si le texte traduit se destine principalement au Canada francophone, le traducteur aura simplement à inclure l'équivalent français de la marque. Par contre, dans le cas où les lecteurs français seraient aussi parmi le public récepteur, le traducteur fera face à un léger problème puisque la marque en

question n'existe pas de l'autre côté de l'Atlantique. Pour remédier à ce problème, il existe trois solutions possibles : la traductrice peut soit trouver une marque équivalente qui existe en France, soit elle ajoute une note en bas de page afin d'indiquer aux lecteurs français ce à quoi renvoie le *Choix du Président*, soit encore elle supprime carrément la marque. Dans ce cas-ci, je présume que la traduction française de *At a Loss for Words* se destine principalement au Canada francophone. C'est pour cela que j'ai laissé la marque telle quelle. Une note en bas de page pourra toujours s'ajouter plus tard, au cas où il y aurait une deuxième édition prévue pour la France.

Le prochain exemple reprend un peu l'idée des marques déposées. En effet, comment doit-on traduire les noms que l'on donne aux produits de beauté? Par exemple, à la page 47, la narratrice mentionne son nouveau vernis à ongles rouge dont la couleur s'appelle *Fever* en anglais. Il est assez évident que le choix de cette teinte se rapporte au fort sentiment amoureux que ressent la narratrice pour son ami. Il faut donc que le traducteur reprenne cette même idée sans toutefois remplacer *fever* par son équivalent français : fièvre. Il est vrai que, selon Venuti, il est pratiquement impossible de traduire les intertextes étrangers de façon complète ou exacte. En d'autres termes, l'équivalent français, bien qu'il soit une traduction directe de *fever*, n'a, à mon avis, pas tout à fait la même valeur que l'anglais. En effet, le mot français semble a priori moins renvoyer à des éléments de culture populaire que son équivalent anglais - d'autant plus ici que ce dernier est employé avec la majuscule comme c'est le cas dans le titre du film culte *Saturday Night Fever* ou encore dans celui de la chanson *Fever* interprétée entre autres par Peggy Lee en 1958, tous deux connus au Québec et en France. De plus, le mot *fever* a une connotation plus lyrique en anglais que « fièvre » en français justement en raison de l'association qu'on fait avec des titres de films ou de chansons. C'est pourquoi, même s'il existe un équivalent français, il est

préférable dans ce cas-ci de laisser *fever* tel quel, car « fièvre » n'aurait pas sa place ici et produirait un effet stylistique étrange. La traductrice devra toutefois s'assurer de mettre l'emprunt anglais en italique. La note en bas de page n'est pas même nécessaire puisque le mot anglais reste assez clair, même pour les Francophones n'ayant que quelques notions d'anglais. De toute façon, dans le cas où le lecteur francophone ne saisirait pas le sens de *fever*, ce dernier saura quand même que le vernis en question est rouge et pourra donc l'associer à l'amour passionnel.

Lorsqu'il s'agit de références étrangères, cela pose moins de problèmes dans la mesure où il existe en général un équivalent en français. Je pense par exemple à la « Queen of Sheba » que la narratrice mentionne au bas de la page 28. Ici, le traducteur n'a d'autre choix que celui de traduire par l'équivalent français, soit la reine de Saba. En effet, plus un personnage (ou autre figure) est connu ou reconnu *transculturellement*, moins sa traduction pose un problème. Il est presque certain que, dans ce cas-ci, le lecteur francophone, tout comme le lecteur anglophone, saura que l'appellation renvoie au personnage né autour du X^e siècle que l'on retrouve dans plusieurs récits et qui aurait régné sur le Royaume de Saba, situé au Yémen ou en Éthiopie.

Dans l'ensemble du roman, on retrouve beaucoup de références à des livres, des titres de chansons entre autres. Quelle attitude le traducteur doit-il adopter face à ces références? Faut-il les traduire ou bien y en a-t-il que l'on peut laisser telles quelles? Par exemple, à la page 38 du roman, la narratrice mentionne un livre d'Ellen Gilchrist intitulé *I Cannot Get You Close Enough* afin d'exprimer ce qu'elle ressent face à sa situation amoureuse à la fois frustrante et compliquée. Dans le cas de titres de livres, il faut avant tout vérifier s'il existe une traduction officielle du livre en question. Le traducteur pourra à ce moment-là inclure le titre français dans sa traduction. Par contre, si le livre n'a pas été traduit, il faudra laisser le titre en version

originale. Ici, comme le livre d'Ellen Gilchrist ne semble pas exister en version française, j'ai laissé le titre anglais. Toutefois, comme je l'ai mentionné ci-dessus, cette référence joue un rôle important dans le sens où la narratrice inclut le titre afin de faire passer un certain message et d'exprimer son état d'âme. Il est donc essentiel que le lecteur francophone comprenne la signification du titre pour qu'il se sente aussi interpellé que le lecteur anglophone. Une note en bas de page avec une traduction approximative du titre s'impose donc : « Trop loin de moi ».

La narratrice fait aussi beaucoup référence à des titres de chansons anglophones pour lesquelles il est évident qu'il n'existe pas de traduction officielle. Je pense notamment à « Dancing in the Moonlight » qui occupe une grande place dans le cœur de la narratrice, car c'était la chanson fétiche du couple. Contrairement au titre du livre d'Ellen Gilchrist, le titre de la chanson ne reflète pas directement le sentiment de la narratrice, il sert plutôt à créer un effet de nostalgie des années 70, l'époque où leur histoire d'amour commençait. Le traducteur se doit donc de laisser les titres de chanson en anglais, car tout comme les marques déposées, ce sont des références intraduisibles. De plus, contrairement aux livres que mentionne la narratrice, les chansons auxquelles elle fait référence auront plus de chance d'être connues des Francophones, surtout quand il s'agit de « Brown Sugar » des Rolling Stones. Encore une fois, il serait tout à fait inapproprié de traduire le titre par « Sucre Brun » ou toute autre absurdité. Cela rejoint un peu le propos d'Eleonora Frederici dans « The Translator's Intertextual Baggage » : le traducteur se voit confronté à la question de décalage, d'intraduisibilité et d'intertextualité. En effet, un texte se présente souvent comme une toile de références intertextuelles qu'il est difficile, voire impossible, à rendre dans le texte de la culture cible, tout comme l'intraduisibilité des titres de chansons dont il est question ci-dessus.

À la page 45, la narratrice mentionne un roman de Meg Wolitzer intitulé *Surrender, Dorothy* dont elle reprend une phrase pour l'inclure dans son propre texte. Je reviendrai d'ailleurs sur cette citation plus tard. Comme il n'existe pas de traduction française de ce livre, il faudrait normalement la laisser telle quelle et ajouter une note en bas de page comme dans l'exemple précédent. Toutefois, ici, le titre en question est lui-même un emprunt du célèbre trucage du film *Le Magicien d'Oz*, où la méchante sorcière vole sur son balai tout en traçant dans le ciel les mots « Surrender, Dorothy ». Comme le film a été traduit en français, il existe donc une version française de cette célèbre réplique : « Rends-toi, Dorothée ». Ici, le lecteur francophone possède donc les bonnes connaissances culturelles pour reconnaître la présence de la référence au film. Dans ce cas-ci, il est donc possible que le traducteur choisisse de traduire le titre du livre directement dans le texte sans avoir recours à la note en bas de page. De plus, si l'on se réfère au texte de Roux-Faucard, « le traducteur doit dans la majorité des cas faire une transcription des noms propres en s'assurant d'en respecter l'usage dans la langue d'arrivée ». Donc, si l'on suit cette logique, il est normal que « Dorothy » devienne « Dorothée ». Par contre, si le traducteur désire rester consistant dans la traduction des titres de livres, il est aussi tout à fait acceptable de laisser le titre tel quel et d'indiquer la traduction dans une note en bas de page ainsi que j'ai choisi de le faire dans ma propre traduction.

Quelle attitude le traducteur doit-il adopter lorsqu'il rencontre des titres de films dans le texte à traduire? Comme le dit Delphine Chartier dans « De la perception de l'hypotexte à sa traduction, une histoire de lectures... », lorsqu'il traduit, le traducteur doit avoir conscience du lecteur second, soit le lecteur de la traduction. Il est en effet possible que le film mentionné dans l'ouvrage original n'évoque rien de bien précis pour les lecteurs de la traduction s'ils ne possèdent pas les mêmes connaissances culturelles pour ce qui est des œuvres

cinématographiques. Par exemple, à la page 47, la narratrice mentionne le film *Before Sunset* (2004) dont l'intrigue rappelle quelque peu celle de nos deux protagonistes puisqu'il est question d'un homme et d'une femme qui se retrouvent plusieurs années après s'être rencontrés dans les mêmes circonstances que les personnages du roman de Schoemperlen : lors d'une dédicace de livre. Puisqu'il s'agit d'une référence, il est évident que le lecteur appréciera mieux si celle-ci est remplacée par son correspondant francophone. Toutefois, lorsqu'il s'agit de films, il faut d'abord s'assurer qu'il existe une version française du film et du titre. En effet, si le traducteur préfère conserver la référence présente dans le texte original⁴¹, cela permettra quand même au lecteur francophone d'arriver à mieux cerner le sujet du film en question. Par contre, il arrive parfois que même si le film a été doublé en français, le titre demeure dans sa version originale. C'est d'ailleurs ce qui différencie certaines versions québécoises des versions françaises : les Français choisiront parfois de garder le titre anglais alors que les Québécois préfèrent plutôt l'adapter en français. C'est d'ailleurs le cas pour *Before Sunset*, qui a été traduit par *Avant la nuit, tout est possible* au Québec. Comme la traduction de notre roman se destine d'abord au Canada francophone, il est important d'inclure le titre traduit soit dans une note en bas de page, soit directement dans le texte, comme je l'ai d'ailleurs fait dans ma traduction. De cette manière, si jamais la traduction du roman venait à être publiée en France, le titre original serait quand même présent dans le texte et les lecteurs pourront plus facilement identifier le film en question puisque les Français semblent avoir tendance à conserver les titres des versions originales.

Il arrive parfois que les références de films soient moins directes, comme à la page 120, où l'ami de la narratrice dit se sentir comme « that cat on a tin roof ». Ici, on remarque le clin d'œil au

⁴¹ À noter que le remplacement d'une marque intertextuelle par une autre plus adaptée au public de réception se fait surtout lorsque la marque intertextuelle est vraiment propre à une culture. Dans le cas des titres de films traduits dans plusieurs langues, le traducteur n'aura donc pas besoin d'avoir recours à une adaptation.

célèbre film de 1958 mettant en vedette Elizabeth Taylor et Paul Newman⁴². Bien sûr, il se peut aussi que ce soit une simple coïncidence, mais comme *At a Loss for Words* est parsemé de bon nombre de références, on peut croire que la référence au film était voulue. On peut clairement dire que l'effet produit ici est double. En effet, le lecteur du texte de départ apprend comment se sent le personnage masculin tout en étant interpellé par la référence au film. Qu'en est-il de la traduction? La référence pourra-t-elle être conservée? Ici, puisqu'il s'agit d'une référence indirecte et que le titre du film n'est pas en italique, il est évidemment hors de question de laisser le titre original dans la traduction française. De toute manière, comme il existe une version française du film et du titre (il s'agit dans ce cas-ci du même titre en France et au Canada), il aurait fallu inclure le titre français dans la traduction, soit *La chatte sur un toit brûlant*. Pour les besoins de la traduction du roman, le traducteur devra donc quelque peu adapter le titre en remplaçant « chatte » par « chat » étant donné que c'est un homme qui prononce ces mots. Bien que la référence soit légèrement moins directe que dans le texte original, je crois toutefois qu'elle est conservée. La question est de savoir si le lecteur francophone sera capable de relever la référence au film américain. De toute manière, même si ce dernier ne devait pas la relever, l'image du chat sur un toit brûlant est la même pour les deux cultures, et le lecteur francophone n'aura donc aucune difficulté à comprendre comment se sent le protagoniste.

Les références simples incluent aussi les noms de certaines émissions de télévision. Par exemple, à la page 63, la narratrice mentionne le nom propre de la chaîne météo : « At the time, I used to check the Weather Channel every evening, and it would fill me with anxiety whenever the forecast for your city was bad. » Dans ce cas-ci, le traducteur a trois options : il peut soit trouver le nom d'une chaîne météo francophone équivalente, soit traduire de façon générale (ou

⁴² Il y a aussi une référence à la pièce de Tennessee Williams mais dans cette section, je ne parlerai que de la référence filmique.

générique pour ainsi dire) et écrire « j'avais pris l'habitude de regarder la chaîne météo tous les matins... », soit encore laisser le nom propre tel quel. À première vue, il me semblait plus logique de laisser le nom original étant donné que cette chaîne est assez connue. Puis, j'ai jugé qu'il valait peut-être mieux effacer toute trace de l'anglais pour la convenance du lecteur francophone en supprimant le nom de la chaîne par un terme général (deuxième option). Toutefois, comme le soutient avec justesse Roux-Faucard, le traducteur doit, dans la majorité des cas, faire une transcription des noms propres en s'assurant d'en respecter l'usage dans la langue d'arrivée. Il est toutefois intéressant de noter que *The Weather Channel* est une chaîne américaine, *The Weather Network* étant son homologue au Canada anglophone. Il faut savoir que *The Weather Network* avait aussi son propre équivalent francophone, soit *MétéoMédia*. J'ai quand même un peu hésité avant de mettre le nom francophone, car cette chaîne ne diffuse qu'au Québec et sur quelques systèmes de câble en Ontario et au Nouveau-Brunswick. Mais de toute manière, qu'on le connaisse ou non, le nom de la chaîne francophone est assez explicite en soi pour que le lecteur de la traduction sache qu'il s'agit d'une chaîne spécialisée dans le domaine de la météo.

La narratrice mentionne aussi des émissions de télévision anglophones telles que le quiz télévisé *Jeopardy!* et le talk-show *Dr. Phil*. Dans ce cas-ci, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'adapter ces noms d'émission puisque leur popularité est assez élevée, même au Canada francophone où la plupart des programmes américains de grande écoute passent à la télévision. Par contre, si la traduction du roman venait à paraître en France, peut-être alors faudrait-il considérer la note en bas de page pour bien expliquer le contexte au lecteur. Le traducteur pourrait alors considérer l'adaptation en remplaçant les programmes américains par leurs équivalents français les plus proches.

Les noms propres ont en général leurs équivalents dans d'autres langues. Par exemple : Mary-Marie, Peter-Pierre, etc. Mais comment faire lorsqu'il s'agit, par exemple, de noms lunaires amérindiens dont les équivalents anglais se composent parfois de plusieurs mots les uns à la suite des autres? Le traducteur devra à la fois s'assurer de respecter le style spécifique d'une langue amérindienne des noms en question et s'assurer de créer des noms idiomatiques en langue française. À première vue, certains de ces noms propres semblent assez complexes à rendre en français. Par exemple, parmi les plus longs, figure *Moon When the Little Lizard's Tail Freezes Off*. Pourtant, on se rend aisément compte qu'il est tout à fait possible de réaliser une traduction assez littérale tout en restant compréhensible : *Lune Lorsque la Queue du Petit Léopard est Gelée*. De plus, il est intéressant de noter qu'une traduction trop stylisée par rapport aux noms originaux risquerait d'en annuler l'aspect authentique de la tournure stylistique amérindien.

3.2.2. Citations

Dans cette section, en plus d'inclure des citations classiques, soit des citations tirées de textes littéraires, j'inclus aussi des citations moins usuelles telles que des indices de mots croisés, des slogans publicitaires, des fragments de courriels, des titres de livres et d'articles de journaux, des exercices d'écriture, des répliques de film, des blagues, des horoscopes, des paroles de chanson ou encore des citations indirectes.

À plusieurs reprises dans le roman, la narratrice renvoie à des mots croisés, qu'elle essaie de faire chaque jour. Au début du roman, elle reproduit textuellement quelques indices et les mots qui leur correspondent. Leur importance est explicitement indiquée par la narratrice lorsqu'elle écrit : « Lately I cannot help but notice how many of the crossword clues and their eventual answers seem to be uncannily applicable to my current situation. » Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres où la narratrice cite un texte extérieur, à savoir les indices des mots croisés et les

réponses, qu'elle relie à ses émotions. Dans le cas des mots croisés, les mots en question servent à illustrer sa situation. En effet, certains indices/mots s'appliquent directement à la narratrice alors que d'autres font référence au caractère de son ami. La traduction de ce passage ne comportait pas vraiment de difficultés puisqu'il était tout à fait possible de traduire littéralement les indices ainsi que les mots qui leur correspondent. Par contre, s'ajoutait une contrainte, celle de s'assurer que le chiffre entre parenthèses corresponde au nombre de lettres des mots. Par exemple, j'ai dû remplacer le « 11 » de « nightmarish » par un « 15 » pour « cauchemardesque ». Peut-être aurait-il été possible, dans un excès de littéralisme, de laisser les chiffres tels quels et de quand même trouver des mots équivalents. De toute façon, ce n'est qu'un détail et cela n'aurait rien changé au sens de la citation.

Même si ce ne sont pas des discours rapportés à proprement parler, j'ai décidé d'inclure parmi les citations les passages empruntés aux conseils des spécialistes de sommeil que la narratrice puise dans les articles de journaux, car on peut dire qu'elle les cite quand même assez directement : « [...] she said there are at least seventy-five different kinds of sleep disorders »; « [...] I read a newspaper article that said that recent studies have proven that a person suffering from sleep deprivation [...] ». Ici, l'emprunt de références extérieures montre l'obsession de la narratrice quant à son manque de sommeil. De plus, en ajoutant ces « citations », la narratrice fait comme si elle voulait que le lecteur comprenne bien son trouble, que le lecteur la plaigne en lisant ces faits quelque peu alarmants sur les troubles de sommeil. Ici, la traduction ne pose aucun problème particulier. En effet, le traducteur pourra se contenter de rendre les citations de façon assez littérale ; l'effet produit sur le lecteur francophone sera le même puisque le trouble de sommeil est un thème plutôt universel.

Un autre intertexte que l'on pourrait encore une fois placer dans la section des citations serait les slogans des réparateurs d'appareils électroménagers que la narratrice relève dans les Pages Jaunes (*Prompt Friendly Service, Trouble Free Fast, etc.*) (p. 6). Ici, l'effet produit sur le lecteur peut être varié. Tout d'abord, le fait que la narratrice ait inclus six slogans dans son texte permet à l'auteure d'associer le lecteur, par souci de vraisemblance, au dilemme de la narratrice. Ainsi, en voyant les slogans sur papier, c'est un peu comme si le lecteur était lui aussi confronté à devoir choisir la meilleure compagnie de réparateurs. Le dilemme provoqué par ces slogans tout aussi accrocheurs les uns que les autres peut être aussi symbolique et représenter le dilemme que vit la narratrice dans sa relation à distance avec son ami. En effet, les slogans pourraient représenter son ami qui, à première vue, semble être l'homme idéal, tout comme les slogans vantent les mérites des compagnies même si les services proposés ne sont peut-être pas aussi fantastiques qu'ils en ont l'air. D'ailleurs, la narratrice se pose deux questions cruciales qui pourraient en quelque sorte s'appliquer à sa relation avec son ami : « How can I know in advance what I'm getting? How can I know which ads are actually true? » La traduction des slogans pose bien sûr plus de problèmes que celle des mots croisés. Dans ce cas-ci, la traduction littérale ne suffit pas. D'ailleurs, Venuti dit bien que l'intertextualité complique le processus traductif « en l'empêchant d'être une transmission limpide », mais ce n'est pas pour autant que la traduction devient impossible. Ainsi, il est essentiel que la version française de ces slogans soit aussi stylistiquement convaincante que la version originale afin que le lecteur du texte français soit lui aussi tenté, face à tous ces slogans captivants mais peut-être trompeurs, de devoir choisir une compagnie. Certains slogans sont assez directs et ceux-là seront bien sûr plus faciles à traduire. Pour d'autres, il faudra parfois avoir recours à plus de créativité pour arriver à reproduire l'effet désiré. Par exemple, j'ai traduit « *Trouble Free Fast* » par « *Fini les soucis* » et « *Honesty is Our*

Policy » par « *L'honnêteté est notre qualité* ». Dans les deux cas, j'ai choisi d'inclure une rime dans le slogan, car l'assonance conserve l'effet publicitaire accrocheur qu'on trouve dans le texte original, soit l'allitération dans le premier exemple et le proverbe remanié (*Honesty is the best policy*) dans le deuxième slogan. Cela revient à ce que disait Roux-Faucard à propos de la traduction d'une citation, à savoir qu'elle ne peut pas se permettre d'être stylistiquement déficiente auquel cas il vaut mieux avoir recours à une paraphrase.

Il arrive aussi que la narratrice inclue des courriels qui consistent en des séries de mots sans aucun lien entre eux, qu'elle essaie de déchiffrer avant de les supprimer : « *ethyl beautify deluxe creak melanoma baptism debarring acute anathema jeopardy romeo bomb gangplank amygdaloid errant digging quartz derriere concentric dictum horoscope annihilate induce delusion accept...* ». Mais pourquoi donc la narratrice a-t-elle choisi d'inclure ces courriels farfelus dans son texte? Est-ce pour créer un effet ludique? Inclut-elle ces courriels pour faire rire son ami et détendre l'atmosphère quelque peu tendue entre eux? Est-ce pour montrer que son angoisse de la page blanche est bien réelle et qu'elle est tellement à court d'inspiration qu'elle préfère recopier des courriels? Quoi qu'il en soit, il faut traduire ce texte énigmatique en français. À première vue, la traduction de ce passage peut être perçue comme un enjeu de taille. Toutefois, on se rend rapidement compte que, puisque ces courriels n'ont littéralement aucun sens, il ne s'agit en fait que d'une traduction de mots (du mot à mot!) et que la version française sera tout aussi floue que l'original. En fait, paradoxalement et contrairement à tout principe de traduction, ce que le traducteur devra conserver du courriel original est son non-sens. À la page 78, la narratrice inclut à nouveau un courriel dont le sens laisse à désirer. La seule différence, c'est que, cette fois-ci, il s'agit d'une série de phrases toutes grammaticalement correctes, mais qui sont dépourvues de tout sens logique et qui n'ont aucun lien entre elles. D'ailleurs, la

narratrice relie ce courriel quelque peu farfelu à ces exercices destinés aux écrivains qui souffrent de l'angoisse de la page blanche : *Écrivez des mots au hasard. Tapez simplement sans vous arrêter. Écrivez tous les mots qui vous viennent à l'esprit en ne cherchant pas à être cohérent.* (p. 78). Ce courriel au contenu particulier sert peut-être aussi à illustrer l'état d'esprit de la narratrice; peut-être que, comme l'auteur du courriel, elle ne sait plus quoi écrire pour retenir son ami ou, pire encore, son obsession amoureuse l'aurait vidée de toute inspiration littéraire. Quoi qu'il en soit, la traduction de ce passage doit refléter cet état de folie légère. Contrairement à l'exemple précédent où le courriel ne se composait que de mots, ici le traducteur devra toutefois respecter la grammaticalité des phrases. De plus, même si le passage en question est dépourvu de toute logique, le texte se lit quand même de façon assez fluide. Il ne suffit donc pas, contrairement à l'exemple précédent, de réaliser une traduction d'abord littérale. Il est tout à fait possible de reproduire ce non-sens absolu tout en faisant en sorte que le texte en question se lise bien. Il est vrai que, puisque la logique est inexistante dans le courriel, on ne peut pas trop se permettre de surcroît d'avoir un texte qui manque de fluidité.

Au début du roman, la narratrice mentionne son angoisse de la page blanche et inclut sept titres de livres censés l'aider à surmonter cette angoisse. Tout comme les slogans des compagnies de réparation d'électroménagers, le fait que la narratrice ait inclus les titres permet au lecteur de se mettre vraiment à sa place. En d'autres termes, c'est un peu comme si le lecteur se voyait aussi confronté au choix de ce type de livre. Grâce aux nombreuses listes qu'elle donne, la narratrice n'épargne au lecteur aucun détail de sa vie. De plus, il ne faut pas oublier que le lecteur implicite est avant tout l'homme dont elle est amoureuse et avec qui elle tient à partager sa vie dans les moindres détails. La traduction des titres de ces livres pose toutefois un certain problème dans le sens où, pour certains, il pourrait déjà exister une traduction française. A priori, on ne trouve pas

de version française pour les livres en question. Il y a donc deux solutions possibles en ce qui concerne leur traduction : soit on traduit les titres de façon plus ou moins littérale (en s'assurant toutefois de rendre les titres français tout aussi engageants que leurs versions originales), soit on recherche des livres sur le même sujet, publiés en français de manière à inclure des titres de vrais livres, comme l'a fait la narratrice, et on conserve la vraisemblance qui se dégage du roman. Il est vrai que la narratrice ne cite que des textes réels (cela comprend les titres, les slogans, les citations, etc.). Pour ma part, j'ai choisi de traduire les titres déjà présents dans le roman, même si cela représente tout un défi de traduction. En effet, tout comme les slogans, il est essentiel que les titres de livres soient eux aussi évocateurs pour que l'on ait envie d'en lire le contenu. Ainsi, j'ai traduit *Unstruck : A Supportive and Practical Guide to Working Through Writer's Block* par *Sortir de l'impasse : un guide de soutien pratique pour vaincre l'angoisse de la page blanche* ou encore *The Pocket Muse : Endless Inspiration : New Ideas for Writing* par *La muse de poche : inspiration infinie, ou de nouvelles idées pour l'écriture*. Seul le traducteur (et le lecteur curieux qui aura fait ses recherches) aura conscience du fait que le texte perd un peu de son aspect de vraisemblance, en remplaçant les titres de livres par des titres fictifs, fruits de la traduction. Cela revient un peu à reprendre ce que disait Venuti dans son article, à savoir que l'expérience du lecteur du texte traduit ne pourra jamais être équivalente à celle du lecteur du texte d'origine, ne serait-ce que du seul fait que les titres cités dans la traduction n'existent pas, contrairement à ceux qu'on trouve dans le texte original.

À plusieurs reprises, la narratrice inclut des exercices d'écriture qui proviennent directement des livres censés aider les écrivains souffrant de l'angoisse de la page blanche. Ces exercices se présentent tous sous le même format : *write about...* Afin de surmonter son angoisse, l'écrivain devra écrire sur divers sujets n'ayant aucun lien les uns avec les autres. Par exemple : *Write*

about hair. Write about a river. Write about a train. Ces citations ont deux raisons d'être. D'une part, comme les précédentes, elles servent à intégrer vraiment le lecteur implicite, à savoir l'ami de la narratrice, dans la vie de cette dernière : le lecteur a vraiment sous les yeux ce que voit/lit la narratrice. D'autre part, à la lecture de certains *write about*, comme *Write about a character who is losing control*, *Write about a character who is suffering from writer's block*, *Write about what you are waiting for*, on se rend compte que ces exercices sont en quelque sorte liés à la situation que traverse personnellement la narratrice. De plus, au fil du texte, on remarque que certains exercices font référence à des objets que la narratrice associe à des événements qui ont marqué sa vie. Je pense par exemple à *Write about a fragrance* (p. 18) qui renvoie au parfum *Obsession* de Calvin Klein qu'elle portait lors d'un rendez-vous, ou encore à *Write about a crystal chandelier* (p. 40) qui fait référence au lustre en cristal de la chambre dans l'hôtel de luxe où elle et son ami étaient restés. La traduction de ces passages ne pose pas énormément de problèmes dans le sens où la narratrice ne cite pas un autre texte littéraire (roman, poésie, etc.), mais plutôt de simples exercices d'écriture qui, dans le contexte du récit, acquièrent tout leur sens. Ainsi, ces citations, originales ou traduites, parleront autant au lecteur anglophone qu'au lecteur francophone. Par contre, s'il avait été question de citations plus littéraires, il aurait fallu que le traducteur se demande d'abord si le texte cité produit le même effet chez le public francophone, car dans certains cas, la citation risquerait de ne pas lui être aussi familière que s'il appartenait à la culture anglophone. Ici, dans les deux cas, le lecteur (anglophone ou francophone) n'aura aucun problème à faire le lien entre les exercices d'écriture cités et le restant du roman. Le seul problème de traduction que j'ai rencontré concernait la formulation française des exercices, la traduction du *about*. En effet, il existe plusieurs options de traduction dont *sur*, *au sujet de* ou encore *à propos de*. Il fallait choisir une préposition qui fonctionne pour chaque phrase et qui

n'alourdisse pas le caractère succinct de ces titres d'exercices. J'ai dû éliminer *sur* car dans certains cas, cela portait trop à confusion (par exemple : *Écrire sur un lit*, *Écrire sur des chaussettes*). J'ai donc choisi *à propos de* même si je trouve que cela enlève un peu à la fluidité de l'original.

Toujours au sujet des exercices d'écriture que la narratrice incorpore à son récit, je m'attarderai sur une citation qu'on trouve à la page 134 du livre : *write a story that begins with the question, « Why didn't you call me? »*. Lorsque l'on traduit ce passage, on se rend vite compte qu'il faut faire un choix entre l'accord au masculin ou au féminin du participe passé du verbe « appeler », problème qui ne se pose bien évidemment pas en anglais. J'ai choisi le féminin, car il me semble que cette question, bien que provenant d'une série d'exercices d'écrivains normalement rédigés au masculin (neutre), se rapporte directement à la situation de la narratrice.

Il n'y a pas que les citations textuelles dont il faut tenir compte pour l'intertextualité. En effet, les citations de films sont tout aussi pertinentes. Dans *At a Loss for Words*, la narratrice évoque le film *Under the Tuscan Sun*, mettant en vedette Diane Lane. Elle reprend à la page 23 une réplique du film, soit « what is it about love that makes us so stupid? » Ici, cet emprunt à un texte cinématographique reprend simplement ce que pense la narratrice de l'amour à ce moment précis. Même s'il s'agit d'une réflexion tout à fait banale, le fait de l'avoir exprimée par le biais d'une réplique de film rend la lecture du roman plus captivante, car il est question d'une narratrice qui associe son destin à celui d'une héroïne de film. En ce qui concerne la traduction de la réplique, comme elle se situe dans un contexte défini et que sa signification est assez directe, il est tout à fait possible de la traduire de façon assez littérale, soit « Pourquoi l'amour nous rend-il si stupides? ». La narratrice inclut aussi une autre réplique de ce même film, lorsqu'elle décrit des cyprès dans une photo de calendrier contenant des images de Toscane. Ici,

la réplique du personnage de Sandra Oh alors devant des cyprès « There's something strange about these trees... it's like they *know*... creepy Italian trees. » produit surtout un effet ludique; encore une fois, il est tout à fait possible de traduire cette citation cinématographique de façon plus ou moins littérale : « Il y a quelque chose d'inquiétant dans ces arbres... c'est comme s'ils *savaient*... ces arbres italiens me donnent la chair de poule. » Il existe bien sûr la solution de reprendre exactement mot pour mot les répliques de la version française du film; mais d'une part, cela n'est plus qu'un travail de recopiage et, d'autre part, afin de faciliter le doublage, il se peut que le dialogue original soit légèrement modifié. Pour avoir regardé le film, j'ai préféré créer ma propre traduction, car à mon avis, la version existante ne rendait pas aussi bien que l'original. Malheureusement, en adaptant légèrement les citations originales, il est évident que l'on perd un peu de cet aspect très réaliste qui émane du roman dans lequel la narratrice ne semble qu'inclure des citations authentiques. Je crois toutefois que le lecteur sera plus sensible à la fluidité du texte qu'à son côté réaliste, soit à l'aspect de vraisemblance qui caractérise le récit.

Parmi les citations les plus difficiles à rendre, on retrouve les blagues qui comportent un jeu de mots. Le principal problème concernant la traduction de l'humour est lié au fait que les gens appartenant à des cultures différentes n'ont pas tous le même sens de l'humour et, donc, ce qui fera rire le lecteur anglophone ne sera pas forcément perçu comme drôle aux yeux du lecteur francophone et vice versa. Comme l'écrit Delphine Chartier dans « De la perception de l'hypotexte à sa traduction, une histoire de lectures... », le traducteur, lorsqu'il traduit, doit avoir conscience du lecteur second (le lecteur de la traduction). En d'autres termes, le traducteur se construit une image de ce lecteur tout en sachant que ce dernier ne possède pas les mêmes connaissances culturelles et littéraires que lui. Dans ce cas-ci, l'humour est avant tout d'ordre culturel et, comme je l'ai dit plus haut, diffère donc selon les cultures. Il existe aussi un autre

problème, soit la traduction des jeux de mots, un véritable défi à relever pour le traducteur. À la page 32 du roman, la narratrice inclut une blague toute simple : « Knock knock. Who's there? Effervescent. Effervescent who? Effervescent for computers, I wouldn't be here ». Ici, ce n'est pas tant la traduction de l'humour qui pose un problème puisqu'il existe aussi des blagues de cette sorte en français (« Toc toc. Qui est là? ... ») Le véritable enjeu est plutôt de trouver un jeu de mots qui est tout aussi fonctionnel en français, car il est évident qu'une traduction littérale ne voudrait absolument rien dire. Selon moi, la meilleure solution ici est soit d'avoir recours à une adaptation complète et d'inclure une blague du type « toc-toc » originale ou d'en reprendre une qui existe déjà. De plus, le traducteur devra cependant trouver une blague sur les ordinateurs afin de respecter le thème de la blague originale et de ce passage en général. J'ai donc choisi de créer ma propre blague : *Toc toc. Qui est là? Laure. Laure qui? L'ordi c'est ma vie!* Dans tous les cas, voici un exemple de citation où la traduction littérale est tout simplement impossible et où le traducteur est obligé d'avoir recours à une adaptation. Le sens de la blague originale n'étant pas crucial pour la bonne compréhension du texte, le traducteur peut donc se permettre d'être créatif à deux conditions : le respect du thème sur l'informatique et l'inclusion du jeu de mots qui est à la base de toute blague du type « toc toc ». Voilà donc un exemple qui illustre à quel point il est souvent difficile, voire impossible de traduire directement les passages intertextuels.

Les citations indirectes présentent un enjeu de traduction moins important dans la mesure où elles ne sont pas reproduites exactement comme l'original. Par exemple, toujours à la page 32, la narratrice cite Gloria Steinem indirectement : « Gloria Steinem once said of writing that it was the only thing that, when she was doing it, she wasn't constantly thinking she should be doing something else. » De plus, puisque la paraphrase de la citation se présente dans un contexte défini et que son auteur est donné, le lecteur, qu'il soit anglophone ou francophone, aura moins

d'efforts à fournir pour en saisir le sens. La signification de la citation est d'autant plus claire qu'elle n'est pas, au départ, issue d'un texte littéraire à la langue stylisée. La tâche du traducteur sera donc moins compliquée dans le sens où il pourra se contenter de proposer une traduction assez littérale de la paraphrase tout en gardant l'effet de l'original : « Gloria Steinem a dit un jour à propos de l'écriture que c'était la seule activité qu'elle pouvait exercer sans constamment penser qu'elle devrait faire autre chose à la place. » En fait, si la citation est indirecte, sa signification reste toutefois assez claire. En ce qui concerne Gloria Steinem, il me semble qu'elle soit assez connue internationalement en tant que militante féministe pour éviter une note en bas de page. Le même phénomène se produit plus loin, lorsque la narratrice cite indirectement Tennessee Williams ; dans le cas de l'exemple précédent, le traducteur fait face à moins de contraintes que s'il avait à traduire la citation exacte. En effet, puisqu'il n'y a pas de guillemets, le traducteur possède une plus grande liberté quant à la formulation de la phrase à condition bien sûr de ne pas faire d'ajout ni d'omission. Puisque Tennessee Williams est un auteur de renommée internationale, une note explicative n'est donc pas nécessaire. Par contre, dans le cas où les noms des auteurs des citations intégrées au texte ne seraient pas mentionnés, le traducteur devra alors se poser la question essentielle de Delphine Chartier : faut-il se construire l'image d'un lecteur peu informé, pour qui on aurait tendance à expliciter l'hypotexte, ou bien faut-il présupposer que le lecteur sera assez érudit pour déchiffrer et interpréter le lien intertextuel?

Dans la section concernant les références, j'ai consacré un paragraphe à la traduction du titre d'un livre auquel la narratrice faisait référence : *Surrender, Dorothy*. Dans ce passage, la narratrice indique avoir fait une paraphrase d'une phrase du roman en question et l'avoir envoyée à son ami : « I sent you a paraphrase of a line from a novel called *Surrender, Dorothy* by Meg Wolitzer : *Sex leads to crying : this is a universal truth.* » (p. 45). Comme je l'ai déjà

mentionné auparavant, il ne semble pas exister de version française de ce roman. À noter que, dans ce cas-ci, on ne sait pas trop si la phrase en italique est la citation directe ou bien si la narratrice cite sa propre paraphrase. Quoi qu'il en soit, le rôle du traducteur sera donc de créer une traduction originale, car même s'il décide de laisser la citation telle quelle dans le texte, il sera de toute manière obligé d'inclure sa propre traduction dans une note en bas de page; s'agissant d'une citation qui illustre la situation dans laquelle se trouve la narratrice, il est important que les lecteurs francophones ne se sentent pas exclus pour ainsi dire de la conversation. Ici, comme le traducteur n'a pas affaire à une citation d'un texte très littéraire, la traduction de ce passage en sera d'autant plus directe : *le sexe amène les pleurs : c'est une vérité universelle*. Il est bien sûr possible de remplacer « pleurs » par « larmes ». Toujours en ce qui concerne la traduction de cette citation, il y a enfin un aspect d'ordre typographique sur lequel j'aimerais insister. Il s'agit de l'utilisation de l'italique : comme ce n'est pas une citation réelle ou authentique, est-il quand même approprié de la laisser en italique? Comme il s'agit ici d'un roman fictif, je crois que l'emploi de l'italique n'est qu'un détail et, de toute manière, cela ne fera que rendre la citation plus authentique aux yeux des lecteurs francophones.

Toujours en ce qui concerne la traduction de titres, je m'attarderai sur un titre d'article qui m'a semblé tout à fait singulier. À la page 106, la narratrice mentionne un article sur les avantages mentaux et physiques du rire sur la santé qui s'intitule « A laugh a day keeps the doctor away ». Ce titre est intéressant pour les fins de cette thèse dans le sens où il contient aussi une allusion au proverbe « An apple a day keeps the doctor away ». Tout comme la traduction de l'humour, la traduction des proverbes peut représenter tout un défi pour le traducteur, car en général il n'existe pas d'équivalent direct. De plus, comme l'écrit Eleonora Federici dans « The Translator's Intertextual Baggage », le traducteur possède, en raison de l'endroit où il vit et de sa

politique identitaire, son propre bagage intertextuel littéraire, linguistique et culturel, qui s'infiltré dans son acte de traduction lorsqu'il transforme le texte source en texte cible. À noter qu'ici la difficulté de traduction est d'autant plus grande que le titre contient aussi une rime (day-away). Y aurait-il un équivalent en français? Il existe bien le proverbe « Mieux vaut prévenir que guérir », mais sera-t-il possible de l'adapter pour faire en sorte que le titre traduit reproduise le même jeu sur le proverbe que dans la version originale? Dans ce cas-ci, le traducteur peut tout simplement remplacer « prévenir » par « rire », ce qui donnera « Mieux vaut rire que guérir ». En effet, non seulement la rime en [ir] est ainsi conservée, mais cela reprend aussi tout à fait l'idée du titre de l'article original tout en gardant l'allusion au proverbe. Il s'agit ici d'un exemple où la traduction ne représente pas un très gros défi même si, à première vue, en raison de l'allusion et de la rime dans le titre, on aurait pu facilement imaginer le contraire.

Lorsqu'on lit *At a Loss for Words*, on se rend compte que le roman est en fait principalement constitué de citations des courriels que les deux protagonistes se sont échangés : « I said... » « You said ». Il faut toutefois ajouter que, dans ce cas-ci, ce sont des citations fictives puisqu'il s'agit d'un texte inédit qui joue le rôle d'une citation dans le roman. La tâche du traducteur sera facilitée dans le sens où, puisque la citation ne provient pas d'un texte réel, il n'aura pas à se demander s'il existe déjà une traduction et, dans le cas contraire, s'il ne vaut pas mieux avoir recours à l'adaptation et trouver une citation qui soit davantage évocatrice pour les lecteurs francophones, ou bien tout simplement de paraphraser le texte cité. Ici, le traducteur n'aura donc pas à considérer les courriels comme une citation et pourra traduire ces passages comme s'il s'agissait d'un texte normal.

Toujours en ce qui concerne les citations fictives, on trouve à la page 45 un passage contenant une citation qui provient d'un des livres écrits par la narratrice : « If I may be so bold as to quote

myself, here's a sentence I like : *It is only in retrospect that I understand that obsession has nothing to do with love and everything to do with anxiety, insecurity, uncertainty, and fear.* »

Comme la plupart des autres citations qu'on trouve au fil du roman, celle-ci sert à illustrer les états d'âme de la narratrice. Même si les contraintes du traducteur ne sont pas les mêmes que s'il s'agissait d'une citation réelle, il faut toutefois qu'il ne s'éloigne pas trop de la citation de la narratrice mise en avant par l'écriture en italique : *ce n'est que rétrospectivement que je me rends compte que l'obsession n'a rien à voir avec l'amour et tout à voir avec l'anxiété, l'insécurité, l'incertitude et la peur* (p. 35). Mais il est évident que, comme dans le cas des courriels et ainsi que je l'ai déjà mentionné ci-dessus, cette citation fictive ne donnera pas autant de fil à retordre au traducteur que s'il s'agissait d'une citation authentique.

Comme on l'a vu dans l'exemple précédent, *At a Loss for Words* se compose principalement de citations dont les auteurs ne sont nuls autres que la narratrice et son ami. Ainsi, à travers le roman, on trouve des fragments de leurs conversations par courriels sous la forme de « I said, you said » suivis d'une virgule (à la différence de ceux qui sont en fait du discours indirect). Il serait évidemment trop long de recenser chacun des échanges entre les deux personnages, mais j'aimerais toutefois mentionner un aspect important en ce qui concerne leur traduction. En effet, lorsque l'on traduit ces passages, il faut tenir compte des styles d'expression propres à chacun des personnages. Il est vrai que la narratrice, qui est aussi écrivaine, ne va pas s'exprimer de la même façon que son ami, dont le style d'écriture est moins subtil. D'ailleurs, par moments, la narratrice indique clairement son exaspération face à l'écriture laborieuse de son ami : « If you were a better writer, you'd have a handle on this « tone thing » by now. » (p. 111). Ainsi la manière d'écrire de l'ami de la narratrice est souvent assez maniérée, un peu comme quelqu'un qui chercherait à prouver qu'il sait lui aussi faire montre d'un style travaillé : « I want to say how

much I welcome and treasure everything you say. Your letters are too wonderful! You lift my spirits immeasurably with all that you write. You warm me on this gray day. » (p. 59). En fait, c'est un peu comme s'il cherchait, inconsciemment ou non, à parler comme un héros de roman à l'eau de rose. Pour la traduction, il faudra bien sûr reproduire ce même ton afin de garder l'effet recherché : « J'aimerais dire combien je m'en réjouis et à quel point je chéris tout ce que tu dis. Tes lettres sont trop merveilleuses pour être vraies ! Tu me remontes le moral de façon incommensurable grâce à tout ce que tu écris. Tu réchauffes mon cœur en cette journée grise et humide ».

Au fil des pages, on relève souvent des horoscopes provenant d'un journal quotidien. La narratrice y puise le sien et celui de son ami (« *mine* », « *yours* »). On remarque que ces horoscopes servent en fait à exposer ce que vit la narratrice à ce moment précis de sa vie d'une façon plus originale que ne le ferait le simple récit. Les horoscopes semblent s'appliquer directement à sa situation, de même qu'à celle de son ami : « Perhaps I should have paid more attention to the fact that, while my newspaper horoscopes were almost always about love and romance and high emotion, yours were almost always about work. » (p. 83), « sometimes the newspaper horoscopes, like the crossword puzzle clues, seemed to be uncannily applicable to our situation » (p. 128), « sometimes the newspaper horoscopes seemed to be custom-made for the two of us » (p. 150). Même si, dans le roman, la plupart des citations semblent réelles, il est fort probable que les horoscopes soient fictifs. Toutefois, Schoemperlen aurait aussi très bien pu rechercher de vrais horoscopes et choisir ceux qui correspondaient à la situation de nos deux protagonistes. Dans tous les cas, le traducteur devra créer sa propre traduction. Cela ne représentera pas un enjeu considérable dans le sens où, d'une part, ce ne sont pas des citations littéraires et, par conséquent, le traducteur n'aura pas à effectuer un travail important portant sur

l'aspect stylistique (même s'il est important de préciser que les horoscopes comportent généralement un style concis et lapidaire ainsi qu'un propos diffus) et, d'autre part, les horoscopes jouent essentiellement le même rôle dans les cultures anglophone et francophone nord-américaines. En d'autres termes, les horoscopes sont aussi présents dans la culture de départ que dans la culture de réception. Par conséquent, il est évident le traducteur n'a pas besoin d'avoir recours à l'adaptation. Dans ce cas-ci, on notera que l'intertextualité ne complique pas toujours le processus de traduction, contrairement à ce qu'affirme Venuti dans « Traduction, intertextualité, interprétation ».

Dans la section sur les références simples, je me suis attardée sur les titres de chanson, qui sont généralement intraduisibles (à moins, comme dans le cas de certaines chansons populaires, qu'il existe des équivalents français). Mais que faire lorsqu'on rencontre des paroles de chansons dans le texte original? En particulier lorsque ce sont des paroles déformées que la narratrice a trouvées sur un site internet où l'on archive des paroles mal comprises : « For example, I wrote, in that classic Rolling Stones song, « Beast of Burden », the first line (*I'll never be your beast of burden*) has been variously misheard as *I'll never be your big Suburban... I'll never be your Easter bunny... I'll never be your big stuffed bird... I'll never be your bacon burger... I'll never leave your pizza burnin'.* » (p. 66). Le traducteur se voit bien évidemment confronté à un problème puisque ces « hallucinations » auditives se basent avant tout sur les paroles de la chanson originale, c'est-à-dire sur des paroles en anglais. À moins de tout adapter et d'imaginer des « hallucinations » auditives à partir d'une chanson en français, le jeu sur le son sera perdu si l'on tente de traduire ces paroles farfelues. C'est pourquoi je pense que, dans ce cas-ci, il sera plus logique de laisser l'anglais dans la traduction et d'ajouter une note en bas de page avec la traduction de ces « hallucinations » auditives afin que le lecteur francophone en saisisse quand

même l'absurdité : « Je ne serai jamais ton gros loubard. Je ne serai jamais ton lapin de Pâques. Je ne serai jamais ton gros oiseau farci. Je ne serai jamais ton burger au bacon. Je ne laisserai jamais ta pizza cramer. » Le choix du traducteur dépend en fait de comment il se représente le public cible. Cela revient un peu à reprendre ce que disait Chartier dans son article, à savoir que le traducteur se construit l'image d'un lecteur peu informé, dans ce cas-ci, ayant une faible connaissance de l'anglais pour qui il faudrait expliciter l'hypotexte (inclure ici la traduction des paroles déformées en bas de page), ou que le traducteur présuppose que son lecteur sera assez érudit (dans ce cas-ci, aura le niveau d'anglais nécessaire) pour déchiffrer et interpréter la citation. De toute manière, la chanson des Rolling Stone est, je pense, suffisamment connue pour que le lecteur francophone s'aperçoive que les paroles ont été déformées même si le nouveau sens lui échappe en partie.

Que se passe-t-il lorsque les paroles d'une chanson sont introduites directement dans le texte comme à la page 67 où la narratrice écrit : « A short-lived American band of the seventies, they were a one-hit wonder with this tune, singing about how getting it on most every night was a supernatural delight, and we don't bark and we don't bite, we like our fun and we never fight, you can't dance and stay uptight, we keep things loose and we keep things light . » On se rend vite compte qu'il s'agit en fait des paroles de la chanson fétiche du couple : « Dancing in the Moonlight ». Même si les paroles de chanson ne se traduisent généralement pas en raison des trop grandes contraintes rythmiques et poétiques, dans ce cas-ci, le traducteur n'a pas vraiment le choix. Ainsi, puisque la citation des paroles est intégrée à la phrase, le traducteur se voit dans l'obligation de traduire le passage en français même si cela entraîne une certaine perte. Alors que le lecteur anglophone a droit aux paroles originales, le lecteur francophone aura une traduction sous les yeux. C'est pourquoi l'option de la note en bas de page contenant les paroles en anglais

est tout à fait appropriée ici. Cet exemple est une bonne illustration du dernier point de l'article de Chartier, à savoir qu'il est possible de parler d'un authentique palimpseste de lecture pour le lecteur second. En effet, ici le lecteur de la traduction ne va pas forcément coïncider avec le lecteur que l'auteur (Diane Schoemperlen) avait initialement en tête, dans ce cas-ci un lecteur anglophone ou du moins ayant une bonne connaissance de la langue anglo-américaine et anglo-canadienne et de la culture qui lui est associée.

À la page 118, le traducteur se heurte à une nouvelle difficulté : comment faire lorsque les paroles d'une chanson constituent le sens intégral du passage, mais qu'elles s'avèrent intraduisibles? La narratrice, souffrant du manque de communication entre elle et son ami, continue toutefois à lui écrire des courriels « drôles au début, puis de plus en plus furieux et/ou désespérés ». Par exemple, dans l'un d'eux, elle reprend la comptine enfantine « *twinkle twinkle little star, how I wonder where you are?* » Cet air célèbre est bien sûr connu en français (la version française est d'ailleurs l'original), mais ce sont des paroles complètement différentes qui lui sont associées et qui n'auraient aucun sens ici : « Ah vous dirais-je, Maman, ce qui cause mon tourment... ». Selon Venuti, il est pratiquement impossible de traduire les intertextes étrangers de façon complète ou exacte et c'est pour cette raison que le traducteur choisit habituellement de les remplacer par des relations intertextuelles analogues, mais différentes, dans la langue réceptrice afin que les lecteurs puissent mieux saisir le sens de la marque intertextuelle. Par contre, un pareil choix ici produira un écart entre le texte de source (le texte étranger) et le texte d'arrivée (le texte traduit). En raison de la décontextualisation produite par la traduction, il est rare que le texte original soit totalement ou exactement recréé. L'expérience du lecteur du texte traduit ne pourra donc jamais être équivalente (ni même comparable) à celle du lecteur du texte d'origine. En raison de la décontextualisation, le traducteur ne pourra donc pas traduire

littéralement la comptine en question. Il y aura beau y avoir une certaine correspondance sémantique, il y aura une perte en ce qui concerne la signification qui découle de « la reconnaissance d'un lien entre le texte étranger et une tradition culturelle étrangère »⁴³.

Dans ce cas-là, le traducteur a donc le choix entre trois solutions : soit il décide de laisser la phrase en anglais (à condition que la version anglaise soit suffisamment connue pour que le message passe), soit il a recours à une adaptation, en remplaçant la comptine par un autre texte de ce genre (chanson, poème, etc.) qui créera le même effet, soit encore il réalise une traduction partielle. C'est d'ailleurs ce que j'ai choisi de faire ici : Twinkle Twinkle... petite étoile, où es-tu? Il est vrai qu'il n'y a aucune raison qui justifie l'emploi de l'anglais à cet endroit précis du texte ; en effet la narratrice ne faisant aucunement référence à cette comptine plus tôt dans le texte, la citation de la comptine est purement ponctuelle. De plus, ce n'est pas une pratique habituelle de la narratrice du texte français que celle d'incorporer des citations en anglais dans son récit. On pourrait alors se demander ici pourquoi je choisis toutefois de conserver le Twinkle twinkle du début. Ce fragment remplit davantage un rôle ludique que sémantique. Cette quasi-onomatopée constitue pour le lecteur un rappel sonore qu'il va facilement associer à la comptine enfantine, dont l'air est normalement connu de tous. Le fait d'avoir fait suivre le twinkle twinkle par la traduction très littérale « petite étoile » permet au lecteur de faire spontanément référence à la comptine de façon plus concrète. Il est vrai que, pour le lecteur francophone, « petite étoile » s'utilise principalement dans le contexte de la comptine pour enfants. C'est aussi l'élément qui permet de faire la transition vers le français tout en restant dans l'esprit de la comptine. La fin de la phrase, soit « où es-tu? » joue pour sa part un rôle sémantique. C'est ce qui permet de faire la

⁴³ Venuti, Lawrence, « Traduction, intertextualité, interprétation », *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité*, p. 20.

transition avec la suite du texte. Ainsi, je crois que, même si on perd la citation directe, le sens contenu dans le texte original est conservé dans la traduction.

En général, ce sont les citations tirées de textes littéraires, en particulier de poèmes, qui représentent une des plus grosses difficultés de traduction. Comme les autres citations et autres marques intertextuelles, les citations littéraires jouent un rôle important en ce qui concerne l'effet produit sur le public récepteur. Ainsi, ces citations jouent un rôle essentiel dans l'établissement d'une certaine complicité culturelle entre le lecteur (implicite) et le narrateur. Il est vrai qu'en incorporant une citation (littéraire) dans son texte, le narrateur présuppose que le lecteur partage la même culture que lui. Le traducteur d'un texte contenant de telles citations se heurte souvent aux différences culturelles de nature littéraire. Dans bien des cas, les lecteurs anglophones et francophones ne possèdent pas le même bagage littéraire. Par exemple, à la page 108 du roman, la narratrice cite quelques vers du poème « Wild Geese » de Mary Oliver : « *You do not have to be good. You do not have to walk on your knees for a hundred miles through the desert, repenting. You only have to let the soft animal of your body love what it loves. Tell me about despair, yours, and I will tell you mine.* ». Il est évident que le poème en question parlera plus au lecteur anglophone qu'au lecteur francophone, qui pourrait ne pas connaître ce poème.⁴⁴ Les citations littéraires comportent aussi une autre difficulté : leur traduction vers le français. En effet, le traducteur doit s'assurer que sa traduction d'un poème ou de tout autre texte littéraire n'est pas stylistiquement déficiente de sorte que le lecteur francophone se retrouve en face d'un texte bien écrit, digne de l'original. Il arrive parfois, s'il s'agit d'un texte littéraire bien connu du grand public, qu'il en existe déjà une ou plusieurs traductions (publiées ou non), comme c'est le cas pour « Wild Geese ». Dans ce cas-ci, la tâche du traducteur sera bien évidemment simplifiée,

⁴⁴ À noter que pour le lecteur anglophone canadien, le « Wild Geese » pourrait aussi évoquer le roman de Martha Ostenso, un classique de la littérature canadienne.

s'il peut s'en remettre à une traduction existante qui, selon lui, renferme les caractéristiques essentielles à une traduction fonctionnelle. Ici, il est intéressant de noter que, même si les lecteurs anglophones ont plus chance de reconnaître le poème, si la traduction est adéquate, le lecteur francophone aura toutefois accès au même message contenu dans la poésie originale. En effet, comme l'indique la narratrice dans le passage avant la citation, elle envoie parfois des poèmes à son ami qui contient un message dans l'espoir que le poète puisse mieux exprimer ce qu'elle ressent.

3.2.3. Allusions

Les allusions sont la forme d'intertextualité la plus difficile à repérer dans un texte : pour ce faire, le lecteur se doit d'être très attentif à tous les détails du texte.

L'expression *Vision of sugarplums dance* (p. 2) est en général associée au temps des Fêtes, à travers le phénomène culturel de « the Sugar Plum Fairy » (la fée Dragée) dans le célèbre ballet *Casse-Noisette* et le vers du poème de Clement C. Moore « Visions of sugar plums danced in their heads » tiré du poème « A Visit from St. Nicholas », mieux connu sous le nom de « 'Twas the Night Before Christmas ». Dans *At a Loss for Words*, je dirai que c'est plus l'atmosphère féérique et sereine souvent présente à Noël que Schoemperlen a voulu reproduire lorsqu'elle décrit les publicités idylliques où des couples s'endorment sans problème (contrairement à la narratrice) dans des chambres luxueuses. Le fait que la narratrice ait utilisé cette expression peut s'interpréter de deux façons : soit il s'agit d'une simple description du sommeil, très imagée certes, soit, à travers cette description très idéalisée, la narratrice se moque par jalousie de ces personnes qui semblent mener une vie parfaite. Ainsi, cette description empreinte d'une certaine

note de sarcasme cache en fait l'envie de la narratrice de sombrer dans un tel sommeil. À noter que ce passage aurait presque pu être une citation du vers mentionné ci-dessus, car lorsqu'on compare avec la version de Schoemperlen, « [...] their sweetly somnolent heads, in which, no doubt, visions of sugarplums dance », on remarque qu'elle s'est fortement inspirée du poème de Moore.

Ainsi, en ce qui concerne la traduction de ce passage, je dois dire que c'est une bonne chose pour le traducteur que Schoemperlen n'ait pas cité directement Moore, car à moins de trouver une traduction française déjà existante du poème, il aurait fallu soit laisser la citation telle quelle sans la traduire, soit avoir recours à une adaptation et trouver un poème (ou un autre texte) qui se rapproche de celui utilisé ici. La traduction littérale n'aurait pas été une solution acceptable, car cela ne voudrait rien dire pour le lecteur francophone. Dans ma traduction, j'ai avant tout voulu conserver l'effet produit par le passage original, c'est-à-dire donner une description sereine (quelque peu exagérée) du sommeil pour faire contraste avec le désespoir de la narratrice qui souffre d'insomnie chronique, en traduisant tout simplement par « [...] leur tête qui somnole doucement, dans laquelle, sans aucun doute, dansent des images féériques ». L'allusion à *Casse-Noisette* et la référence au poème de Moore sont évidemment perdues, mais la description sereine du sommeil, ici sémantiquement importante, demeure intacte. Cet exemple illustre bien les propos de Venuti selon lesquels l'expérience du lecteur de la traduction ne pourra jamais être équivalente (ni même comparable) à celle du lecteur du texte d'origine.

Il y a une allusion aux contes de fées au début du roman lorsque la narratrice mentionne le fameux « happily ever after » (« What if you thought *now* you were going to live happily ever after after all? ») (p. 11). Ici, cette allusion peut être perçue de deux manières. Soit la narratrice, en reprenant cette célèbre formule, cherche à attendrir ses lecteurs (ou plutôt son lecteur

principal) en parlant de dénouement heureux, soit l'effet recherché ici est plutôt le sarcasme et donc la narratrice se moque de ces dénouements à l'eau de rose qui ne sont pas très réalistes. Cette formule, étant assez universelle, ne pose pas vraiment de problème de traduction puisque l'expression « et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours » existe. Dans ce cas-ci, il fallait toutefois légèrement adapter l'expression afin qu'elle s'intègre bien au reste du texte. En effet, comme la phrase est rédigée à la deuxième personne, une traduction possible pourrait être : « Et si vous pensiez *maintenant* que vous alliez en fin de compte vivre heureuse jusqu'à la fin de vos jours ? » À noter que « heureuse » renvoie ici à la narratrice. Malheureusement, étant donné qu'il aura fallu légèrement modifier la formule consacrée, elle passera plus inaperçue que dans le texte original où « live happily ever after » constitue l'expression intégrale telle qu'on la connaît. Donc, les risques que le lecteur francophone ne repère pas l'allusion aux fins heureuses des contes de fées et histoires d'amour à l'eau de rose sont un peu plus élevés. Comme Venuti le soutient, il est souvent impossible de traduire complètement ou exactement les intertextes étrangers. Voilà pourquoi, en général, le traducteur choisit de les remplacer par des relations intertextuelles analogues, mais différentes, dans la langue de réception, comme on a pu le constater ci-dessus.

Dans *At a Loss for Words*, il arrive que l'on trouve des allusions qui créent un effet ludique. Par exemple, à la page 16, la narratrice fait mention des corbeaux bruyants qui l'insupportent. Elle va même jusqu'à dire que si elle avait un revolver, elle les tuerait tous. Puis elle termine le paragraphe par « A murder of crows ». Ma première réaction a été de lier cette mention des corbeaux au célèbre film de Hitchcock, *The Birds*, où les oiseaux, dont justement des corbeaux, attaquent les humains, sauf qu'ici la narratrice aurait pris sa revanche en les tuant tous. Peut-être cette revanche imaginaire aurait-elle présagé le plan diabolique, que la narratrice et ses copines

élaborent contre l'ami trop distant, plus tard dans le roman et qui ne verra cependant pas le jour. La deuxième interprétation de ce « murder of crows » est beaucoup plus directe dans le sens où elle pourrait renvoyer au film *A Murder of Crows* datant de 1998. Dans ce cas, cette référence créerait avant tout un effet ludique à condition bien sûr que le lecteur connaisse le film en question, moins connu, il est certain, que celui de Hitchcock. Pour ma part, comme je ne connaissais pas le film, cette allusion m'est passée inaperçue lors de ma première lecture, et c'est pourquoi j'ai simplement traduit par « une tuerie de corbeaux ». Je me suis toutefois rendu compte que le titre du film au Canada francophone était *L'empreinte des corbeaux*, qui ne fait pas directement référence à un meurtre. Il faut enfin ajouter qu'en anglais, « a murder of crows » renvoie aussi à une volée de corbeaux. Donc, comment faire pour combiner toutes ces références et significations en une seule phrase? La narratrice a clairement réalisé un jeu de mots par rapport à « murder ». J'ai toutefois décidé de rester sur ma première traduction, soit « une tuerie de corbeaux », car l'aspect de meurtre, de vengeance se doit d'être conservé à mon avis ici, quitte à perdre le jeu de mots et la référence au film « A Murder of Crows ». De toute manière, l'allusion au cinéma hollywoodien sera quand même conservée. D'ailleurs, comme *The Birds* est connu universellement, le traducteur aura plus intérêt à aller dans cette voie-là.

Certaines allusions sont plus difficiles à traduire, notamment lorsqu'il s'agit d'une allusion basée sur un jeu de mots. À la page 29, est reproduit un courriel rédigé par l'ami de la narratrice : « The tulips here are so beautiful! I almost wrote "two lips". « Oops.....Freudian slip! » Ici, il y a clairement un jeu de mots entre « tulips » et « two lips » sans lequel le lapsus freudien ne pourrait être évoqué. Malheureusement, en français, il est tout simplement impossible de traduire littéralement « two lips » par « deux lèvres », car le jeu de mots serait bien évidemment perdu et la phrase ne voudrait plus rien dire. À noter ici que le problème de traduction ne réside pas dans

l'allusion en tant que telle, puisque les deux cultures, que ce soit anglophone ou francophone, savent à quoi renvoie un lapsus freudien. C'est déjà un point positif pour le traducteur : en effet, que ce soit le lecteur de la culture source ou le lecteur de la culture de réception, tous les deux partagent les références de l'auteur du texte premier. Le traducteur n'aura donc pas besoin d'avoir recours à une adaptation et trouver une allusion qui sera davantage connue du public cible. Dans ce cas-ci, le traducteur devra donc trouver une façon de conserver l'allusion. Il devra aussi résoudre un autre problème puisque la référence aux lèvres ne s'arrête pas là. En effet, dans les lignes suivantes, on trouve « four lips are better than two! » et puis un peu plus loin l'onomatopée « smooch! ». Le traducteur se voit donc aussi obligé de conserver la mention des lèvres et l'allusion à Freud par la même occasion puisque ces deux sont liées. Parmi les synonymes de lèvres, se trouve « lippe », qui se rapprocherait déjà un peu plus de « lip » et de la dernière syllabe de « tulipe ». Mais encore faut-il alors trouver un mot proche du « tu » de « tulipe ». Initialement, j'avais pensé écrire « j'ai presque écrit "tes lippes" », mais la référence au chiffre « deux » disparaît et la suite du texte perd alors tout son sens. De toute manière, « lippe » n'est pas très usuel et son emploi ici s'intégrerait plutôt mal au reste du texte. Dans ce cas-ci, il est préférable de tout simplement laisser « two lips » en anglais et d'insérer une note en bas de page avec la traduction et d'indiquer en quoi consistent le jeu de mots et l'allusion. Le jeu de mots et l'allusion seraient pour ainsi dire conservés. Je crois que, dans de pareils cas, il est plus judicieux de ne pas aller chercher trop loin au risque de produire un texte qui demandera aux lecteurs francophones plus d'effort pour saisir la signification que si le texte avait tout simplement été laissé tel quel. De toute façon, un lecteur francophone moyen comprendra l'expression « two lips » et la similitude phonique avec « tulips ».

Comme je l'ai déjà mentionné, la chanson « Dancing in the Moonlight » est très présente dans le texte, que ce soit en raison d'une simple référence ou encore en raison de la reproduction même de ses paroles. À la page 68, on trouve aussi une allusion à la chanson : « *Still and forever dancing in the moonlight with you. Love from me.* » L'allusion est bien sûr assez claire en anglais, mais qu'en sera-t-il de sa traduction : « *Je n'arrêterai jamais de danser au clair de lune avec toi. Affectueusement.* »? Le lecteur francophone pourra-t-il faire immédiatement le lien avec la chanson fétiche? Dans ce cas-ci, je ne crois pas que l'allusion soit complètement perdue, surtout avec le passage de la page précédente consacré à la chanson en question. Il est assez évident que la traduction littérale *danser au clair de lune* se rapporte au succès des années 1970. En fait, ce qui se perd dans la traduction française est l'allusion avec la référence directe au titre de la chanson, mais au final, l'effet produit demeure sensiblement le même.

Conclusion

Comme on a pu le voir dans cette analyse, traduire l'intertextualité représente parfois tout un défi pour le traducteur. En effet, selon la trace intertextuelle présente dans le texte, le traducteur devra trouver la solution la plus appropriée afin de conserver l'effet produit par l'intertexte original.

Dans cette analyse, il aura été question des trois types d'intertexte les plus répandus dans le roman *At a Loss for Words* de Diane Schoemperlen : la référence, la citation et l'allusion. Pour la référence, le traducteur a donc le choix entre trouver l'équivalent français (par exemple : *le Choix du Président*), laisser la référence telle quelle s'il n'existe pas d'équivalent en français et s'il estime que le lecteur francophone ne sera pas mis à l'écart (par exemple : le titre des chansons) ou ajouter une note en bas de page lorsqu'il n'existe pas de traduction officielle et que le lecteur francophone a toutefois besoin d'une traduction (par exemple : les titres de livres pour lesquels on ne trouve aucune traduction française). Les citations sont souvent plus difficiles à traduire, tout particulièrement les citations issues de textes littéraires dont aucune traduction française n'existe. Dans *At a Loss for Words*, la narratrice inclut toute une mosaïque de citations. Le traducteur a de nouveau plusieurs options quant à la manière de réenoncer ces citations : certaines peuvent se traduire de façon assez littérale (par exemple : les textes d'articles de journaux), d'autres nécessiteront un peu plus de créativité de la part du traducteur (par exemple : les slogans ou les titres de livres sur l'angoisse de la page blanche) et d'autres encore requerront une adaptation (par exemple : blagues). Enfin, en ce qui concerne les allusions, il y aura des cas où, afin de conserver l'effet du texte original, ces dernières seront sacrifiées (par exemple : *visions of sugarplums dance*), et d'autres cas où elles auront leur équivalent en français (par exemple : l'allusion aux contes de fées); parfois, l'allusion sera associée à une référence et le traducteur devra choisir ce qui semble le plus essentiel par rapport au reste du texte (par

exemple : a murder of crows) et d'autres fois, elle sera tout simplement intraduisible (par exemple : two lips) et donc la note en bas de page s'imposera. Il est à noter que même s'il est possible de classer de façon générale les traces intertextuelles selon leur choix de traduction, chaque cas demeure unique et leur discussion constitue une preuve avant tout que la traduction est un exercice d'évaluation, de jugement et d'interprétation.

Bibliographie

Addison, Colleen. *Schoemperlen, Diane*. The Canadian Encyclopedia. Disponible à <http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=A1ARTA0009777>

[Consulté le 11 février 2011]

Bac français-Fiches révision-Intertextualité. Disponible à <http://www.letudiant.fr/bac/revisions-du-bac/bac-francais-semaine-1-de-revision-16983/bac-francais-fiches-revision-l-intertextualite-15787.html>

[Consulté le 24 février 2011]

Bush, Peter, « Intertextuality and the Translator as Story-teller », *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité*. Revue du Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français / français-anglais (TRACT). (2006). Presses Sorbonne Nouvelle.

Chartier, Delphine, « De la perception de l'hypotexte à sa traduction, une histoire de lectures... », *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité*. Revue du Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français / français-anglais (TRACT). (2006). Presses Sorbonne Nouvelle.

Elmslie, Susan. *Diane Schoemperlen Biography*. Disponible à <http://www.jrank.org/literature/pages/8660/Diane-Schoemperlen.html>

[Consulté le 11 février 2011]

Études réunies et présentées par Nathalie Limat-Letellier et Marie Miguet-Ollagnier. (1998). *L'intertextualité*. Les Belles Lettres. Paris.

La notion d'intertextualité. Pistes pédagogiques. Disponible à <http://expositions.bnf.fr/contes/pedago/chaperon/indinter.htm>

[Consulté le 24 février 2011]

Laugier, André (2005). *L'intertextualité*. Échos poétiques. Disponible à <http://echos-poetiques.net/textes/index.php/2005/05/04/17-lintertextualite---3>

[Consulté le 24 février 2011]

Pomès, Elisabeth. Traduction du poème de Mary Oliver, « Wild Geese ». Disponible à http://www.elisabethpomes.com/analyse_francais/inspirations_francais.html

[Consulté le 24 octobre 2010]

Roux-Faucard, Geneviève. (2006). Intertextualité et traduction. *Érudit*, 51(1), 98-118.

Schoemperlen, Diane. (2008) *At a Loss for Words*. Harper Perennial. États-Unis.

Venuti, Lawrence, « Traduction, intertextualité, interprétation », *Palimpsestes. Traduire l'intertextualité*. Revue du Centre de recherche en traduction et communication transculturelle anglais-français / français-anglais (TRACT). (2006). Presses Sorbonne Nouvelle.